LÉVIATHAN

ŒUVRES DE JULIEN GREEN

A LA LIBRAIRIE PLON :

MONT-CINÈRE, *roman*, 20e mille.

ADRIENNE MESURAT, *roman*, 40e mille.

LÉVIATHAN, *roman*, 51e mille.

LE VOYAGEUR SUR LA TERRE, *nouvelles*, 30e mille.

ÉPAVES, *roman*, 34e mille.

LE VISIONNAIRE, *roman*, 30e mille.

MINUIT, *roman*, 26e mille.

VAROUNA, *roman*, 23e mille.

SI J'ÉTAIS VOUS..., *roman*, 20e mille.

MOÏRA, *roman*, 44e mille.

JOURNAL, T. I (1928-1934). 18e mille.
T. II (1935-1939). 19e mille.
T. III (1940-1943). 18e mille.
T. IV (1943-1945). 12e mille.
T. V (1946-1950). 10e mille.

A LA PALATINE :

L'AUTRE SOMMEIL, *récit*, 7e mille.

JULIEN GREEN

LÉVIATHAN

LIBRAIRIE PLON

Copyright 1929 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays,
y compris l'U. R. S. S.

PREMIÈRE PARTIE

I

Parvenu à la passerelle du chemin de fer, il s'arrêta et réfléchit. " Pourquoi me presser? pensa-t-il. J'arriverai toujours trop tôt. Il ne sera que cinq heures et demie. Et alors? J'irai au café, j'attendrai une demi-heure. Et puis? "

Il prononça ces dernières paroles tout haut et secoua la tête négativement, comme si la réponse à la question qu'il se posait n'était point de celles qu'on désire connaître. Un instant il demeura immobile, le dos rond, la main sur la rampe de fer, puis il monta sans hâte et s'accouda au garde-fou. De l'endroit où il se trouvait il apercevait la gare, à trois cents mètres en avant, petit édifice de brique sans caractère, ensuite une longue avenue de platanes qui partait de la gare et menait en ville. Çà et là des villas bourgeoises montraient un toit d'ardoise au fond d'un jardin orné de pelouses et de massifs. Deux interminables rangées de tilleuls

se dressaient à droite et à gauche de la voie ferrée sur laquelle ils semblaient veiller.

Il dirigea la vue vers les différents points de ce paysage et tira sa montre qu'il considéra longuement avec l'air attentif d'un homme qui fait une chose en pensant à une autre. Il était jeune encore, mais avec ce je ne sais quoi de flétri et d'amer que l'on remarque chez ceux dont les soucis ont dévoré les premières années de la vie. Son visage était plein, sans couleur, avec une chair molle qui prédisait pour plus tard des joues avalées et de ces rides profondes qui dessinent, vers la quarantaine, une espèce de rire silencieux autour de la bouche. Ses yeux gris clair s'attachaient fortement à ce qu'ils considéraient. Son nez large et charnu, ses lèvres épaisses trahissaient un homme de peu de volonté, mais épris de son bien-être et de ses habitudes et capable de quelque fermeté lorsqu'il s'agissait de les défendre. Il était rasé avec beaucoup de soin, fort proprement vêtu de gris foncé, avec une cravate noire et, fantaisie naïve, un mouchoir de soie violette qui sortait à moitié de la poche supérieure de son veston.

Quelques minutes passèrent sans qu'il fît un mouvement, soucieux de ne pas rompre le profond silence qui régnait autour de lui. La courte après-midi d'automne tirait à sa fin et le ciel commençait à rosir.

Il se redressa enfin, frappa du poing le garde-fou avec l'air de quelqu'un qui termine une méditation, et, reprenant son chemin, il descendit l'escalier qui le mena sur la route, de l'autre côté de la voie ferrée. Grand et d'aspect vigoureux, on eût dit qu'il avait honte de sa haute taille et de sa force, car il inclinait la tête et se voûtait un peu. Par un geste incessant il frottait les mains l'une contre l'autre et marchait de ce pas exact et rapide qui traduit parfois le cours d'une pensée absorbante, comme si quelque chose des préoccupations de l'âme passait dans le corps, et lui imprimait un rythme. Cet exercice le conduisit jusqu'à la grille d'une vaste propriété cernée d'arbres majestueux. Une large pelouse ovale s'étendait entre des allées sinueuses, au pied d'une sorte de petit château conçu dans le goût qui dominait il y a quarante ans. Des jets d'eau, des grottes en rocaille, des écussons de fleurs achevaient de donner l'impression d'une grande richesse au service de grandes prétentions. Une petite plaque d'émail fixée à la

grille portait en majuscules ces deux mots tracés de biais : *Mon Idée.*

Telle qu'elle était, cette demeure retint un moment l'attention du promeneur et lui arracha un soupir. Ce fut à contrecœur qu'il s'en éloigna pour revenir sur ses pas et se diriger de nouveau vers la passerelle. Une fois de plus il consulta sa montre et, pris soudain de la crainte d'être en retard après n'avoir su que faire de son temps, il se mit à courir.

Les lampes s'allumaient une à une comme il s'engageait dans la rue principale de la ville. Il soufflait un peu d'avoir couru et, malgré un vent assez frais, portait son chapeau à la main. Parvenu à la hauteur de l'église, il prit une petite rue à droite et entra dans un café qui répandait une lumière jaune sur les pierres de la chaussée. Son regard fit le tour de la salle et il constata avec satisfaction qu'il était seul; le garçon même était absent. Sans hésiter un instant, il alla s'asseoir à une table qui occupait la moitié d'une des fenêtres; son entrée avait été si discrète qu'elle n'avait été remarquée de personne et il dut frapper du doigt sur le marbre blanc pour qu'on vînt s'occuper de lui.

Maintenant il était installé devant un verre de café noir dont l'odeur et le goût se mêlaient, avec bien d'autres petites choses, à la triste et banale aventure qu'il poursuivait de semaine en semaine, et il approchait son visage de la vitre avec une anxiété que l'habitude n'avait pas apaisée. Il voyait ainsi deux boutiques qui faisaient face au café, de l'autre côté de la rue. L'une d'elles lui semblait d'un intérêt médiocre et il n'y jetait les yeux que d'une manière fortuite : c'était une boulangerie dont la devanture n'était plus occupée que par deux longs pains de quatre livres, appuyés à une barre de cuivre de façon à être bien remarqués des clients qui pouvaient venir, mais il semblait que, là, on n'attendît plus personne, car le bec de gaz qui pendait du plafond ne donnait qu'une faible lueur bleuâtre. L'autre boutique, peinte en vert amande, projetait dans la nuit une dure et forte lumière qui paraissait prendre possession de la rue. Une inscription en grosses lettres s'étalait en travers de la porte vitrée et informait les passants que Mme veuve Ernest Brod, blanchisseuse (gros et fin) était la propriétaire de ce lieu; et, en effet, cinq ou six chemises d'hommes, placées à la devanture, offraient aux regards les surfaces miroi-

tantes du linge fraîchement empesé. Un rideau épais courant le long d'une tringle entourait la devanture de ses plis blancs et cachait ainsi le fond de la boutique, mais un murmure continu trahissait l'animation qui régnait en cet endroit. De temps à autre, une tête apparaissait brusquement au-dessus du rideau et lançait dans la rue un coup d'œil rapide. Alors l'homme sursautait, comme si quelqu'un l'eût appelé. Une fois, la porte de la blanchisserie s'ouvrit tout à coup et il entendit une voix aiguë qui criait quelque chose, puis des rires qui lui répondaient. Ce bruit qui arrivait subitement à ses oreilles le troubla; une bouffée de chaleur envoya le sang à ses joues et il appliqua son front à la vitre mais avec une telle avidité de voir l'intérieur de la boutique que tout se brouilla devant ses yeux. Il n'aperçut qu'un drap pendu à une corde et dont la blancheur le heurta, puis un bras de femme, nu du coude au poignet, qui vint refermer la porte presque aussitôt.

Il cessa d'observer la boutique et baissa la tête. Tout ce qu'il y avait de tendu dans son visage faisait place à présent à une amertume profonde qui le vieillissait. Avec un soupir de lassitude, il frappa sur la table, posa quelques pièces de monnaie près du verre à demi vide et se leva. Le cartel noir accroché au mur sonna six heures. A ce moment le garçon parut. C'était un jeune homme anémique, aux yeux fuyants. Il regarda le cartel et sourit d'un air entendu en voyant le client qui marchait de long en large dans le café.

— Ça ne sera pas bien long, dit-il, et il fit disparaître les pièces de monnaie dans sa poche. Après six heures, six heures dix, il n'y a plus moyen de les tenir.

L'homme se retourna vers lui et s'appuya à une table.

— Vous croyez? fit-il.

Et il ajouta d'une voix un peu rauque et forcée :

— Vous les connaissez peut-être?

— Comme ça, répondit le garçon avec un sourire et un haussement d'épaules. On voit bien que Monsieur n'est pas dans la région depuis bien longtemps.

— Pourquoi dites-vous cela? demanda l'homme d'un air mécontent.

— Parce qu'ici nous croyons que la meilleure d'entre elles

ne vaut pas la peine qu'on se donnerait pour la jeter à l'eau.

Il eut un petit rire narquois, mais devant le peu de succès de sa plaisanterie, il s'arrêta et reprit d'un ton sérieux et confidentiel, tout en essuyant la table de son torchon :

— Dommage que Monsieur soit si pressé. J'aurais pu lui en dire deux mots.

L'homme fit un visible effort sur lui-même et se rapprocha un peu.

— Eh bien? Qu'est-ce que vous auriez pu me dire?

Le garçon s'assit à moitié sur le bord de la table.

— Si c'est l'aînée qui vous intéresse, commença-t-il avec une sorte de fausse gaieté, la brune, celle qui porte le linge en ville, je vous conseille de vous méfier : on n'est pas plus mauvaise, ni plus voleuse.

Comme il prononçait ces mots il regarda par la fenêtre du coin de l'œil et présenta ainsi à son interlocuteur un long profil sournois et curieux.

— Et les autres? fit l'homme avec impatience.

— Les autres? Mais il n'en reste plus qu'une, à part la patronne et la petite qui aide à porter le linge. Ce n'est pas la petite, par hasard? demanda-t-il, prêt à éclater de rire.

— La petite? Qui vous parle de la petite? Est-ce que je sais combien elles sont là-dedans?

Le ton dont ces paroles étaient dites dut surprendre le garçon, car ses yeux s'ouvrirent tout grands et il demeura un instant sans répondre.

— Si c'est l'autre, reprit-il enfin, c'est Angèle. Sa mère est morte l'an passé.

Il fut interrompu à cet endroit par un geste que fit l'homme en voyant quelqu'un sortir de la blanchisserie.

II

De nouveau il était sur la route qui menait à la passerelle. La lune ne s'était pas encore levée et l'obscurité était épaisse, mais son regard discernait la tache pâle que faisait dans la nuit le corsage blanc de la jeune fille. Il hâta le pas et fut bientôt si près d'elle qu'il vit ses bras et son cou nus. Elle s'en aperçut et s'arrêta; il fit de même.

— Vous marchez trop vite, dit-elle d'une voix contrariée. Si quelqu'un passait sur la route, tout le monde saurait demain que vous m'avez suivie. Laissez-moi prendre de l'avance.

Elle demeura immobile un court moment, attendant sans doute une réponse, mais il gardait le silence, partagé entre le désir de courir à elle et l'effroi de lui déplaire. Il l'entendit alors qui reprenait son chemin et ne la suivit pas tout de suite, laissant grandir de seconde en seconde la distance qui les séparait.

Cette preuve d'obéissance lui fut difficile à donner. Il se dit qu'il compterait jusqu'à trente avant de se remettre en route, puis le bruit des pas décrut tout à coup si vite que, pris d'une subite inquiétude, il se demanda si elle n'allait pas s'enfuir ou se cacher pour se moquer de lui. Pourtant il ne bougea pas et, dans l'amertume de cette minute, il éprouva soudain le plaisir étrange que l'on trouve parfois à maîtriser un élan.

Une pensée singulière lui vint. Qui l'empêchait de remonter vers la ville, de rentrer chez lui? Par un caprice de l'esprit comme en connaissent les natures mélancoliques, il se vit faisant tout le contraire de ce qu'il voulait, tournant le dos à cette jeune fille dont les pas se perdaient à présent dans le silence, et il imagina qu'il regagnait sa chambre d'où la tristesse et le désir l'avaient chassé

depuis le matin. Dans la succession de ces images, il y avait quelque chose de si impérieux qu'il en fut troublé. Pouvait-il vraiment renoncer à cette aventure, s'il le voulait? Mais pourquoi cette idée absurde se présentait-elle à lui? Il s'agissait bien de se poser des questions, alors que cette fille s'étonnait peut-être de ne pas l'entendre venir! Il lui sembla que pendant un court moment sa raison lui avait été enlevée et que brusquement elle lui était rendue, et il se mit à courir, le cœur serré par la crainte d'avoir attendu trop longtemps, de ne plus trouver personne sur la route.

Le bruit de ses pieds heurtant le sol résonnait dans sa tête comme un choc contre ses tempes. Il courut plus vite et rejoignit la jeune fille au bout de quelques secondes. Elle parut mécontente.

— Vous mériteriez que je m'en aille, dit-elle. Je vous avait dit à la passerelle.

Le visage tout près du sien, il soufflait. Son regard avide distingua dans l'ombre ses joues blanches et ses yeux. Il rit d'un air de soulagement.

— J'ai cru que vous vous étiez sauvée, expliqua-t-il d'une voix haletante. J'ai couru.

Elle haussa les épaules.

— Vous y teniez tant, à ce rendez-vous?

— Vous ne le savez donc pas? dit-il en lui prenant les doigts. Vous ne me croirez donc jamais?

D'un geste brusque elle libéra sa main et fit quelques pas en avant.

— Ne restons pas là, dit-elle. Je vous ai dit que c'était dangereux.

Il la suivit aussitôt; tous deux marchèrent en silence. Lorsqu'ils furent en vue de la passerelle, il lui reprit la main avec autorité et lui dit :

— Que faut-il que je fasse pour vous plaire, pour que vous soyez gentille avec moi?

Elle eut un ton radouci pour lui répondre :

— Je ne sais pas. C'est à vous à trouver ces choses-là.

L'homme demeura silencieux. Tout à coup, il lui serra le poignet un peu plus fort.

— Dites-moi pourquoi vous craignez de rencontrer quelqu'un sur la route.

— Pardi, je n'ai pas envie qu'on sache que j'ai des rendez-vous, répondit-elle d'un trait.

— Des rendez-vous avec moi? fit-il rageusement.

— Oui, avec vous.

— Avec d'autres, ça n'a pas d'importance, n'est-ce pas? Avec moi vous avez honte, sans doute.

La jeune fille leva vers lui des yeux pleins d'étonnement et de colère. Ils étaient arrivés devant un réverbère et s'arrêtèrent brusquement, comme si la grande tache lumineuse les eût retenus.

— Avec d'autres? demanda-t-elle. Qu'est-ce que vous voulez dire?

Le regard qu'elle lui lança lui fit perdre son assurance; il devint rouge.

— Je veux dire que vous ne voulez pas qu'on sache que vous me voyez.

— Pourquoi?

— Ce n'est pas à moi à vous répondre. Vous savez mieux que moi.

— Est-ce que je sais ce que vous avez dans la tête? Dites-moi pourquoi vous me posez toutes ces questions ou je m'en vais tout de suite. Je ne suis pas venue pour me disputer avec vous.

Il soupira, excédé de sa maladresse :

— Ne vous en allez pas. J'ai eu tort.

— Probable, fit-elle d'un air de mépris. Si c'est pour me faire une scène que vous m'amenez ici, je vous garantis que vous ne m'y prendrez plus.

Il baissa la tête et dit avec douceur :

— Puisque vous ne voulez pas qu'on vous voie, il ne faut pas rester ici. Traversons la passerelle.

— Où irons-nous ensuite? demanda-t-elle sans faire un pas.

L'homme la regarda avant de répondre, essayant de deviner l'accueil qu'allaient recevoir ses paroles; un sourire craintif se dessina sur ses lèvres.

— J'allais vous proposer de dîner avec moi, dit-il.

Elle rit.

— Dîner avec vous? Où ça?

Il fit un geste, désignant la campagne de l'autre côté de la voie ferrée.

— A Lorges.

— Jamais de la vie. C'est trop loin.

— Nous prendrions le chemin de fer. Il va passer dans cinq minutes.

Mais elle secoua la tête.

— Je vous dis que je ne dînerai pas avec vous.

— Pourquoi?

— Cela me regarde.

— Vous êtes pressée de rentrer en ville? Vous sortez ce soir?

— Je ne vous répondrai pas, dit-elle avec humeur. Tout à l'heure vous aviez à me parler. Dites ce que vous avez à dire et laissez-moi rentrer.

— Je ne peux pas vous parler ici, sous cette lumière. Allons de l'autre côté de la passerelle, voulez-vous? supplia-t-il.

Elle consentit à se laisser prendre la main, non sans marquer par un soupir que c'était là une faveur dont il faudrait tenir compte. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent une parole jusqu'au moment où ils eurent franchi la passerelle.

— Vous n'avez pas peur de moi, au moins? dit-il d'un ton faussement jovial.

— Non. Vous en posez de drôles de questions!

— Mais si vous n'avez pas peur, cela ne veut pas dire que vous vous plaisiez avec moi, hein?

Dans une lueur de bon sens, il se rendit compte qu'il parlait ainsi parce qu'il ne savait pas quoi dire, mais que ces paroles stupides le perdaient dans l'esprit de la jeune fille. Pourquoi la mettait-il dans le cas de lui répondre : " Non, je ne me plais pas avec vous "? Il reprit vivement :

— Et puis, cela n'a pas d'importance. Ce que je veux c'est que vous soyez contente, heureuse, entendez-vous?

Elle ne répondit pas.

— Tenez, dit-il en fouillant dans une poche de son gilet, je vous ai apporté un cadeau. Je comptais vous le remettre plus tard, mais puisque vous êtes si pressée... C'est une bague. Voyez.

— Une bague, répéta-t-elle curieusement. Oh! elle est jolie.

Elle voulut la prendre, mais il avait prévu ce geste et garda le bijou entre le pouce et l'index. C'était un anneau d'argent orné d'un minuscule saphir.

— Au moins, laissez-moi vous la passer, dit-il.

Elle eut une moue impatiente.

— Comme vous voudrez.

Alors il se rapprocha d'elle et lui saisit la main, mais il tremblait si fort qu'il ne parvint pas à lui mettre la bague.

" Je devrais lui prendre le bras, la serrer contre moi, se dit-il, effrayé de sa gaucherie. Maintenant, elle consentirait peut-être. Plus tard elle ne voudra plus. "

Et, brusquement désespéré, il dit tout à coup :

— Prenez cette bague et mettez-la vous-même.

Surprise de ce ton, elle leva les yeux. Sans doute fut-elle émue de pitié en voyant la détresse de ce visage que le désir n'éclairait même plus et qui ne trahissait à présent qu'une mauvaise fatigue.

— Vous êtes drôle, dit-elle en passant la bague à son petit doigt. On dirait que cela vous ennuie d'être avec moi.

Il haussa les épaules d'un air découragé.

— Je vois bien que vous ne m'aimerez jamais, dit-il enfin.

Elle ne répondit rien, et il lui sut gré de son silence, cruel sans doute, mais moins déchirant que ses paroles. Tous deux ils traversèrent de nouveau la passerelle et parvinrent à l'entrée de la ville sans avoir échangé un mot. Pourtant, comme elle était sur le point de le quitter, elle lui fit un sourire et lui dit : " A demain. "

Une émotion violente où la joie et la tristesse avaient leur part l'empêcha de la remercier, mais il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

III

A quelque six cents mètres de là et au moment même où cette conversation avait lieu, Mme Georges Londe méditait devant son miroir en attendant qu'il fût l'heure de pénétrer dans la salle à manger. C'était une sorte de cérémonie qui n'allait pas sans certains apprêts, car Mme Londe n'était plus jeune, mais elle gardait la coquetterie de ses vingt-cinq ans et jamais elle n'eût consenti à paraître devant ses clients avant d'avoir prodigué à sa beauté défaillante les encouragements de la poudre et du rouge.

Elle était assise dans une petite pièce ménagée entre deux portes et qui paraissait servir tout à la fois d'office et de cabinet de toilette. On y voyait, en effet, poussée contre le mur, une desserte en bois blanc, et, sous la lampe à gaz qui descendait du plafond, une coiffeuse peinte en rose vif. Ce dernier meuble était orné d'une glace ovale qui renvoyait depuis trois ou quatre minutes une face immobile aux yeux attentifs.

Quelles pensées menait cette femme? Elle ne semblait ni heureuse, ni malheureuse. Un peu courbée en avant, les mains mollement posées sur les cuisses, elle se tenait dans l'attitude de quelqu'un qui observe un spectacle. Son regard tendu allait du front étroit qu'encadraient des boucles brunes à la bouche impérieuse dont les coins tombaient (un sourire soigneusement étudié corrigeait ce défaut en public). Puis, le tour du visage étant achevé, les yeux se fixaient sur les yeux; on eût dit qu'ils voulaient transpercer ces prunelles noires où la lumière jetait deux points jaunes, tant ils mettaient d'insistance, presque de méchanceté dans leur examen. De temps en temps, les paupières battaient, de lourdes

paupières bistrées par les veilles et qui se relevaient invariablement sur le même regard sombre et désapprobateur.

Elle était vêtue de taffetas noir, le buste serré dans un corsage qui emprisonnait le cou jusqu'au menton mais laissait libres, sous des volants de guipure, des poignets ronds et potelés. Une améthyste à la main droite, une broche sur le haut de la poitrine laissaient percer un souci d'élégance, mais il y avait dans l'étoffe autour de la taille quatre ou cinq vilaines reprises qui avouaient des temps difficiles et une gêne mal dissimulée. Le rose de la coiffeuse contrastait fortement avec ce qu'il y avait de pauvre et de triste dans ces hardes usées, dans ce visage dur; c'était au milieu d'un sombre tableau une note gaie, jetée comme par dérision, ou pour accentuer l'âpreté des couleurs et la cruelle énergie du dessin.

L'heure qui sonnait tira Mme Londe de sa contemplation. Elle se redressa et attendit pour se lever que les sept coups eussent retenti dans le silence de la petite pièce. Alors un sourire éclaira ses traits et donna à ses yeux une animation soudaine. Il semblait que cette femme sortît d'un enchantement et que, se réveillant d'un magique sommeil, elle recommençât à vivre. D'un geste rapide elle lissa son chignon et après avoir lancé un dernier regard au miroir se dirigea vers la porte de la salle à manger.

Toutefois, elle n'entra pas sans s'être courbée devant un paravent que l'on avait placé près de la porte et appliqua l'œil à un endroit où la peluche rouge de ce meuble était déchirée. De cette façon elle pouvait voir qui était dans le restaurant, tout de même que le régisseur d'un théâtre étudie par le trou du rideau la composition d'un parterre. Elle demeura ainsi un bon moment, les reins arqués, les jarrets légèrement fléchis, immobile comme une bête qui va faire un bond. Parfois, étouffant un soupir, elle tournait la tête de côté, puis, non satisfaite de ce que l'œil gauche avait vu, chargeait son œil droit d'un supplément d'enquête et le mettait à la hauteur de la déchirure dont elle agrandissait l'orifice en y passant le bout du doigt.

Enfin elle quitta son poste et pénétra dans la salle. Trois pas la séparaient d'une sorte de comptoir placé sur une estrade et derrière lequel elle s'asseyait chaque soir. De ce lieu élevé elle dominait une vaste pièce, étroite et longue, où s'alignaient deux

rangées de six petites tables poussées contre les murs. Au milieu de l'allée ainsi formée se dressait une table ovale assez grande pour qu'une bonne douzaine de clients pût y prendre place; et si le regard de Mme Londe plongeait plus loin, par-delà le grand bouquet de plantes d'hiver qui s'épanouissait sur la table d'hôte, elle apercevait la rue à travers la porte vitrée où son nom s'inscrivait à rebours.

Elle croisa les mains sur le marbre du comptoir. Pour le moment la salle était vide, mais il n'était que sept heures et Mme Londe n'était là que pour donner, en quelque sorte, l'exemple de l'exactitude à sa clientèle. Elle savait bien en effet que, passé sept heures et quart, la viande était moins saignante, les légumes trop cuits. Sans doute une pancarte accrochée au mur donnait les heures des repas, mais cela n'empêchait pas les gens d'arriver en retard. Elle fit entendre un gros soupir d'impatience et murmura :

— Pourquoi ne viennent-ils pas? avec la voix lasse du spectateur qui gémit : " Pourquoi ne commencent-ils pas? " devant un rideau baissé. Elle n'ignorait pas, cependant, que la même chose se produisait chaque soir. Chaque soir, sept heures et quelques minutes la surprenaient en observation derrière le paravent, habitude superstitieuse qu'elle avait prise un jour que deux clients étaient arrivés à son insu, avant qu'elle eût fait son entrée. Il fallait ensuite qu'elle se morfondît un quart d'heure, un grand quart d'heure pendant lequel ses mains oisives déplaçaient vingt fois et le petit bouquet de fleurs qui ornait son comptoir et son gros livre noir qu'elle ouvrait et refermait avec un geste de plus en plus brusque. Elle ne savait pas attendre. Jamais elle n'avait su ce que c'était qu'exercer sa patience. Mais, puisque personne n'arrivait jamais qu'avec un quart d'heure de retard, pourquoi ne changeait-elle pas l'heure du repas du soir?

Peut-être répondait-elle intérieurement à une question de ce genre en faisant claquer son livre de compte sur le marbre. Était-il nécessaire d'ajouter quinze minutes à une journée déjà longue à pleurer? Non. Elle avait dit qu'à midi et sept heures le restaurant serait ouvert, et à midi et sept heures, elle était là, derrière son comptoir.

A la fin, exaspérée, elle se pencha de côté vers la petite pièce où elle venait d'achever sa toilette, et appela : " Grégoire! " Une voix

lointaine répondit : " Voilà! " et l'on entendit une porte qui s'ouvrait.

— Faites monter la soupe! commanda Mme Londe sans attendre que la personne qu'elle avait appelée entrât dans la salle.

Faire monter la soupe, c'était sa dernière ressource, le moyen qu'elle employait lorsqu'elle se sentait gagnée par le désespoir. Il lui semblait que cela faisait " venir le client ", comme elle disait. Car bien des fois elle avait remarqué que l'arrivée du garçon portant la soupière coïncidait avec celle de M. Goncelin, marchand de grains, qui prenait ses repas chez elle et qui, en général, était le premier à faire son entrée dans le restaurant. Mais elle tremblait qu'un jour l'opération magique ne demeurât inefficace, que son marchand de grains ne vînt en retard, comme les autres, et qu'elle ne perdît la foi. Aussi n'avait-elle recours à cette mesure que lorsque sa patience était tout à fait à bout.

Elle mit son visage dans ses mains et, s'accoudant au comptoir, écouta dans cette position le bruit des pas qui allaient et venaient au fond de la cuisine. On eût dit qu'elle offrait au ciel la mortification de cette dernière et cruelle minute d'attente. Il était inutile de recommander au garçon de se hâter; cet homme ne demandait qu'à en finir pour aller courir en ville le plus tôt possible. D'autre part, M. Goncelin serait ou ne serait pas à l'heure et la volonté de Mme Londe n'y pouvait rien. Il n'y avait plus qu'à laisser les choses se faire toutes seules.

Tout à coup elle écarta les mains et regarda devant elle. La porte venait de s'ouvrir et quelqu'un était entré. Ce n'était pas le marchand de grains, c'était un homme qu'elle n'avait jamais vu de sa vie et qui déjà avait enlevé son chapeau et s'asseyait. Elle eut peine à en croire ses yeux, tant elle était certaine que M. Goncelin serait le premier à passer le seuil de son restaurant, et, tout émue de surprise, elle examina l'inconnu avec une telle insistance qu'il leva la vue à son tour et considéra Mme Londe, comme s'il attendait qu'elle lui adressât la parole; puis, devant le silence et la rougeur subite de cette femme, il baissa la tête et déplia sa serviette.

Mme Londe éprouva quelque confusion de l'étonnement qui avait paru sur son visage et se dit que ce monsieur devait la trouver bien sotte, mais son trouble n'avait pas été si grand

qu'elle n'eût déjà noté vingt détails de toilette et de physionomie chez l'étranger, et son œil exercé de provinciale en avait assez vu pour lui fournir matière à toutes sortes de réflexions. Pour rattraper sa maladresse de tout à l'heure, elle affecta un air d'indifférence et changea la place respective du livre noir et du vase de fleurs. L'homme était assez bien mis. D'où venait-il? Ce ne pouvait pas être un voyageur de commerce : elle connaissait trop bien les personnes de cette profession pour s'y tromper. Et puis, il n'avait ni pardessus, ni valise, mais ce n'était pas non plus quelqu'un du pays, à moins, et cette pensée lui fit bondir le cœur, à moins qu'il ne s'agît d'un nouveau venu à Lorges ou à Chanteilles. Il y avait quatre ans, deux messieurs d'Orléans étaient venus s'établir ainsi à Chanteilles et elle se rappela que, la première fois qu'elle les vit au restaurant, elle éprouva le même émoi que ce soir, car, par un hasard singulier, elle n'avait pas eu vent de leur arrivée, elle qui d'ordinaire était au courant de tout avant tout le monde. Pour les femmes comme Mme Londe, chez qui la curiosité domine, il est aussi humiliant de se laisser surprendre par les événements que pour une vigie dans un phare de ne pas remarquer le passage d'un navire.

Enfin, après quelques minutes d'une humeur chagrine qui se traduisit par le déplacement à droite et à gauche du petit vase de fleurs, elle se remit peu à peu de l'espèce d'indignation qu'elle éprouvait contre elle-même, et, croisant de nouveau les mains sur le marbre du comptoir, elle releva la tête et posa un long regard sur l'étranger. Il était vêtu de gris; un mouchoir violet pendait de la poche supérieure de son veston. De temps en temps il baissait les yeux et portait d'un air distrait de petits morceaux de pain à sa bouche. Mais, dans l'esprit de Mme Londe, cet homme n'était pas le voyageur banal qui vient s'asseoir une demi-heure à la table d'un restaurant; c'était quelqu'un dont elle ignorait tout et qui, par conséquent, présentait un intérêt exceptionnel. Elle n'était pas loin de le considérer comme un ennemi, pour la seule raison qu'il savait mille choses qu'elle ne soupçonnait même pas. Son nom, sa profession, sa vie, autant de secrets qu'elle aurait voulu lui arracher. N'était-ce pas un défi à sa curiosité, cette mine morose qu'elle remarquait en lui, et ce silence dédaigneux? Certes, elle avait vu bien des clients s'asseoir à cette table et tous,

oui, presque tous l'avaient saluée en entrant, lui adressant un sourire, une parole aimable, même ceux qui ne la connaissaient pas. Il en résultait qu'elle se sentait plus libre pour glisser ses questions, au hasard de la conversation qui pouvait s'engager ensuite entre elle et le client, lorsque ce dernier se présentait à la caisse et réglait son compte.

Car tel était l'usage au restaurant Londe. Si le garçon distribuait les additions à la fin des repas, comme cela se pratique en général, c'était entre les seules mains de la patronne que le client versait le montant de son écot. Bien des avantages découlaient de cette habitude. Assise en haut d'une sorte de trône, Mme Londe était plus à son aise pour sourire, pour interroger, et, quand cela paraissait possible, pour séduire. Elle prenait des manières à la fois hypocrites et nobles, dispensait des paroles insignifiantes comme l'eût pu faire une reine, et rendait la monnaie avec un air de munificence, fausses libéralités qui réussissaient presque toujours, l'instinct guidant merveilleusement cette femme qui se consumait du désir de plaire afin de savoir.

Sans posséder la finesse que l'on attribue d'ordinaire à son sexe, elle n'ignorait pas, cependant, ce qu'il fallait dire, ni ce qu'il fallait faire pour obtenir les bonnes grâces d'un client et lui tirer la promesse de revenir. Là tendaient tous ses efforts, le jour où paraissait un nouveau venu. Elle s'en remettait aux prix modérés et à certaines traîtresses facilités de paiement pour accomplir le reste. Autre différence, en effet, entre la maison et celles de Paris; par exemple, on pouvait y ouvrir un compte comme chez l'épicier ou le pharmacien; et Mme Londe savait, par une expérience de douze ans, qu'un homme qui lui devait dix, cinq, ou seulement trois repas était un homme perdu, c'est-à-dire un client définitivement acquis au restaurant.

Mais le moyen d'attirer quelqu'un qui ne vous regarde même pas et pour qui, vraiment, on semble ne pas exister? Qu'avait-il donc à manger son pain sans attendre sa soupe, cet imbécile? A quoi pouvait-il bien songer? Ne la voyait-il pas? Ou faisait-il semblant de ne pas la voir? Ne sentait-il pas sur son front, sur ses épaules le dur regard qui ne le quittait plus? Maintenant elle avait retrouvé sa présence d'esprit et voulut mettre dans son visage, dans ses yeux, toute l'autorité dont elle était capable;

mais à quoi bon? il était clair que cet homme était loin du restaurant Londe et qu'il pensait à tout autre chose. Elle ferma le poing sur son livre. Parlerait-il, à la fin? Quand il aurait mangé tout son pain, en demanderait-il d'autre?

Cependant, l'étranger paraissait ne rien soupçonner de l'impatience qui gonflait le cœur de la patronne. Dans l'amertume de son échec, Mme Londe faillit ne point noter l'arrivée du marchand de grains qui la salua d'un de ces larges coups de chapeau en deux temps comme on n'en donne plus qu'en province. Elle inclina la tête et dit d'une voix que le dépit faisait trembler un peu :

— Bonsoir, monsieur Goncelin.

Et au garçon qui entrait, portant la soupe, elle ordonna sèchement.

— Allez servir le monsieur du fond!

Que n'eût-elle donné pour savoir son nom, pour pouvoir dire :

— Portez la soupe à M. Untel! Il a un train à prendre à telle heure.

Au lieu de quoi, elle ajouta rageusement, exaspérée de sa propre ignorance et de la mine étonnée du garçon :

— Allez donc, sapristi! Vous voyez bien qu'il mange tout son pain!

A présent les clients arrivaient presque sans interruption et la porte ne se fermait que pour se rouvrir aussitôt. Tout ce monde saluait la patronne avec une jovialité mêlée de respect et elle dispensait des saluts à droite et à gauche, comme une souveraine au fond de sa calèche, flattée de ces attentions dont elle était l'objet, pacifiée et consolée peu à peu.

Dans un grand fracas de chaises déplacées, les quelque dix ou douze personnes qui étaient entrées se mettaient à table. Toutes, à en juger par la promptitude avec laquelle elles gagnaient leurs places, étaient des habitués du restaurant, et déjà les conversations emplissaient la salle de la rumeur profonde et obstinée d'une ruche. Deux garçons en tablier blanc circulaient autour de la table d'hôte et servaient la soupe.

Au milieu de ce bruit de paroles et de vaisselle, le cœur de Mme Londe se dilatait. C'était pour cette minute qu'elle vivait,

pour voir ces dos arrondis, ces têtes courbées devant elle et, en quelque sorte, à ses pieds. On eût dit que dans ces attitudes, elle voyait une marque de soumission. A mi-voix elle compta les clients : dix à la table d'hôte et un tout seul, à la petite table près de la porte. Ah! le peu d'importance de ce dernier, maintenant! Tout à l'heure, il l'agaçait parce que, dans la salle vide, sa présence avait quelque chose de provocant, mais, depuis que la table d'hôte était au complet, il disparaissait, dans son coin.

Elle ferma les yeux à demi, comme pour mieux jouir du bourdonnement qui montait à elle. Dans le joyeux brouhaha du dîner, elle distinguait l'accent épais de M. Goncelin qui se vantait d'une bonne affaire, la voix aigre du petit Pariset qui discourait sur la politique, et la voix bredouillante de M. Léon qui lui répondait. M. Morestel se disputait encore avec le fils Blondeau et M. Trept, qui savait si bien dire, racontait une longue histoire où il était question de Mlle Clarafond, sa propriétaire. Alors, elle eut un hochement de tête plein d'indulgence : elle connaissait ces gens, leurs occupations, leurs petites aventures, leurs soucis, leurs dettes, leur avoir. Pas un instant de leur vie ne paraissait lui échapper, car elle s'entendait à leur poser des questions, lorsqu'ils passaient à la caisse, et les uns la renseignaient sur les autres. Une grande partie de son prestige dépendait, en effet, de la manière dont elle était informée. Personne ne se souvenait de plus de scandales, de plus de misères. Sa mémoire ne laissait rien échapper et tout lui semblait précieux dans les cent petits détails qu'elle glanait chaque jour de droite et de gauche, tout pouvait servir.

Elle rouvrit les yeux au bout d'un moment et se redressa. Une idée lui était venue. Elle se rappelait ce qu'on lui avait appris le matin même sur le voyage d'un de ses clients dans une ville voisine, et pour montrer qu'elle était au courant de tout, pour montrer qu'elle *savait*, elle lança tout à coup d'une voix puissante qui domina le murmure de la table :

— Je parie que monsieur Trept est allé à Champricourt s'acheter un chapeau neuf, hier matin.

Il y eut un bref silence et toutes les têtes se tournèrent vers elle, puis le gros M. Trept s'écria, sa première surprise passée :

— C'est pourtant vrai, madame Londe. On voudrait vous cacher quelque chose qu'on aurait bien du mal.

Ces messieurs se mirent à rire en dirigeant les yeux vers le porte-manteau où pendait, parmi les *melons* fatigués et déteints, un *melon* plus foncé qui semblait avoir honte de ses frères. Pendant une minute elle se sentit presque aussi heureuse qu'elle l'avait jamais été, et elle s'épanouit au bruit de cette flatteuse hilarité comme une plante dans la lumière. Elle entrouvrit son livre noir et feignit d'y lire, d'une mine indifférente, mais dans sa poitrine son cœur battait de joie. Il l'avait vue, cette fois, il l'avait entendue, ce poseur du fond! Elle avait noté son coup d'œil intrigué. Il savait à présent ce que c'était que la patronne, peut-être, une femme d'autorité qui savait parler aux hommes, et qui, de plus, n'avait pas les yeux dans sa poche! Et satisfaite, elle fit glisser son vase de fleurs un peu à droite, avec le geste triomphal du joueur d'échecs qui déplace une pièce et compromet du même coup la victoire de son adversaire.

Sans doute, elle ne pouvait encore se flatter d'avoir gagné la partie, mais il était visible que sa phrase avait porté. L'homme semblait revenir à lui tout d'un coup et levait vers Mme Londe le regard surpris et inquiet d'un dormeur que l'on tire trop brusquement de son sommeil. Elle exulta de cette stupéfaction qui la vengeait de l'air penaud qu'elle-même avait eu tout à l'heure. A présent le moment était venu d'attaquer; il ne fallait pas laisser à l'ennemi le temps de se ressaisir. Comme un des garçons passait près d'elle, elle se pencha un peu de côté et lui dit rapidement :

— Posez là votre soupière et allez demander au monsieur du fond s'il veut qu'on lui garde sa place et sa serviette. De l'amabilité, hein?

Mais à peine le garçon avait-il tourné le dos, qu'elle eut le sentiment d'avoir commis une faute et fut sur le point de le rappeler. Ce lourdaud de Grégoire, comment allait-il s'y prendre? Peut-être aurait-elle dû attendre que l'inconnu vînt régler sa note. Elle était si peu sûre de lui! Pourtant quelque chose l'empêchait d'intervenir : elle voulait voir ce qui arriverait, elle voulait savoir tout de suite. Une curiosité grandissante, furieuse, la portait vers cet homme et depuis un instant elle ne voyait que lui, assis bien à l'écart comme pour se distinguer du reste des clients et

retenir son attention. Pourquoi donc avait-il pris place loin des autres, si ce n'était qu'il voulait la narguer?

Il lui semblait que le garçon faisait exprès de traîner les pieds et de contourner si lentement la table d'hôte. Elle avança la tête pour suivre ce voyage qui n'en finissait pas et se redressa un peu, incapable de dominer son impatience. Lorsque Grégoire atteignit la table près de la porte, elle tendit l'oreille afin de saisir ce qu'il disait, mais en vain; toutefois elle augura mal de l'expression interdite que prit le visage de l'inconnu et murmura plusieurs fois, avec un accent de colère : " L'idiot! L'idiot! " sans indiquer plus clairement auquel des deux hommes il fallait appliquer cette épithète. Elle comprit que l'étranger se faisait répéter la question et le vit ensuite lever les épaules en signe d'ignorance.

De honte, elle ferma les yeux et ne les rouvrit que lorsque Grégoire fut devant elle.

— Eh bien, que vous a-t-il dit?

— Il a dit qu'il attendrait la fin du repas pour me répondre.

— Bien sûr, mon ami, s'écria Mme Londe de manière à être entendue, ce monsieur a raison de ne pas vouloir se former une opinion sur la nourriture avant d'y avoir goûté. Est-ce que je vous avais demandé d'aller lui poser vos questions maintenant?

Et elle ajouta, baissant la voix sur un ton de menace :

— Pas un mot! Filez! Retournez à la cuisine, imbécile!

Seule la fin de cette petite scène avait été suivie par les dîneurs qui s'arrêtèrent de parler et considérèrent la patronne dans un muet étonnement. Elle les foudroya du regard.

— Ces messieurs désirent quelque chose? fit-elle vivement, du pain, de l'eau?

Et prenant l'un d'eux au hasard pour passer sur lui sa fureur, comme une maîtresse d'école fond sur un mauvais élève, elle éclata tout d'un coup :

— Monsieur Pinsot, qu'est-ce qui vous manque? La soupe n'est pas bonne, peut-être? Vous connaissez des maisons où on la fait mieux?

Elle croisa les mains et feignit le calme, mais elle avait perdu la tête et sa voix tremblait.

— Des maisons, continua-t-elle, des maisons où les prix sont plus doux que les nôtres et les facilités de paiement plus grandes,

n'est-ce pas? Voilà six repas que vous me devez, monsieur Pinsot. Vous ai-je une seule fois demandé de me solder votre compte?

M. Pinsot, un jeune homme exsangue et pauvrement vêtu, passa le doigt sur les verres de son lorgnon que la chaleur de la soupe avait embués; puis il fit mine de se lever, se ravisa et demeura assis.

— Non, souffla-t-il.

— Non! répéta Mme Londe. Vous avez raison, monsieur Pinsot, je n'ai jamais importuné un client de ma vie.

Ces mots tombèrent dans un religieux silence; pas un murmure ne monta de la table d'hôte sur laquelle planait le regard dominateur de la patronne. Par quel artifice tenait-elle en respect les onze dîneurs qui baissaient les yeux devant elle comme des écoliers en faute? Quel jeu de doit et avoir jouait-elle avec eux pour qu'ils n'osassent protester contre ses réprimandes? Bien des arriérés de compte achetaient sans doute la soumission où elle les avait réduits.

Elle jouit un instant de la consternation dont elle était la cause; ses narines se dilatèrent. Elle vit alors que l'inconnu la regardait et comprit qu'il réfléchissait aux paroles qu'il venait d'entendre. Alors elle ferma les paupières comme pour ramener en elle-même et contempler par l'esprit le spectacle de son triomphe.

Après quelques secondes d'hésitation, les dîneurs s'observèrent à la dérobée et inclinèrent la tête avec un air de complicité, puis il y eut un long moment pendant lequel on n'entendit pas autre chose que le bruit qu'ils faisaient en avalant les dernières cuillerées de soupe.

Le dîner s'acheva dans la tristesse. L'inquiétude empêchait ces messieurs de reprendre la conversation sur le même ton et les propos qu'ils échangeaient à mi-voix avaient maintenant quelque chose de timide et de contraint. Pour eux, cette soirée était perdue. On devinait que d'un muet accord ils s'efforçaient d'abréger un repas désormais sans plaisir.

Du haut de son estrade, la patronne laissait errer ses yeux sur ces mines déçues et notait au passage les plats qu'on apportait en silence. Le visage fermé, elle était semblable à un tyran qui médite sur son œuvre de désolation. Pourtant son regard s'assombrissait. Sans doute, elle gagnerait la partie; son instinct l'avait

bien conseillée; dans l'inconnu qui dînait au fond de la salle, elle avait pressenti un être faible et malheureux, fuyant devant quelqu'un ou quelque chose, et par la seule force de son autorité elle allait l'obliger à venir à elle. Peut-être ne le savait-il pas encore, mais elle en était sûre. Elle en était sûre et, à présent, cela la laissait indifférente; ce seul fait l'instruisait de sa victoire, car, par un étrange caprice de sa nature, dès qu'elle se savait maîtresse de sa proie, cette proie cessait pendant quelque temps de lui paraître désirable. Il fallait, pour renouveler son plaisir, que son repos fût traversé de nouveau et qu'elle pût dans la lutte savourer le goût du triomphe; il fallait en un mot que la proie se révoltât et tentât de se libérer. De là venait le mépris que nourrissait Mme Londe à l'endroit de ses clients. Elle n'avait que faire de leur soumission, elle ne prisait leur obéissance que dans la mesure où elle bataillait pour l'obtenir et la conserver.

Il y avait des années que ces hommes venaient manger à ses pieds et elle les tenait comme des enfants, les gourmandait sans cesse, mais, si elle ne pouvait se passer de les voir dans cet état d'esclavage moral, son âme insatisfaite retrouvait le néant au sein même de sa victoire. Elle avait en effet ce qui prend la place de l'intelligence chez les êtres d'instinct : une divination profonde des gens et des choses qui empoisonnait son bonheur sans lui donner la force d'y renoncer, et elle tombait dans des accès de mélancolie où sa vie entière se consumait lentement.

L'inconnu, qui s'attardait maintenant à peler un fruit, valait-il la peine qu'elle avait prise pour se l'asservir? Était-ce cela sa vie, guetter les hommes qui venaient chez elle et les empêcher d'aller ailleurs? Et une voix qu'elle aurait voulu faire taire répondait en elle : " Oui, c'est cela, c'est commander à des hommes trop faibles pour te résister, leur parler durement comme un chef à ses soldats. La mort, les hasards de l'existence t'en prendront un ou deux, de temps en temps, jusqu'au jour où la mort te prendra, toi aussi. Alors on fermera ton restaurant, on dispersera tes biens, on parlera un peu de cette Mme Londe qui faisait des prix si doux, puis ton souvenir s'effacera de toutes les mémoires, et tu aurais pu aussi bien ne pas vivre. "

Sa poitrine se souleva. Pourquoi se sentait-elle si triste tout d'un coup? N'était-elle pas considérée dans tout le pays, honorée,

puissante même? Que désirait-elle de plus? Elle fut tirée de ses réflexions par les dîneurs qui se levaient un à un et se dirigeaient vers son comptoir, soit pour s'acquitter du prix de leur repas, soit pour demander un délai. Cela la fit revenir à elle et ses traits se durcirent; sa profession la reprit tout entière. M. Goncelin ne payait pas encore? Il tenait donc à accumuler de petites dettes? Léger froncement de sourcils pour indiquer le degré de gravité de cette situation; un instant pour coucher M. Goncelin dans son grand livre. M. Blondeau ne payait pas non plus? Entendu, monsieur Blondeau, mais attention! Un instant pour M. Blondeau. M. Léon venait ensuite et payait. Un sourire à M. Léon. M. Gorche aussi? A la bonne heure! Cela faisait quatre repas sans vin, n'est-ce pas? (Sans vin à cause de l'infirmité bien connue de M. Gorche. Mme Londe était au courant.) Sourire à M. Gorche.

Monsieur? C'était le nouveau client. Il lui tendait son addition. Par un imperceptible mouvement de la main elle prit le papier, et hocha la tête sans lever les yeux.

— Le garçon vous a-t-il expliqué? demanda-t-elle doucement.

— Oui, madame, je désire payer.

— Puisque vous allez revenir, je mets votre addition de côté.

— Mais je ne sais pas si je reviendrai.

Ces mots entrèrent dans le cœur de la patronne comme un couteau. Elle releva les yeux et considéra l'étranger sans pouvoir proférer une parole. Se pouvait-il qu'elle se fût trompée? Cet homme allait-il lui échapper, malgré tout? Il avait l'air si timide, et tout à l'heure elle se croyait si sûre de lui! Tout cela était la faute de cet imbécile de Grégoire qui n'avait pas été assez aimable, sans doute. Elle aurait dû elle-même expliquer les habitudes de la maison à ce monsieur (il redevenait un monsieur par le fait de sa résistance). Et la honte d'avoir à essuyer un refus devant sa clientèle entière envoya le sang au visage de Mme Londe. Si, au moins, il avait eu une valise, tout le monde eût compris, parbleu, que c'était un voyageur et qu'il n'était que de passage à Lorges, mais il était clair qu'il habitait dans le voisinage, puisqu'il ne portait pas de pardessus.

La vanité outragée de cette femme la fit durement souffrir et elle crut, une seconde, qu'elle allait laisser éclater son dépit,

quand une inspiration soudaine lui rendit courage. Elle promena lentement les yeux sur les clients qui écoutaient cette scène, et, rassurée par la poltronnerie qu'elle lisait sur leurs visages, prit la note que l'inconnu lui avait remise et la déchira en quatre morceaux. Puis elle proclama d'une voix haute et forte :

— Ici, règle générale, le premier repas d'un habitué ne se paie point.

De nouveau elle regarda les clients comme pour les mettre au défi de protester. Pas un ne bougea; tous étaient bel et bien sûrs, cependant, d'avoir payé leur premier repas chez Mme Londe, mais la stupeur et l'effroi de déplaire à cette femme leur fermèrent la bouche. Par un mouvement instinctif ils se rapprochèrent un peu plus les uns des autres, serrant de près l'inconnu qui ne disait rien. Ce fut vers ce dernier que la patronne dirigea son attention.

— Je suppose, poursuivit-elle d'un ton ferme, que monsieur ne me refusera pas le plaisir de lui offrir gracieusement ce premier dîner.

Profitant alors de la surprise de l'étranger et de l'acquiescement tacite qu'elle lisait au fond de ses yeux, elle domina son émoi (que ferait-elle si, après tout, il déclinait son offre?) et, ouvrant brusquement son livre, elle le lui présenta, le doigt posé en haut d'une page blanche. De cette façon elle n'aurait pas à lui demander son nom et accuser devant tout le monde une ignorance dont elle souffrait assez déjà.

— Si monsieur veut bien signer là, fit-elle sans pouvoir réprimer un léger tremblement dans sa voix.

Sa gorge était sèche. Il avait pris le crayon. Pourquoi ne signait-il pas? Allait-il lui infliger un affront en présence de toute la clientèle du restaurant? Elle en avait assez, à la fin, de cet homme qui lui tenait tête. S'il ne signait pas, elle le giflerait.

Après un instant d'hésitation, il déclara :

— C'est que je ne sais pas quand je pourrai revenir.

Puis il releva les yeux vers elle et sembla chercher la solution de cette difficulté dans le regard de la patronne. Pendant quelques secondes, ils se considérèrent en silence. L'homme avait un visage excédé de tristesse et de lassitude. Que lui voulaient ces gens autour de lui, et cette femme qui semblait se repaître de sa

vue? Il eut l'impression d'être l'inculpé dans un tribunal, dénoncé au juge par une foule de témoins.

— Il me suffit de savoir que monsieur reviendra un jour ou l'autre, répondit Mme Londe entre ses dents.

Peut-être fut-il intimidé par le ton dont ces paroles avaient été dites, car il baissa le nez et signa. Aussitôt la patronne retourna le livre et jeta un regard avide sur la signature :

— A bientôt, monsieur Guéret, dit-elle avec un signe de tête.

Et, retrouvant toute sa force et son insolence, elle prononça d'une voix sèche, tant pour le plaisir de malmener son monde que pour donner à son nouveau client une idée de son pouvoir :

— Allons, messieurs, ne lambinons pas! Il faut que dans cinq minutes la salle soit vide. Je n'ai pas de temps à perdre ici. Au suivant!

Elle se carra sur son tabouret et, par un geste vainqueur, déplaça le petit vase d'étain vers la gauche. La partie était gagnée.

IV

Comme Guéret refermait derrière lui la porte du restaurant, une pensée lui vint à l'esprit, une pensée familière qui le visitait depuis des années, dans des moments de grand trouble : " C'est le destin, c'est mon destin. " Et cette constatation le rassurait, comme tout être faible est rassuré lorsque son sort est mis entre les mains d'une puissance supérieure, même s'il doit en souffrir, même s'il doit perdre la vie. Désormais, il n'aurait plus rien à décider de lui-même; les événements, bons et mauvais, se produiraient tout seuls. Puisque cette femme insistait pour qu'il revînt chez elle, il reviendrait, et il voyait là un signe, la marque d'une volonté mystérieuse qui présidait à son existence.

Le matin même, en serrant dans sa poche la bague qu'il destinait à Angèle, une joie stupide l'avait saisi tout d'un coup. S'il réussissait, après tout? Jusque-là il n'avait pas cru que cela fût possible; quand il désirait trop vivement quelque chose, en effet, il était sûr de ne jamais l'obtenir; la vie lui avait appris cela, mais, pendant une brève minute, sans raison, il avait cru au succès, il s'était dit : " Même si elle ne m'aime pas, elle comprendra que je souffre trop. " Et les longues heures d'anxiété lui avaient paru n'être plus rien au prix de cet instant où le bonheur semblait se rapprocher de lui.

Il se rappela cette illusion du matin, maintenant que la nuit était venue et qu'il était seul et découragé, et il secoua la tête. Au bout d'une journée comme celle-là, il avait le sentiment que des années s'étaient écoulées dans l'espace de quelques heures, et que tout d'un coup il était devenu vieux. Alors des larmes montaient brusquement à ses yeux et il songeait à sa jeunesse que

le temps lui volait. Toutes les basses aventures qu'il avait eues jusque-là prenaient à ses yeux le même aspect de tristesse et de monotonie. Par un mouvement naturel chez lui, il se revoyait tel qu'il était autrefois, dix ou douze ans plus tôt, le cœur lourd de désirs, ravi à lui-même par les promesses d'un monde qui se découvrait peu à peu. Et ce monde entrevu dans un rêve délicieux, qu'était-ce donc? A quoi se réduisait cet enchantement de l'adolescence? Dans les souvenirs qui lui revenaient à présent, il ne trouvait plus que l'amertume des premières déconvenues, les misères d'une réalité avare, l'horreur des paroles, des gestes, de l'argent donné et reçu sans un mot; puis le mariage, ses blessures et ses rancunes, la patience qu'il fallait déployer pour vivre tous les jours avec un être dont il était las depuis des années, l'empoisonnement graduel de sa vie entière.

Il s'arrêta et s'appuya au mur d'une maison. Puisque le passé lui donnait de telles garanties d'infortune pour plus tard, quel bien espérait-il de l'avenir? Pourquoi se dire que dans un an, dans deux ans, il serait peut-être heureux? N'était-il pas tout aussi niais que jadis, lorsqu'il attendait qu'un généreux destin lui prodiguât la joie? Et dans dix ans, quinze ans, vieux et déçu, ne gémirait-il pas comme aujourd'hui de sa naïveté d'autrefois?

Dans la rue solitaire aux fenêtres éteintes le vent soufflait tristement, avec un murmure qui ressemblait à une voix humaine, s'arrêtant tout d'un coup comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est dans son récit. Il ne pouvait pas être plus de neuf heures, mais dans les petites villes reculées comme Lorges, la nuit ne subit pas cette espèce de profanation que lui infligent les capitales en l'éblouissant de leurs lumières, et ce fut dans l'obscurité que Paul Guéret regagna la grand-route qui le menait à Chanteilles.

Comme il traversait la passerelle du chemin de fer il ne put retenir un soupir. Il n'y avait qu'un mois qu'il s'était établi dans le pays, et déjà il était excédé de tout ce qu'il y voyait. Dans ce nouveau paysage où il avait cru qu'il oublierait son ennui, au moins pour quelque temps, il ne lui avait fallu que peu de jours pour se retrouver tel qu'il se connaissait. Et il posa la main sur la rampe, à un endroit où il avait vu Angèle poser la sienne. Souffrir pour un être qu'il oublierait un jour comme il en avait oublié tant d'autres et quitter cet être pour porter ailleurs ses désirs,

toujours les mêmes désirs, quelle destinée rebutante! Il essaya de se rappeler exactement son visage; ce soir même il l'avait observé avec une curiosité ardente, comme pour compenser par la hardiesse du regard la timidité de ses mains et de sa bouche; et pourtant il ne réussissait pas à le voir; il avait beau fermer les yeux, les traits lui échappaient ou, sinon les traits, du moins quelque chose dans leur façon d'être, cet élément qui fait qu'on reconnaît quelqu'un au premier coup d'œil. Car, à la réflexion, il se souvenait du contour de son nez, de ses lèvres et même de l'expression de ses yeux, mais la vie manquait au portrait qu'il traçait de mémoire et ce visage le fuyait tout en demeurant près de lui, comme un nom peut hanter l'esprit sans que le cerveau parvienne à en retrouver les syllabes.

" Je la connais donc si mal, s'avoua-t-il. Comment puis-je dire que je l'aime si fort? " Demain, s'il la revoyait, il aurait peine à la reconnaître, au premier instant, et, peu à peu, elle reprendrait à ses yeux son aspect véritable, et c'était à ces caprices du souvenir, à ce jeu d'un visage se montrant et disparaissant tour à tour, que, par une longue habitude de son cœur, il jugeait de la profondeur de son désir.

Lorsqu'il atteignit sa rue, il leva la tête et fronça le sourcil en voyant une lumière à la fenêtre de sa chambre. Il avait espéré qu'il pourrait se coucher tout de suite et dormir, au lieu de quoi une femme qu'il n'aimait pas allait lui poser des questions ennuyeuses, des questions qu'elle se croyait en droit de lui poser parce qu'elle était sa femme. La pensée lui vint de rester dehors, de se promener dans la campagne jusqu'à ce que cette lumière qui le guettait comme un œil ouvert s'éteignît; mais le besoin de dormir et d'oublier sa peine le dissuada vite. Il gagna sa maison et gravit l'escalier.

Elle était en train de mettre la chambre en ordre et de pousser les chaises contre le mur lorsqu'il entra. C'était une grande femme encore jeune, mais assez laide, malgré une apparence de robustesse et de santé qui pouvait plaire. Elle faisait songer à une paysanne à qui la ville a appris à mépriser sa coiffe, son fichu et sa jupe de velours, et qui veut s'habiller comme une dame, sans parvenir à se défaire de son goût pour les vêtements noirs. Son chapeau qu'elle n'avait pas encore enlevé jetait une ombre sur son visage.

Les formes vigoureuses du buste s'accusaient sous l'étoffe luisante du corsage tandis qu'une jupe de serge lui serrait le haut des jambes et ne s'élargissait qu'aux genoux.

— Te voilà, dit-elle en se retournant.

Il accrocha son chapeau à une patère et s'assit à la table ronde qui occupait le centre de la pièce.

— En effet, dit-il sans la regarder, et il déplia un journal qui se trouvait à portée de sa main, mais ses yeux allaient d'un paragraphe à l'autre et ne s'arrêtaient à aucune des dépêches de la *dernière heure*. Cette minute, qu'elle lui était lourde, comme il l'exécrait! Quelque chose le forçait à observer les gestes de sa femme et il cherchait malgré lui à deviner ce qu'elle allait dire. Il la vit hésiter un instant, prête à poser une question, sans doute, la main appuyée au dossier d'une chaise; à la fin elle ôta son chapeau.

— Tu ne me demandes pas ce que j'ai fait, où je suis allée? dit-elle, en s'asseyant en face de son mari.

Il feignit d'être tiré de sa lecture.

— Eh bien? dit-il.

— Cela ne t'intéresse pas de savoir que j'ai été au magasin?

— Est-ce qu'on t'a payée? demanda-t-il.

Elle fit un signe de tête affirmatif. Ses gros traits trop rapprochés lui donnaient un air un peu niais que corrigeait à peine la tristesse répandue sur tout le visage. Il ne se défendit point de comparer mentalement ce visage à celui d'Angèle et il se demanda quelle force, quelle convention l'empêchait de se lever tout d'un coup et de dire la vérité à cette femme, de lui expliquer qu'en lui parlant il ne faisait que penser à une autre, que son cœur et son esprit se détournaient d'elle et la fuyaient.

— Ce n'est pas trop tôt, dit-il machinalement.

Elle hocha de nouveau la tête et demanda :

— Et toi?

Ses yeux bleus se posaient sur lui avec une insistance qui le gênait; il lui semblait que c'était là un moyen dont elle usait pour le contraindre à répondre. Autrefois, il aimait ces yeux, il admirait leur couleur un peu tendre, leur forme allongée et l'espèce de flamme de gaieté qu'il y voyait luire à tout moment, mais maintenant ce regard demeuré jeune dans un visage vieilli

lui paraissait une dérision. " Ce qu'elle a de bien ne fait qu'accentuer ce qu'elle a de mal ", pensa-t-il.

Et il répondit tout haut :

— Moi, j'ai touché mon cachet, comme à l'ordinaire.

— Quand vas-tu demander une augmentation?

— Une augmentation? répéta-t-il en abaissant tout à fait son journal. Tu n'as que ce mot à la bouche. Crois-tu qu'on demande à être augmenté au bout de trois semaines?

— Cela fait plus de trois semaines, Paul. Nous sommes arrivés ici en août.

Il haussa les épaules.

— Tu n'es qu'une enfant. Je ne demanderai rien avant avril ou mai.

— Nous n'aurons pas de quoi cet hiver, répondit-elle avec tranquillité. As-tu songé à tous nos frais de déménagement?

Il la regarda en face et demanda :

— Où veux-tu en venir, Marie? Est-ce ma faute si nous ne sommes pas riches? Peut-être trouves-tu que je ne travaille pas assez?

— Je trouve que tu travailles assez, mais que ces gens, qui sont riches, ne te paient pas comme ils doivent.

— Comprends-tu ce que je te dis quand je t'explique qu'on ne demande pas une augmentation au bout de quelques semaines? Une augmentation n'est pas un cadeau. On attend six mois, au moins.

— Tu aurais dû demander plus au début.

— Mettons que je me sois trompé. Es-tu contente? Dans tous les cas il est trop tard pour demander plus. Trop tard et trop tôt.

— Comme tu voudras.

Elle prit son chapeau, se leva et sortit de la pièce. Quelques minutes passèrent. Il bénit ce moment de solitude qui lui permettait de retrouver la pente de sa rêverie et d'imaginer cent choses impossibles, une vie différente, tout le bonheur qui lui était refusé. Il avait manqué d'énergie avec Angèle, il aurait dû lui offrir de l'argent, tout de suite, au lieu de se laisser prendre par le cœur et d'en arriver au point qu'il n'osait même pas lui parler, la toucher. Elle aurait peut-être refusé, mais, alors, il aurait su à quoi s'en tenir. L'incertitude où il était maintenant

l'exaspérait. Quoi de plus ridicule que de faire sa cour, une cour d'amoureux, à une fille qui peut-être n'en voulait qu'à son argent? Peut-être? Sûrement! Il était certain, tout à coup, qu'elle aurait accepté de l'argent. Quelle fille pauvre n'en fait pas de même? Cela expliquait qu'elle eût consenti à le voir sur la route et qu'elle ne lui eût point accordé autre chose. Elle attendait qu'il lui offrît cet argent, qu'il l'achetât. Et il lui avait donné une bague, une ridicule bague de petite fille qu'il avait volée à sa femme. C'était tout ce qu'il avait trouvé en fait de cadeau. Il avait eu des scrupules de délicatesse, l'imbécile, alors qu'il aurait dû ouvrir son portefeuille et compter les billets. Et elle, sans grand plaisir, elle avait pris cette bague et l'avait quitté presque aussitôt, pleine de mépris, sans doute. Elle avait bien fait.

— Je ne veux pas que cela te tourmente, dit Marie qui rentrait dans la chambre. Nous finirons toujours par nous tirer d'affaire, quand bien même il faudrait emprunter.

Il se retourna brusquement au son de cette voix et regarda sa femme d'un air sombre. La simplicité de cet être le surprit. Depuis des années elle vivait près de lui sans même se douter de ses pensées. Elle n'avait rien vu, rien deviné; on ne lui avait rien dit. Elle cousait du matin au soir et une fois par semaine elle se rendait à Paris, au grand magasin qui lui payait son travail. Sa vie tout entière était là, il le savait. Dans l'âme tranquille de cette femme, jamais un désir, jamais une inquiétude ne venait troubler la sérénité des heures laborieuses. De temps en temps, il est vrai, elle se mettait en peine de savoir comment certaines questions d'argent allaient être résolues, mais sa placidité naturelle reprenait vite le dessus. Elle devait son bonheur à la pauvreté dans laquelle on l'avait élevée, mais c'était un bonheur monotone et sans élan dont le spectacle irritait son mari parce qu'il savait la crédulité qui en était l'origine. Il lui semblait quelquefois qu'il eût préféré l'acrimonie d'une femme jalouse à l'éternelle douceur de Marie et il détestait l'humilité avec laquelle elle acceptait qu'il la rudoyât, ses manières obéissantes, sa bonté, jusqu'à sa bonté qu'il voyait, croyait-il, dans tous ses gestes.

— Je ne me tourmente pas, dit-il, fatigué. Tu vas t'imaginer toutes sortes de choses. As-tu fermé les volets?

Un instant, elle le considéra, les mains appuyées sur la table,

comme si elle s'efforçait de comprendre ce qu'il ne voulait pas lui dire. Il soutint mal ce regard.

— Laisse-moi, voyons, reprit-il avec un geste de lassitude. J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, j'ai envie de me reposer. Ne m'interroge pas. Va fermer les volets.

Elle se redressa sans mot dire et se dirigea vers la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande. Le firmament apparut tout d'un coup comme s'il pénétrait dans la pièce et la remplissait de ses étoiles, de sa nuit. L'homme tourna la tête malgré sa tristesse et regarda; brusquement quelque chose lui fit battre le cœur, un élan confus vers cette immensité silencieuse qui semblait l'appeler à elle. Après le bruit des paroles humaines, quelle paix dans la profondeur de ce ciel noir!

" Oh! être heureux! " pensa-t-il comme s'il n'eût, jusque-là, jamais ressenti la force de ces mots.

L'un après l'autre, les volets se refermèrent sur la chambre.

V

Cette somptueuse pièce aux rideaux de velours, aux tapis épais, il lui semblait l'avoir connue depuis son enfance, car certaines heures d'ennui paraissent longues comme une vie entière et c'était là qu'il s'ennuyait le plus cruellement. Parfois, lorsque cela devenait intolérable, son regard s'évadait du livre de lecture pour errer le long des murs tout couverts de tableaux. Il les examinait avec soin, notait tous les détails qu'il savait par cœur, mais où il s'efforçait de découvrir quelque chose de nouveau. La voix de l'enfant ne lui parvenait plus que brouillée et lointaine comme dans un songe; une somnolence s'emparait doucement de ses yeux qui se fermaient, de sa tête qui s'inclinait sur sa poitrine, puis la frayeur le ramenait à lui, la crainte d'entendre tout à coup son élève s'écrier : " Mais il dort! M. Guéret qui dort! " Et alors, si un tel événement se produisait, Mme Grosgeorge qui n'était jamais loin, qui l'épiait, il en était sûr, cette femme entrerait avec sa brusquerie coutumière et le chasserait.

Il pleuvait à verse, ce matin-là, et des rafales effeuillaient le jardin des Grosgeorge avec une sorte de joie furieuse, secouant les buissons, fauchant les fleurs, ces ignobles bégonias qui dessinaient au coin des pelouses le monogramme des propriétaires. Des rigoles d'eau couraient dans le sable. Au-dessus de ce ravage, les tilleuls agitaient des bras impuissants. Furtivement il jetait des coups d'œil par la fenêtre. Cette véhémence de la nature offrait un si rude contraste avec tout ce qu'il y avait de médiocre et de lourd dans cette pièce où il était enfermé! Une mince plaque de verre le séparait de l'air frais et vif, des cris du vent dans

les arbres; une vitre, il n'en fallait pas plus pour qu'il se sentît prisonnier. Mais aussi que ferait-il de sa liberté si elle lui était tout à coup rendue? La réponse à cette question ne tarda pas; il courait à la rue des Teinturiers où Angèle travaillait à cette heure. Bien entendu. Et que ferait-il alors pour la voir, pour lui parler? Il réfléchit quelque temps et ne trouva rien. Du café où il s'asseyait quelquefois, en face de la blanchisserie, il lui était impossible d'apercevoir la jeune fille sauf au moment où elle sortait; or, c'était précisément à cette minute qu'il s'affolait et perdait la tête, la crainte de ne pas voir Angèle faisant qu'il ne la distinguait pas de ses compagnes qui l'entouraient. Il voyait confusément trois jeunes filles qui passaient devant le café en riant et moins de deux secondes avaient emporté ce spectacle. Quelle atroce ordonnance régissait le monde! Sûrement il y avait sur cette terre des prés verdoyants, des forêts où l'on pouvait se cacher et se perdre, des femmes jeunes et belles qui l'auraient aimé peut-être, mais une nécessité haineuse isolait les êtres, fermait les portes, s'amusait à pousser dans une rue ceux qui dans la rue voisine eussent trouvé le bonheur, à faire naître les uns des années trop tôt, les autres trop tard. La pensée que le bonheur, son bonheur, était quelque part en ce monde et qu'il n'en savait rien le mettait hors de lui. Lorsqu'il courait après les filles, c'était cela qu'il poursuivait. Il était comme un imbécile à qui l'on a bandé les yeux pour jouer à colin-maillard et qui entend crier à ses oreilles : Ici! là! plus loin! Et il tournait en rond, il allait à droite et à gauche, ridicule et hagard, de jour en jour plus vieux et plus déçu. D'autres avaient cent bonnes fortunes qui leur venaient d'elles-mêmes, semblait-il, simplement parce qu'ils ne les cherchaient pas. Peut-être cet enfant qui ânonnait sa page d'histoire serait-il de ceux-là, un jour. D'abord, il était riche.

Cette pensée le souleva d'une haine subite. Il se pencha sur la tête blonde jusqu'à sentir l'odeur de la chair et des cheveux coupés ras comme un gazon. Une envie folle lui vint de gifler ce petit garçon pour jouir ensuite de sa surprise et de sa frayeur. L'enfant était riche et lui pauvre, et, parce qu'il était pauvre, il devait écouter cette voix hésitante, la reprendre avec douceur chaque fois qu'elle se trompait, au lieu de courir chez Angèle, de lui donner de l'argent, et d'assouvir la passion qui lui brû-

lait le cœur. Quel dieu féroce avait mis l'or d'un côté et les désirs de l'autre? Était-ce un jeu, une mauvaise plaisanterie?

Il en était là de ses réflexions quand la porte s'ouvrit subitement, livrant passage à Mme Grosgeorge. Elle entra d'un pas rapide et silencieux et se dirigea vers la table où travaillait l'enfant. Le visage impassible de cette femme défendait qu'on lui donnât un âge, car, si elle n'avait pas de rides, on s'étonnait qu'elle n'en eût point. Cela tenait sans doute à la dureté extraordinaire du regard; les yeux noirs, méfiants, d'un éclat presque métallique étaient en effet ceux d'une vieille femme, mais le nez était fin et droit, la bouche petite et jolie quoique peu charnue, les pommettes hautes, et, collée sur ces traits délicats, la peau très blanche conservait une apparence de velouté qui pouvait dérouter jusqu'à l'œil exercé d'une ennemie. Il n'était pas difficile de deviner chez Mme Grosgeorge une force de résistance qui se trahissait non seulement dans ses paroles et dans ses gestes, mais aussi dans son maintien et même dans la manière retenue qu'elle avait de respirer; on eût dit qu'elle en voulait à ses poumons de ce qu'ils la contraignaient à faire. Elle était grande, mince, mais solidement bâtie, vêtue d'un corsage de dentelle jaune et d'une jupe de drap brun. Ses cheveux noirs grisonnaient aux tempes sans qu'elle eût pris la peine de les teindre mais elle était coiffée avec un soin méticuleux.

— L'heure n'est pas tout à fait écoulée, monsieur Guéret, dit-elle d'une voix un peu sourde. Profitez-en pour me donner une idée de la manière dont vous faites travailler mon fils. Bien entendu, vous agirez tous les deux comme si je n'étais pas là.

Elle s'assit dans un *dagobert*, au fond du salon, et prit l'attitude d'une personne qui attend, les pieds croisés l'un sur l'autre, les mains jointes sur un bras du siège. L'enfant jeta un coup d'œil apeuré sur son professeur; celui-ci regarda tour à tour son élève et Mme Grosgeorge, puis se rassit.

— Qu'est-ce qu'il faut faire? chuchota l'enfant; il connaissait assez bien sa mère pour comprendre que cette visite ne présageait rien de favorable.

— Eh bien, mon petit, dit Guéret d'une voix où il s'efforçait de mettre de l'autorité et de la douceur, finissez la lecture de cette page d'histoire.

— Il ne reste que trois lignes, monsieur.

— Finissez, vous dis-je.

L'enfant se courba sur son livre comme s'il s'apprêtait à le lécher et bredouilla une phrase dont pas une syllabe n'était intelligible.

— Fermez le livre, ordonna Guéret, lorsque cette épreuve fut terminée. Dites-moi ce que vous avez retenu de votre lecture.

— ... retenu de votre lecture, répéta l'enfant.

Il était blond et chétif, avec un visage dont la terreur d'une gifle possible accentuait la pâleur; d'innombrables taches de rousseur constellaient son nez minuscule. Un instant il demeura bouche bée; son embarras se communiqua à son professeur qui rougit et prit le ton à la fois patient et agacé que les enfants redoutent si fort.

— Je vous demande ce que vous vous rappelez de cette lecture, quelle impression elle a faite sur vous, sur votre esprit, sur...

Silence. Guéret regarda Mme Grosgeorge à la dérobée, mais elle semblait changée en pierre. L'immobilité de cette femme lui parut plus épouvantable que sa colère et des gouttes de sueur se mirent à couler lentement sur son front.

— Dites-moi, mon petit, reprit-il d'une voix forcée dont le son lui parut odieux, de qui s'agit-il dans ce récit?

— Quoi? Du roi.

— Bien! Très bien! De quel roi? Louis XI, Louis XII?

— Louis XI.

Sans quitter Guéret des yeux il allongea le bras sous la table pour se gratter le mollet.

— Mais fort bien! Et... que lui a-t-on fait? demanda étourdiment le professeur.

— On l'a mis dans une cage.

Il y eut une seconde de consternation pendant laquelle Guéret ne sut que dire. Sans doute il n'avait pas bien posé sa question, mais pourquoi suffisait-il que Mme Grosgeorge parût pour que tout allât si mal? Depuis le début de cette scène elle n'avait pas fait le moindre mouvement, elle écoutait avec une espèce de férocité polie et attendait la suite.

— Pensez à ce que vous dites, fit Guéret avec une brusquerie qui était l'effet de la peur. Vous savez bien qu'on n'a pas mis

Louis XI dans une cage. C'est lui qui, au contraire... finissez. C'est Louis XI qui...

— Je ne sais pas! cria l'enfant affolé.

Et il se mit à sangloter en regardant sa mère par-dessus le dossier de sa chaise. Mme Grosgeorge eut un haut-le-corps. Guéret fit un geste indécis dans la direction de l'enfant, puis se leva. Comme pour ajouter au désarroi, la pendule sonna onze heures.

— André, fit Mme Grosgeorge, je vous préviens que ce vacarme vous vaudra une gifle. Vous avez tout avantage à cesser dès maintenant, ou nous verrons si je badine.

L'enfant porta ses poings à sa bouche pour étouffer des cris qu'il ne pouvait retenir et implora du regard le secours de son professeur, mais Guéret demeurait muet, ne sachant que dire pour atténuer le fâcheux aspect de cette scène. Il se tenait debout, le dos tourné à la fenêtre et depuis quelques secondes il avait la main posée à plat sur la poitrine comme un homme qui va se justifier, puis le ridicule de ce geste lui apparut tout d'un coup et il laissa retomber sa main en rougissant.

— Je suis navré, madame, balbutia-t-il.

— Monsieur Guéret, dit Mme Grosgeorge sans paraître avoir entendu ces mots, je me propose d'envoyer mon fils au collège l'an prochain. Croyez-vous qu'il soit en état de subir l'examen d'entrée en sixième? Réfléchissez. Ne répondez pas oui pour me faire plaisir. Prenez votre temps.

Sa voix avait une douceur étrange, qui laissait percer une menace et Guéret dut tendre un peu l'oreille pour saisir ces paroles, car les lèvres de Mme Grosgeorge remuaient à peine en les prononçant. Il était impossible de rien lire sur ces traits qui semblaient incapables d'exprimer aucune émotion humaine; pourtant les yeux s'attachaient aux gens et aux choses avec une force et une contention qui prêtaient à leur regard une sorte d'ardeur. Elle considéra le professeur sans détourner la vue de son visage où le trouble et la honte faisaient affluer le sang; on eût dit qu'elle cherchait à deviner de quelle manière confuse se formait la réponse à sa question dans le cerveau de cet homme humilié, derrière ce front qu'elle voyait briller de sueur. Un moment elle savoura le plaisir de ce spectacle, retenant son souffle dans ses narines, comme une

bête voluptueuse, puis elle se redressa un peu et sans bruit se frotta les mains.

— Madame, dit alors Guéret qui avait cru voir de l'impatience dans ce geste, il me semble qu'au bout de quelques mois d'efforts soutenus votre fils pourra se présenter aux examens de sixième.

— Nous sommes bien du même avis, monsieur Guéret, répondit-elle en tournant légèrement la tête avec un soupçon de coquetterie. Vous entendez, sans aucun doute, quatre ou cinq mois d'un travail assidu...

— Sans aucun doute, madame, quatre ou cinq mois, c'est cela.

— Quatre ou cinq mois d'un travail assidu, reprit-elle avec les intonations polies d'une femme du monde, sous la direction d'un professeur avisé, laborieux... sommes-nous toujours du même avis, monsieur Guéret...

— Mais... oui, madame.

— Un professeur qui s'intéresse à son élève, qui sache lui faire comprendre ce qu'il étudie... Nous continuons à penser de même?

— Mais certainement, madame.

— Un professeur donc, qui ne déconcerte pas son élève en lui posant des questions absurdes, mais qui prépare soigneusement, chez lui, la leçon qu'il va donner le lendemain; bref, monsieur Guéret, ce que j'appelle un homme de conscience qui entend son devoir et le respecte. Avez-vous quelque chose à me dire?

Il secoua la tête. Eût-il voulu parler, que sa confusion l'en eût empêché.

— Bon, dit-elle. Attendez-vous à de fréquentes visites de ma part, monsieur Guéret. André!

L'enfant se retourna vers sa mère.

— Viens ici quand je t'appelle, fit Mme Grosgeorge de sa voix égale. N'apprendras-tu jamais à obéir promptement?

André fit un violent effort sur lui-même et, descendant de sa chaise, se dirigea vers le coin du salon où sa mère l'attendait immobile comme une statue. Il était petit, vêtu d'un jersey bleu foncé qui serrait son buste étroit et ses bras sans force. Ses jambes nues sortaient d'une culotte de serge beaucoup trop large. En marchant, il traînait les pieds comme s'il avait à cœur de rebrousser la laine rouge et violette du tapis.

— Combien de fois t'ai-je dit de ne pas traîner les pieds? demanda Mme Grosgeorge lorsqu'il fut devant elle. Viens plus près.

Elle avait posé les deux mains sur les bras du dagobert et considérait l'enfant qui fuyait son regard et se mordait les lèvres.

— Avant de te punir, dit-elle doucement, il est juste de t'expliquer pourquoi je suis obligée de le faire. D'abord tu as très mal lu ta page d'histoire. Tu n'articules pas. Et puis tu n'essaies pas de comprendre et de retenir ce que tu lis. Résultat : tu es aussi ignorant après qu'avant, tu perds ton temps et tu gaspilles l'argent de ton père. Ensuite tu ne veux pas te corriger de l'habitude de rebrousser le tapis en marchant. Ne pleure pas, c'est inutile. Lève la tête et regarde-moi.

En disant ces mots elle serra un peu les dents et planta ses yeux dans ceux de son fils. Puis, les coudes au corps, elle leva l'avant-bras droit, le rejetant en arrière aussi loin qu'il lui était possible. Dans cette position elle demeura une seconde sans qu'un muscle de son corps bronchât et, tout à coup, après s'être insensiblement tournée vers la droite, comme pour prendre un peu d'élan, elle frappa l'enfant au visage avec la force et la brutalité d'une machine. Il frémit, haletant d'effroi, et se mit à hurler. Cependant sa mère ne le quittait pas des yeux; elle semblait ne pas entendre ses cris et observait à présent la joue où l'empreinte rose de sa main pâlissait peu à peu. Quelque chose d'étrange s'était glissé dans les prunelles noires de cette femme, une expression d'avidité et de plaisir qui transfigurait son vieux et joli visage et lui prêtait comme un regain de jeunesse. En ce moment son esprit était si absorbé par ce qu'elle voyait, que rien n'existait plus pour elle en dehors de la meurtrissure infligée par ses doigts. Quelqu'un eût crié : " Au feu! " derrière elle, qu'elle n'eût peut-être pas tourné la tête.

Guéret contemplait cette scène avec une horreur qui l'empêchait de faire un mouvement. L'envie le prit de saisir l'enfant dans ses bras, mais la seule pensée d'un projet aussi audacieux lui parut énorme. Il y avait dans toute la personne de Mme Grosgeorge une telle force et une telle volonté, le vice lui donnait à cette minute une autorité si puissante, que Guéret ne trouva pas en lui de la braver ouvertement, pas plus qu'il n'eût osé ravir

sa proie à une bête sauvage, et il demeura muet, contemplant malgré lui l'enfant qui baissait la tête et reculait à pas indécis devant le regard épouvantable dont le suivait sa mère.

Quelques secondes s'écoulèrent dans un silence que troublaient seuls les gémissements du petit garçon, puis, tout à coup, comme si un charme se rompait et lui rendait la liberté, Mme Grosgeorge tressaillit et leva les yeux sur le professeur.

— Eh bien, dit-elle sèchement, il est plus de onze heures, monsieur Guéret, je ne vois pas ce qui peut vous retenir.

Elle se leva en disant ces mots et se dirigea vers la porte. Il était encore au même endroit et, comme elle passait devant lui, il put remarquer la délicatesse de ce ferme et gracieux profil; la joue était avivée par une émotion dont rien ne paraissait autrement; derrière l'oreille, un peu au-dessous d'une mèche de cheveux gris, une des baleines qui soutenaient le col montant entrait légèrement dans la chair blanche de la nuque et y creusait une fossette. Il éprouva soudain un sentiment confus où l'admiration se mêlait au dégoût, et, saisissant son livre et ses papiers, il suivit Mme Grosgeorge dans l'antichambre.

Lorsqu'il fut au jardin, un instant plus tard, il se rendit compte que dans son trouble il avait oublié de lui dire au revoir.

VI

Sa chambre, basse de plafond, avec une fenêtre étroite, le restaurant de Mme Londe, le petit café désert, la villa des Grosgeorge, tels étaient les quatre points cardinaux de sa vie nouvelle. Il y avait aussi les rues et les routes, les rues à travers lesquelles il suivait peureusement cette femme, les routes nocturnes où il lui parlait, où il la suppliait. Elles lui permettaient d'aller de l'un à l'autre coin de sa prison.

Il y avait encore les deux rivières qui serraient dans une même étreinte les petites villes contiguës de Lorges et de Chanteilles. Elles portaient de ces noms comme le génie populaire en trouve quelquefois. L'une se traînait languissamment à travers ses roseaux et s'attardait sous les vieux remparts de Lorges, et il fallait regarder avec attention les eaux de la Sommeillante pour en percevoir le mouvement. L'autre, venue de plus haut, précipitait son flot joyeux et bouillonnant à travers Chanteilles; elle s'appelait la Preste et donnait son nom à un boulevard de peu de longueur qui la surplombait de cinq ou six mètres. Le dimanche, à Chanteilles, la promenade du boulevard de la Preste était la grande occupation de l'après-midi et il fallait qu'il fît bien vilain pour que les habitants s'en privassent. Même ceux de Lorges venaient parfois se mêler aux groupes qui marchaient de ce pas lent, favorable aux conversations, et, jaloux, ils se penchaient par-dessus le parapet avec une feinte indifférence. Mais en semaine cette partie de la ville était assez peu fréquentée, toute l'activité de Chanteilles se reportant autour de la place du Marché. Aussi par un bel après-midi d'octobre, si le vent n'était pas trop rude, il faisait bon s'asseoir sous les tilleuls de la promenade et rêver

en écoutant le bruit tumultueux et continu de cette rivière si pressée d'arriver et de s'enfuir.

Ce jour-là, il se laissa tomber sur un banc non loin du parapet. Une brise légère soufflait en murmurant dans les branches au-dessus de sa tête et il sentait sur la chair de ses mains la faible caresse du soleil d'automne. Dans le ciel pâle des oiseaux poussaient des cris qui ressemblaient à des adieux. L'air était clair, la vue se portait au loin sans effort et découvrait, par-delà les maisons de l'autre rive, une route bordée de champs noirs, de vergers nus, puis les toits gris et bleus de Lorges, groupés au hasard des ruelles, tout autour de la flèche à demi ruinée de Saint-Jude. On ne voyait pas la Sommeillante, elle se cachait derrière les remparts mais une rangée de saules indiquait la ligne paresseuse de son cours. Et plus loin, après d'autres champs et de longues prairies humides, des collines basses que le soleil touchait au front souriaient dans la lumière, blanches comme des falaises.

Pendant quelques minutes il considéra ce paysage heureux et calme, si peu en accord avec la tristesse et l'inquiétude qui lui déchiraient le cœur. Il devenait trop vieux pour apaiser son chagrin avec de faux espoirs, il se sentait trop fatigué aussi. Après des années et des années d'aventures, de désillusions, de dégoûts, il arrive un moment où l'âme n'en peut plus et refuse d'obéir au corps, de le suivre dans sa honte. Sans doute, cette fille lui avait écrit, lui avait donné rendez-vous à cet endroit, mais s'il était venu ce n'était que par lâcheté, par mollesse et pour s'épargner à lui-même les regrets d'avoir négligé une occasion qui lui était offerte; car il savait bien qu'elle ne voulait pas de lui, et il se méprisait d'être là, assis sur le banc qu'elle avait indiqué. Il eût été pourtant bien incapable de s'en aller à présent; cela aussi, il le savait.

Une fois encore, il déplia le billet qu'il tenait dans le creux de la main, et le lut.

Vous n'avez donc plus envie de me revoir? demandait-elle. *Qu'est-ce que je vous ai fait? Demain, en portant le linge à la villa* Mon Idée, *je ferai un détour par le boulevard. Trouvez-vous sur le premier banc à deux heures. Angèle.*

L'impertinente! Cette façon de donner des ordres. *Trouvez-vous...* Et il s'y trouvait. Il porta le billet à sa bouche et le mouilla de ses lèvres. " Au moins, pensa-t-il rageusement, je lui prendrai les bras. " Ses bras ronds et fermes, ses bras trop blancs qui lui permettaient, qui lui ordonnaient d'imaginer son corps. Une bouffée de chaleur lui monta au visage et, pris d'une espèce de vertige, il ferma les yeux. Le bruit de l'eau se mêlait au bourdonnement qui emplissait sa tête. " Toujours, semblait murmurer la rivière, toute la vie de même, toute la vie. "

Il ne l'avait pas vue depuis trois jours, depuis le soir où il lui avait parlé sur la route. Comment avait-il fait? Il n'en savait rien. Est-ce qu'on sait comment le temps passe lorsqu'on souffre ainsi?

Un quart d'heure plus tard, elle parut, le bras chargé d'un grand panier qu'elle portait sans effort. La beauté a naturellement un air de triomphe. Elle est grave et royale dans chacun de ses gestes; à son approche, il y a dans le cœur de l'homme quelque chose qui se tait. Lorsqu'il vit cette femme se diriger vers lui, il ne retrouva plus les mots qu'il voulait lui dire. Ce visage parfait, ce corps qui se déplaçait noblement anéantissaient l'univers autour d'eux. Il la regardait avec voracité. Elle était vêtue d'un corsage blanc qui dégageait son cou et ses bras. Un tablier blanc couvrait sa jupe. Le jeu merveilleux des plis et de l'ombre imprimait à l'étoffe les lignes du torse, des membres. Et tout d'un coup la joie entra dans le cœur de Guéret avec plus de tumulte et de zèle que la rivière n'en mettait à se précipiter vers l'océan. Il oublia tout, ses souffrances, ses rancunes, il la voyait pour la première fois, blanche, enveloppée de lumière; et il frémit à la pensée qu'il aurait pu ne pas venir.

Elle souriait.

— Ne restez pas comme ça sans bouger, dit-elle, en venant à lui. Vous allez attirer l'attention sur nous. Allons sur le quai.

Ensemble ils se dirigèrent vers l'étroit escalier de pierre qui descendait à la Preste. Lorsqu'ils furent sur le quai, elle jeta les yeux autour d'elle pour s'assurer qu'ils étaient seuls. Il la regarda en silence.

— Que vous êtes drôle! fit-elle avec un rire qu'elle étouffa. J'aurais cru que ça vous faisait plaisir de me voir.

Le bruit de l'eau couvrait presque ces paroles prononcées à mi-voix. Elle demanda plus haut :

— Vous n'avez rien à me dire?

Elle se tenait devant Guéret, plus jeune et plus fraîche qu'il n'avait osé l'imaginer dans les méditations impures de sa solitude. Une ou deux fois elle passa la main sur son front où le vent ramenait obstinément une mèche de cheveux bruns. Il eut envie de rire et de lui saisir la main, mais sa nature soupçonneuse eut tout à coup raison de ce mouvement. Ne se rappelait-il pas l'indifférence, la cruauté de cette fille? Peut-être n'était-elle là que pour s'amuser de son air sombre, de ses phrases d'amoureux.

— Pourquoi êtes-vous venue?

Elle considéra un instant sans répondre ce visage que la méfiance et la réflexion durcissaient. L'éclat de la lumière obligeait Guéret à baisser la tête mais son regard ne quittait plus la jeune fille. Elle fut frappée du changement de ses traits et de l'amertume qu'elle y découvrait.

— En voilà une question! dit-elle enfin avec un reproche dans la voix. Voulez-vous que je m'en aille?

Il fut sur le point de répondre : " Oui. " L'inutilité de cette entrevue lui était apparue brusquement, l'inutilité de sa vie entière; et le désespoir qui l'envahissait lui arracha un soupir. Il leva un peu les bras et les laissa retomber le long de son corps.

— Je vais être si malheureux tout à l'heure, quand je vous aurai quittée, dit-il. Et pourtant qu'est-ce que j'aurai à regretter? Rien, vous ne me donnez rien.

— Vous aviez dit un jour qu'il vous suffisait de me voir, répondit-elle avec une vanité naïve.

Il détourna la tête.

— Sans doute suis-je devenu plus exigeant, fit-il sans la regarder.

A peine eut-il dit ces mots qu'ils lui semblèrent ridicules et imprudents, et il redouta qu'elle n'eût compris, mais elle lui saisit la main et lui dit avec une fausse bonne humeur :

— Vous n'êtes pas raisonnable, voyons.

Ce contact le gêna, lui répugna presque. Que cette fille lui donnât la main, ainsi, cela lui semblait trop différent de ce qu'il avait imaginé, trop simple. Et puis, cette chair n'avait pas la

chaleur qu'il attendait et il en fut en même temps déçu et ravi. Il songea que c'était là, sans doute, le plus qu'il obtiendrait jamais.

— Vous feriez mieux de ne pas me donner la main si cela ne veut rien dire, dit-il malgré lui, d'une voix rauque.

— Comment, s'écria-t-elle, en lâchant sa main, je suis assez bonne pour vous donner un rendez-vous et c'est ainsi que vous me parlez!

Il devint tout à coup la proie d'une colère irrésistible.

— Des rendez-vous, répéta-t-il, vous appelez ça des rendez-vous, un quart d'heure de conversation sur une route ou au bord de l'eau? Et les autres, qu'est-ce que vous leur donnez aux autres? Est-ce qu'ils se contentent de ça, par hasard?

Elle pâlit.

— Les autres? souffla-t-elle. Qui ça, les autres?

Il n'entendit pas mais vit ses lèvres remuer. Alors la honte d'avoir offensé cette femme le fit rougir et il essaya de prendre une attitude pleine d'assurance, les poings dans les poches de son veston. Il se sentit si laid dans la lumière qui frappait son visage qu'il eut envie de s'enfuir, de remonter l'escalier de pierre. Pourtant quelque chose le retint.

— Les autres..., bégaya-t-il... sans bien savoir ce qu'il disait..., plus riches que moi.

Au fond d'une de ses poches, ses doigts froissaient un billet de banque qu'il avait mis là tout à l'heure, obéissant à cette idée fixe qu'il valait mieux offrir de l'argent que de lasser Angèle de ses supplications. Maintenant quelque chose le poussait à faire ce geste, non point la volonté d'acheter la complaisance de la jeune fille, mais un vil désir d'insulter cet être dont il désespérait d'obtenir les faveurs. Comme pour le narguer elle semblait plus belle, debout au bord de la rivière dont la rumeur puissante emplissait le silence. Il regarda haineusement ce visage que sa mémoire avait tant de peine à retenir; ce reflet de la beauté qu'il y a dans le souvenir, même cela le fuyait, se refusait à lui.

Elle parla avant qu'il eût pu retirer la main de sa poche.

— Puisque vous avez des idées pareilles, dit-elle les yeux brillants de colère, je n'ai plus qu'à m'en aller.

— Où allez-vous? demanda-t-il en faisant un geste vers elle.

Mais elle ne répondit pas. Elle raffermit son panier à son bras et, tournant le dos à Guéret, elle s'éloigna. Il ne fit rien pour la retenir, il la vit suivre le quai sous le mur du boulevard jusqu'à un escalier qui menait au pont, deux cents mètres plus loin. Il lui semblait qu'à chaque pas qui augmentait la distance entre eux correspondait un allégement de son cœur. Le calme lui revenait, presque la joie. Il alla s'asseoir sur une marche de l'escalier qu'il avait descendu avec elle.

— Cela vaut mieux ainsi, dit-il tout haut.

En prononçant ces mots, il portait les deux mains à sa poitrine comme s'il eût voulu arracher son gilet, sa chemise. Il connaissait les approches de la douleur comme un marin devine la tempête au fond du ciel. L'oppression soudaine qui le courbait en deux, l'impossibilité de respirer librement, il savait le sens qu'il devait donner à ces présages. Comment avait-il pu croire une seconde qu'il allait être délivré de ses souffrances, de lui-même? Et tout à coup il se leva et courut à l'endroit où il s'était tenu lorsque Angèle l'avait quitté. Son regard suivit la berge du fleuve jusqu'au pont. Elle n'était plus là, elle avait eu le temps de traverser la Preste et de disparaître, pendant que, sur les marches d'un escalier, il se réjouissait de ne plus la voir. Était-il fou? A quoi pouvait lui servir de se déchirer la poitrine, maintenant, et de marcher dans les traces de cette femme en gémissant son nom? Peut-être n'y avait-il pas un seul homme au monde qui, en de telles circonstances, eût agi avec aussi peu de sang-froid et de bon sens. Aux inconvénients de son âge, il ajoutait les ridicules de la jeunesse. Avec un cerveau d'enfant et un visage ridé, il prétendait conquérir une fille dans toute la fraîcheur de sa beauté. Et, malgré les larmes de fureur et de tristesse qui lui coulaient sur les joues, la vanité de cette aventure le fit rire.

VII

— Malade. Oui. Cristi, mon cher, vous n'allez pas me dire que cela vous fait de la peine. Pas de politesse avec moi. Je sais que ma femme a le caractère difficile, tatillon. Vous devez détester sa présence. Est-elle méchante, hein? Allons, vous en faites des mines! Vous figurez-vous que je vais lui rapporter notre conversation?

Guéret sourit du bout des lèvres. Les façons goguenardes de ce gros homme le gênaient un peu, mais aussi quel soulagement de savoir que la mère du petit André n'assisterait pas à la leçon ce jour-là! Il se tenait debout, son livre à la main, devant M. Grosgeorge qui venait de s'asseoir dans le dagobert. Le propriétaire de la villa *Mon Idée* portait une soixantaine d'années avec la bonhomie qui vient avec l'âge lorsque la santé ne s'y oppose pas trop. Les cheveux blancs couvraient encore la tête au-dessus des oreilles et de la nuque, mais laissaient à découvert un front rose à peine ridé et tout le haut du crâne. Les traits étaient lourds, la bouche épaisse et large, la mâchoire vigoureuse. Un nez charnu et recourbé donnait à son profil quelque chose de volontaire et de sauvage qui démentait le regard guilleret des yeux bruns. Il était vêtu d'un costume d'étoffe grise tel qu'en portent les chasseurs, mais une cravate à pois, digne d'une mise un peu plus soignée, mettait un gros trait noir sous le double menton comme pour marquer une limite.

— Asseyez-vous donc, dit-il. Vous avez bien un moment, que diable! Ce n'est pas André qui va se plaindre de cinq minutes de récréation.

André, qui était assis à la table, tourna vers son père un visage d'enfant sournois et rit en dissimulant sa bouche derrière sa main. Après un coup d'œil complice lancé à son professeur, il glissa de sa chaise et alla regarder par la fenêtre. Tout dans ce petit être débile trahissait le fils de parents trop vieux : les épaules rentrées, les poignets sans vigueur et cette tranquillité de grande personne, ce souci de ne pas faire de bruit.

M. Grosgeorge désigna son fils d'un geste du menton et dit à mi-voix :

— Pauvre petit bonhomme! Ce qu'il lui faudrait, c'est le grand air, les exercices violents, mais sa mère ne veut rien entendre. Oh! sa mère!... Allons, asseyez-vous, mon ami.

Guéret posa son livre et s'installa sur une chaise en face de M. Grosgeorge.

— Vous allez me trouver bien curieux, continua celui-ci, en penchant la tête de côté, mais depuis combien de temps êtes-vous ici? On m'a dit que vous habitiez Paris avant de venir à Chanteilles. Nom de nom, quitter Paris pour la province! Ce sont des embarras financiers qui vous ont contraint à vous déplacer?

Il avait en posant ces questions l'air d'assurance du riche à qui l'argent donne le droit d'interroger le pauvre.

— Des embarras financiers, oui, monsieur.

— Et vous comptez vous créer une petite situation de précepteur dans la région. Pourquoi pas, après tout? Dites-moi, vous êtes marié?

— Marié, oui, monsieur.

— Et votre femme vous aide, je vois ça. C'est très bien, très honorable. Quel travail fait-elle?

— Elle est employée par un magasin à Paris, dans la lingerie. Elle travaille ici et une fois par semaine elle va à Paris livrer ses commandes.

— Vous l'accompagnez?

— Moi, monsieur? Jamais.

— Vous n'êtes pas jaloux, mon cher Guéret. Oh! ne vous effarez pas, ce que je vous en dis, c'est par manière de plaisanterie. Est-ce que je ne sais pas ce que c'est que le mariage?

Un petit rire le secoua. Il attendit un instant, comme pour donner à Guéret le temps de placer un mot; puis, constatant que

le professeur n'avait rien à dire, il reprit de sa voix grasseyante et un peu rapide :

— Bon, bien. Dites-moi donc, vous devez vous ennuyer ici après avoir vécu à Paris?

— Oui, il m'arrive de m'ennuyer, répondit Guéret après une légère hésitation.

M. Grosgeorge allongea les jambes et les croisa.

— Il vous manque quelque chose?

— A moi, monsieur? Mais... non, je ne peux pas dire...

— Cristi, mon cher, fit le vieillard entre ses dents, si j'avais votre âge...

Et il remua les pieds, le regard planté dans les yeux fuyants du professeur. Quelques secondes passèrent dans un silence que Guéret n'osait rompre.

— Fichtre oui, dit enfin M. Grosgeorge, comme s'il concluait une petite méditation. Ce n'est pas pour vous donner des conseils, mais, pourtant, cela fait rêver de savoir que vous vous ennuyez ici. Quant à moi, Dieu merci, j'ai su employer mes jeunes années. Je vous certifie qu'à votre âge je ne m'ennuyais pas. Enfin, laissons cela.

Et se levant, il se dirigea vers le fond de la pièce.

— Venez par ici, voulez-vous? Que pensez-vous de cette petite toile?

Quand Guéret fut près de lui, il le prit par le bras.

— Mettez-vous là, un peu de côté. Et maintenant une opinion sincère, hein? Je vous dirai que je l'ai payée dans les sept cents, la semaine dernière, à Paris. C'est une petite chose... on me l'a envoyée ce matin.

— Sept cents francs!

— Mon ami, ne vous laissez pas éblouir par ce chiffre. Donnez-moi votre opinion de cette peinture. Ce qu'elle a coûté n'importe pas, au fond. Les belles choses n'ont pas de valeur. Et puis, que diable! un Chacornac!...

Autour d'un guéridon qui disparaissait sous une riche dentelle, trois prélats vêtus de satin écarlate achevaient un dîner fin dont on apercevait les reliefs dans des plats d'or. Une bouteille de champagne refroidissait dans un seau d'argent, posé sur le tapis rouge, cependant qu'un de ces messieurs, le plus gras de la

bande, élevait sa coupe de cristal en se tournant vers ses compères. L'un d'entre eux s'apprêtait à répondre au compliment qu'on lui faisait, sans doute, car il souriait au porteur de santé et se versait lui-même à boire. Ce geste apparaissait comme une imprudence au troisième ecclésiastique qui, craignant peut-être une distraction de la part de son voisin, lui touchait le bras du bout des doigts, et, la mine effrayée, semblait lui dire qu'il eût à prendre garde de ne point faire déborder sa coupe. Enfin, dernier détail qui achevait cet ensemble plein de bonhomie et de préciosité, une chatte blanche se roulait gracieusement aux pieds des prélats en jouant avec une écaille d'huître. Tel était le sujet du tableau que M. Grosgeorge proposait à l'admiration du professeur. Celui-ci fronça les sourcils un instant et promena les yeux du haut en bas de l'œuvre d'art.

— C'est très joli, dit-il.

— Joli! répéta Grosgeorge avec impatience. Est-ce là tout ce que vous trouvez à en dire? Cristi, mon cher, voyez les choses un peu en artiste. Ces couleurs chaudes, vives, harmonieuses pourtant, cela ne vous dit rien? Le vermillon des soutanes qui répond au blanc de la nappe, ce blanc qui à son tour appelle le rouge sombre du tapis, hein, ça ne chante pas, cela? Et cette chatte, cet adorable animal jeté au bas du tableau comme une signature? Et puis, nom de nom, examinez-moi le détail de cette dentelle. Vous la prendriez dans la main. Regardez ça, et ça...

Son doigt court et pointu indiquait avec amour les rosaces de fil que l'artiste avait reproduites avec une fidélité scrupuleuse. Guéret se pencha, subitement intéressé. Se pouvait-il qu'il y eût au monde des gens qui prissent plaisir à peindre des nappes de dentelle et des cardinaux en train de boire, alors que pour lui cela existait si peu? Le désir violent qui ne lui laissait plus de repos, il lui semblait qu'il dût être universel et travailler les hommes nuit et jour. Tout ce qui ne se rapportait pas à Angèle le frappait d'étonnement. Il eût conçu la ville entière amoureuse de cette femme plutôt que trois personnes indifférentes à son sort. Comme il rêvait à ces choses, il ne s'aperçut pas que Grosgeorge le regardait depuis un instant, l'œil plissé, la lèvre humide.

— Mon cher, fit le vieillard avec une voix douce qui n'en fit

pas moins sursauter le professeur, vous n'allez pas me dire que vous ne suivez pas une idée en ce moment. Vous êtes un mélancolique, cela se voit...

Il lui posa la main sur le bras.

— Vous ne pensez pas plus à mon Chacornac que Chacornac ne pense à vous. N'ayez crainte; je ne vous en veux pas. Tout à l'heure, quand vous m'avez dit que vous vous ennuyiez à Chanteilles, j'ai fait quelques petites réflexions aparté. " Bon sang, me disais-je, quand on s'ennuie à son âge, ça ne peut être qu'à cause d'une seule chose... "

Le ton dont il prononça ces mots instruisit Guéret sur le sens qu'il fallait leur donner.

— ... à cause d'une seule chose, reprit le vieillard avec insistance. Eh oui, mon cher, ne vous scandalisez pas. La vie entière n'est faite que de ça. C'est une préoccupation incessante chez tout le monde.

Sa voix prit un accent de théâtre :

— Suivez la nature, mon cher, la bonne, l'exigeante nature. Croyez-vous que je ne vous connaisse pas déjà un peu? Mon bon, je vais vous dire quelque chose qui va peut-être vous choquer, mais tant pis, c'est pour votre bien. Sachez que l'autre jour je me promenais aux environs de la gare, quand j'aperçois une femme vêtue de noir, assez grande... enfin, je ne vous la décrirai pas : la personne qui était avec moi m'a dit que c'était là *votre* femme. Eh bien, mon cher, mon excellent ami, écoutez-moi bien. J'ai soixante-deux ans et quelque expérience de la vie. Je vous le dis bien en face, vous n'avez pas la femme qu'il vous faut!

— Monsieur! s'écria Guéret stupéfait.

— Stop! fit Grosgeorge avec autorité. Laissez-moi finir. Quand je dis qu'elle n'est pas la femme qu'il vous faut, j'entends uniquement la femme que la nature vous destinait. Sans doute Madame Guéret est bonne, travailleuse, attentive à vous plaire. Cela se devine, parbleu! Mais est-ce là tout ce que vous lui demandez? Lorsque, après une journée de travail et d'ennui, vous rentrez chez vous le soir, la trouvez-vous belle, Madame Guéret, séduisante? Mon cher, c'est très important. Pensez aux années qui passent. Ne vous préparez pas une vieillesse pleine de regrets.

— Mais, monsieur, fit Guéret avec effort, pourquoi me parlez-vous ainsi?

— Pourquoi? Demandez-moi pourquoi cela m'irrite de vous voir gâcher votre jeunesse, mon cher! Vous êtes malheureux comme les pierres, cela crève les yeux. Et vous croyez que je ne vous comprends pas, que je suis trop vieux pour vous comprendre? Mon ami, voulez-vous que je vous fasse une confidence? Vous avez vu ma femme. Enlevez-lui vingt ans, imaginez le visage le plus fin, le plus joli... Au bout d'un mois, elle m'a fait horreur. Et pourtant elle était belle, mais c'est ainsi, que voulez-vous, la nature ne me la destinait pas et je l'ai compris trop tard. Oh! croyez bien que je me suis rattrapé dans la suite, et que je ne le regrette pas, je vous le garantis, mais enfin, que diable! il faut être loyal envers soi-même et savoir s'assurer des choses; en un mot, se connaître, tout est là, se connaître. Ai-je un peu raison? Dites-moi si j'ai mis le doigt sur la plaie. Cristi, mon cher, répondez quelque chose. Vous êtes là...

— Eh bien, oui, souffla Guéret en baissant la tête. Vous ne vous trompez pas.

Il se sentit à la fois soulagé et furieux, mais n'osa lever les yeux sur M. Grosgeorge. Le vieillard laissa s'écouler quelques secondes, puis il reprit d'une voix plus chaude que la joie du triomphe faisait trembler un peu :

— Mon malheureux ami! Je m'en doutais depuis longtemps. Je me suis dit en vous voyant la première fois : " Voilà un gaillard qui bat de l'aile. " Vous me faisiez l'effet d'un homme qui appelle à l'aide, sauf que vous n'appeliez pas, justement. Vous comprenez? Mon cher, mon cher!

Un brusque mouvement d'allégresse lui fit lever les mains vers le ciel. Le plaisir d'avoir arraché un secret, un aveu, le bouleversa un instant et il ne trouva pas tout de suite les mots qu'il cherchait pour exprimer sa pensée.

— La vie s'ouvre devant vous, dit-il en baissant le ton comme pour communiquer un secret. Ah! si j'avais votre âge! Bon sang, vous n'allez pas me dire que dans toute la ville de Chanteilles il n'y a pas une femme qui vous intéresse. Vous vous imaginez peut-être qu'en province on n'a pas d'aventures.

Sa figure se plissa. Il regarda le professeur dans les yeux.

— Quand ce ne serait que moi, mon cher, moi qui vous parle. Vous figurez-vous, par hasard, que, parce que je suis vieux, je n'ai pas de vie sentimentale? Laissez-moi rire! Cela a commencé ici même, à la villa *Mon Idée*, presque sous les yeux de ma femme. La personne dont je vous parle a dix-huit ans. Dix-huit ans! Un teint, des cheveux! Et bonne fille! Bien entendu, une piécette de temps à autre facilite les relations, mais, nous le disions tout à l'heure, les belles choses n'ont pas de prix, n'est-ce pas? Je la vois deux, trois fois par semaine, depuis plus d'un mois... N'allez pas croire que c'est une fille, mon cher. Pas du tout. Je lui fais des cadeaux comme on s'intéresse à une personne dans la gêne, et elle m'en a de la reconnaissance. Je l'emmène dîner quelquefois. Tout ce qu'elle me demande, c'est la discrétion. Oh! sur ce chapitre...

— La discrétion...

— Eh oui, mon cher. Quelle figure vous faites! Vous ne vous sentez pas bien?

— Si.

— Allons, écoutez-moi cette petite lettre qu'elle m'a envoyée ce matin.

Il avait sorti de sa poche un billet qu'il déplia avec soin et tint tout près de son visage comme s'il allait y mettre les lèvres.

— *Si ça vous faisait plaisir de me voir demain soir*, commença-t-il, et il s'interrompit pour expliquer : demain, c'est aujourd'hui... *à neuf heures et demie... à neuf heures et demie près de...* Allons, je n'y arriverai pas sans mes verres.

Et, posant le papier sur une table, il se mit à fouiller dans les poches de son veston. Guéret regarda un instant ce vieux visage animé par le désir. Il lui semblait que l'un après l'autre ses sens faiblissaient. Depuis quelques secondes, un bourdonnement emplissait ses oreilles et l'avait empêché d'entendre tout ce que disait M. Grosgeorge. Il n'avait saisi que le début de la lettre, mais ces quelques mots l'avaient heurté, et maintenant une sorte d'écho mystérieux les répétait infatigablement, quelque part au fond de son cerveau. *Si ça vous faisait plaisir de me voir demain soir à neuf heures et demie...* Tout à coup il eut l'impression que la pièce était obscurcie, comme il arrive lorsqu'un nuage passe devant le soleil. M. Grosgeorge n'en finissait pas de trouver son

lorgnon. L'impatience creusait les coins de sa bouche, ses lèvres gourmandes devenaient toutes minces et brillaient. C'était tout ce que Guéret pouvait voir dans l'espèce de nuit qui montait autour de lui, cette bouche qui se pinçait et se gonflait tour à tour, impatiente et cruelle, tourmentée d'une faim que la vie ne comblerait jamais. Et brusquement ses yeux tombèrent sur la lettre. Toute sa lucidité lui revint d'un seul coup; dans ces lignes tracées au crayon, hâtives et maladroites, il reconnut l'écriture d'Angèle.

VIII

Comme à l'ordinaire, elle s'était assise près de la fenêtre et jetait de fréquents coups d'œil sur la petite place triangulaire que le vent balayait. Sa maison était la dernière de la ville. Derrière la rangée d'arbres le gazon pelé descendait jusqu'à la Sommeillante et c'était cela qu'elle voyait tous les jours. Les pavés arrondis de la chaussée, les douze tilleuls plantés de manière à former un angle, puis l'eau presque immobile de la rivière, et enfin le grand silence de l'après-midi, tout contribuait à donner à ce paysage le caractère un peu rêveur et pensif des endroits où jamais le voyageur ne s'arrête. La nature a là quelque chose d'indéfinissable; les arbres n'y sont point comme les autres arbres, et le ciel derrière ses nuages semble cacher une pensée secrète dont le mystère se communique aux pierres des maisons, à l'eau du fleuve, et leur prête un air de complicité sinistre.

— On voit bien peu de promeneurs à cette heure-ci, dit une fillette assise aux pieds de Mme Londe, sur un tabouret bas qu'elle avait placé près de la fenêtre.

Elle pouvait avoir douze ans; vêtue d'un tablier d'alpaga, elle collait à la vitre un front têtu et de sa petite main sale écartait le rideau de tulle que le temps et la poussière avaient jauni. La patronne considéra un instant ce profil attentif, cet œil malicieux d'écolière à qui rien n'échappait.

— Les promeneurs, répéta-t-elle lentement, cela t'amuse les promeneurs, petite?

— Oui, ça m'amuse, fit l'enfant sans relever la tête.

— Ça t'amuse d'en voir de nouveaux, sans doute? interrogea Mme Londe.

— Ça m'amuse aussi de reconnaître ceux que j'ai déjà vus.

— Futée, va! Tu as toujours la réponse prête, dit Mme Londe.

Elle soupira, regarda elle-même par la fenêtre, comme si elle eût voulu s'assurer que les arbres n'avaient pas changé de place, et prit dans son giron un vieux bas au fond duquel elle plongea la main.

— Un trou, constata-t-elle à mi-voix. Comment diable est-ce que je fais pour user mes bas si vite, moi qui prends si peu d'exercice?

Et, s'armant d'une aiguille et d'un œuf de bois violet, elle se mit à réparer le trou qu'elle avait découvert. De longues minutes s'écoulèrent dans un silence absolu. La fillette dirigeait son regard d'un côté puis de l'autre, tout entière à son rôle de guetteur, et l'on voyait s'agiter avec raideur ses nattes courtes qu'une main invisible semblait tirer pour lui faire tourner la tête à droite et à gauche. Le front penché sur son ouvrage, Mme Londe était absorbée dans une méditation que l'on devinait de plus en plus profonde, bien que l'activité de ses doigts ne s'en ressentît pas et qu'elle eût toujours le même geste patient et régulier pour lever et abaisser son aiguille.

La pièce où se passait cette scène était longue et basse. Un vaste lit d'acajou en occupait tout un coin, entre une porte jaune et une gigantesque armoire de noyer. Aux murs, un papier défraîchi laissait voir par places, là où l'humidité ne l'avait pas souillé, de larges surfaces d'une couleur indécise, ni rouge, ni violette, rayées de bistre. De petits tapis ronds ou rectangulaires couvraient en partie le carrelage d'où montait un froid glacial. A peine un maigre feu de charbon adoucissait-il la température de la chambre autour de la cheminée, tout près de l'endroit où était assise Mme Londe; aussi cette femme avait-elle les deux pieds sur une chaufferette et les mains couvertes de mitaines noires. Plusieurs coussins de cretonne, glissés dans le fond de sa bergère, lui prenaient la taille et l'aidaient à se tenir droite. Elle était vêtue de serge noire, car elle réservait sa robe de taffetas pour l'heure du dîner, et avait jeté sur ses épaules frileuses une courte pèlerine de laine grise.

— Tu n'as pas froid? demanda-t-elle, sortant tout à coup de sa rêverie pour aviser les jambes nues de la petite fille.

— Non, madame Londe, répondit celle-ci avec une vivacité joyeuse.

— Tu n'as pas à m'appeler Mme Londe, petite. Je te l'ai déjà dit. Il n'est passé personne depuis un instant?

— Personne. Vous ne regardez donc pas par la fenêtre, vous aussi?

— J'étais ailleurs, petite, murmura la patronne. Trois secondes de distraction, il n'en faut pas plus pour que quelqu'un traverse la place sans que je m'en aperçoive.

— Comment dois-je vous appeler, s'il vous plaît?

— Mais... je te l'ai dit, appelle-moi : ma tante, par exemple.

— Pourquoi dites-vous : par exemple?

Il y eut un silence. Mme Londe paraissait ne pas avoir entendu. Brusquement elle commanda :

— Appelle-moi ma tante. Un point, c'est tout.

L'enfant croisa les mains sur son genou gauche et se mit à se balancer en avant et en arrière, d'un air mécontent. Elle était jolie malgré une excessive pâleur qui augmentait l'éclat de ses yeux noirs. Le ton dur dont Mme Londe venait de lui parler l'avait un peu offensée, mais sa maussaderie se dissipa vite. Apercevant une pelote de laine qui était tombée sous la bergère, elle la ramassa et la tendit à la patronne comme pour mettre un terme à leur petite brouille par un acte de gentillesse.

— Oh! merci, fit Mme Londe, la voix heureuse. Bonne petite, ajouta-t-elle en lui flattant la joue du bout des doigts. Dis-moi, que réponds-tu à ta mère lorsqu'elle te demande ce que tu fais chez moi?

— En général, elle ne me demande rien.

— En général? Elle t'a donc interrogée quelquefois? Que lui as-tu dit?

— Je lui ai dit que vous m'envoyiez faire vos commissions...

— C'est vrai. Tu as été m'acheter du café, avant-hier.

— ... que je vous aidais à réparer votre linge.

— Bon. Ta mère est une brave femme, petite. Tu lui diras que j'ai l'œil sur toi et que je compte t'employer au restaurant, quand tu seras plus grande. Est-elle satisfaite des gages que je te donne?

— Elle a dit un jour que je ne gagnerais certainement pas plus ailleurs.

— Sans compter qu'ailleurs tu te fatiguerais. Tu es sûre que tu n'as pas froid, petite? Je ne veux pas que tu attrapes du mal ici. Il me semble que si j'allais comme toi les mollets nus... Enfin, tu es jeune et gaillarde. Es-tu bien couverte, au moins? Portes-tu quelque chose sur la poitrine, quelque chose de chaud?

— Mon tricot.

— Ton tricot. Il y a tricot et tricot, petite. Voyons un peu.

Et, se penchant en avant, elle glissa deux doigts dans l'échancrure du tablier noir. La fillette poussa un léger cri qui ressemblait à un rire et fit mine de s'écarter, mais le visage sérieux de Mme Londe lui persuada de se tenir tranquille. Le front de la patronne s'était rembruni tout à coup; elle pinça les lèvres.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle, après quelques secondes de recherche laborieuse. Une petite camisole de fil mince comme du papier, autant dire rien. Qu'as-tu donc à remuer ainsi?

— Vous me chatouillez, fit la fillette en s'esclaffant.

Mme Londe retira brusquement sa main et se rejeta en arrière; une rougeur subite colora ses joues.

— Je te chatouille! répéta-t-elle avec indignation. Petite insolente! Tu vas peut-être dire que je te chatouille, à présent?

— Non.

— C'est heureux! Sais-tu pourquoi je mettais ainsi la main sous ton tablier? Pour voir si tu n'avais pas besoin d'un bon vêtement bien chaud, un lainage, quelque chose de sérieux que je t'aurais offert, ma fille. Maintenant, si tu n'es pas contente à mon service, tu peux filer, tu sais? J'en trouverais des régiments de petites filles comme toi, ici même, à Lorges. Inutile de pleurer, mademoiselle!

— Je n'ai pas dit que je n'étais pas contente à votre service, dit l'enfant à travers ses larmes.

— Tu avais l'air de le penser. Et puis je te défends de me contredire. Tiens, va-t'en! Je t'ai assez vue aujourd'hui.

Elle prononça durement ces dernières paroles, mais d'une voix forcée qui tremblait un peu.

— Qu'attends-tu? demanda-t-elle en voyant la fillette qui la regardait avec une mine désolée et demeurait immobile. Je te dis de t'en aller.

— Qu'est-ce que je vous ai fait, ma tante? demanda l'enfant.

— Petite obstinée, cria Mme Londe, les yeux terribles. Vas-tu m'obéir?

Une colère violente s'empara d'elle tout d'un coup. La honte d'avoir eu peur d'une enfant lui envoya tout le sang aux joues, comme si on l'eût soufflетée, et elle se leva à demi de son fauteuil, repoussant du pied la chaufferette qui glissa sur le carrelage avec un petit bruit aigu. Dans son visage empourpré, les prunelles noires pétillaient sous les sourcils épais. Déjà elle appuyait à terre la semelle de sa pantoufle quand la fillette épouvantée sortit de la chambre en courant. Victorieuse, Mme Londe se rassit.

— Et voilà, murmura-t-elle tout agitée. Enfant de vipère! Elle m'assassinerait pour deux sous.

Le pied allongé, elle ramena sa chaufferette, l'installa à sa place accoutumée et reprit son bas; ses doigts hésitèrent un peu en cherchant l'aiguille dans la laine; enfin, après avoir soufflé une ou deux fois, elle se sentit plus calme. Elle jeta un coup d'œil sur la place et se remit au travail.

Quelqu'un frappa.

— C'est encore toi, Fernande? demanda Mme Londe.

— Ce n'est pas Fernande, dit Angèle en entrant.

Elle posa son panier sur la table et reprit aussitôt :

— Tu ne t'attendais pas à me voir à cette heure, ma tante.

— Tu es toujours la bienvenue, ma petite, fit la patronne en mettant son bas de côté. As-tu réfléchi à M. Blondeau?

— Je te rendrai réponse demain, dit Angèle en relevant les mèches de cheveux qui lui tombaient sur le front.

— Demain! Mais voilà trois jours qu'il me harcèle, ma petite. Nous sommes à jeudi déjà. Tu peux être certaine qu'il va encore me demander ce soir ce que tu as décidé, et de quoi aurai-je l'air? Souviens-toi qu'il attend depuis longtemps. Le dernier délai était fixé à aujourd'hui.

— Je sais.

Elle s'assit devant Mme Londe et courba sa tête brune. Sur ses joues rosies par le vent, et, sans doute, par une émotion mal contenue, les cils de ses paupières baissées dessinaient de longs arcs noirs et ajoutaient à son jeune visage le charme d'une expression réfléchie et mélancolique. Jamais elle n'avait paru plus belle que dans la lumière atténuée de cet après-midi d'automne. L'attache

du cou avait encore la fragilité de l'enfance; dans tous ses gestes, une certaine gaucherie donnait l'impression étrange d'un être que la vie aurait mûri trop tôt et qui conserve au fond de soi, comme un trésor secret dont il ignore la présence, la brume et les incertitudes des premières années. Mais la bouche était ferme et sérieuse, et les yeux, lorsqu'ils se levaient, découvraient un regard averti, qui n'hésitait pas et comprenait vite. Elle joignit les mains sur ses genoux.

— Tu sais! reprit Mme Londe. Il ne suffit pas de savoir, il faut répondre. Je ne comprends pas que tu fasses tant de difficultés. M. Blondeau est un bon client. La dernière fois qu'il est sorti avec toi, il a été très gentil, m'as-tu dit. A propos, il faut que je te parle de mon nouveau client.

— Ton nouveau client?

— Oui. Qu'as-tu donc?

— Mais rien du tout, ma tante.

— Eh bien, ce monsieur est venu jeudi dernier, comme tu sais, et c'est ce soir qu'il doit revenir. J'ai naturellement songé à toi.

— A moi?

— Bien sûr, à toi. En vérité, j'ai l'air de dire des choses extraordinaires aujourd'hui. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Mais, rien, rien, je t'assure.

— C'est un monsieur tout à fait bien, tout à fait correct, un peu réservé. J'ai pensé que dès ce soir je pourrais arranger quelque chose pour dimanche en huit. Tu viendrais me dire un mot, rien que pour te faire voir, au commencement du repas. Quand tu sortiras avec lui, il faudra le faire parler. Il y a plusieurs choses que je désire savoir. D'abord pourquoi est-il venu ici? J'ai eu beau poser des questions à droite et à gauche, ce diable d'homme ne se confie à personne. C'est tout juste si j'ai pu découvrir qu'il était marié.

Elle ne vit pas que la jeune fille pâlissait et continua comme une bavarde à qui le bruit des paroles monte à la tête.

— Tu m'avoueras que c'est vraiment bizarre qu'on vienne s'établir à Chanteilles après avoir vécu à Paris. Mais, pour en revenir à M. Blondeau, j'ai une question à te poser. Qu'est-ce que c'est que cette vieille cousine qu'il a en Lot-et-Garonne? C'est vrai, cette histoire?

— Je n'en sais pas plus long que toi. En effet, il m'a parlé un jour de cette Mlle Bourgeron.

— Bourgeron, fit Mme Londe comme si elle eût voulu dire ce nom en même temps que la jeune fille. Je savais son nom. Elle est riche, cette femme?

— Je t'assure que je n'en sais rien.

— Il faudra t'informer, ma petite Angèle. Je te parle de ça parce que M. Blondeau vient de se payer un pardessus neuf. Tu ne l'as pas encore vu. Une vilaine couleur, mais l'étoffe est bonne. Ce n'est sûrement pas avec ses appointements qu'il a pu s'offrir ce pardessus. Tu penses bien qu'avec ce que lui donne l'agence Walther, M. Blondeau a tout juste de quoi vivre. D'autre part, il t'a fait cadeau de dix francs en septembre. D'où lui vient cet argent? J'ai pensé à cette parente du Lot-et-Garonne, mais voilà : pourquoi le lui envoie-t-elle? Est-ce un prêt? un don? Quoi qu'il en soit, tu n'imagines pas que j'aurais promis à M. Blondeau que tu sortirais avec lui dimanche, si ce pardessus ne nous avait offert une garantie sérieuse.

— Tu as promis sans me consulter?

— Eh oui, parbleu! Ça n'en finirait pas s'il fallait te consulter chaque fois qu'une occasion se présente. Je te dis que je suis sûre qu'il a reçu de l'argent.

— Ça m'est égal. Je ne sortirai pas avec lui dimanche.

— Hein? Tu sors avec quelqu'un d'autre?

— Non, je ne sortirai avec personne.

— Avec personne? Tu es folle, dis?

— Non, je ne suis pas folle. Je dis que je n'ai pas envie de sortir dimanche.

— Qu'est-ce que tu as contre M. Blondeau? Il est très gentil.

— Il est peut-être très gentil, mais il me dégoûte.

— Allons bon! Eh bien, si M. Blondeau te dégoûte, prends M. Guéret.

— M. Gué... Non. Que ce soit Blondeau ou un autre, je te répète que je ne sortirai avec personne.

Elle s'était levée pour prononcer ces dernières paroles et fit quelques pas dans la pièce avec un air de résolution qui empêcha la patronne de répondre tout de suite.

— Voilà du nouveau, dit enfin Mme Londe. Qu'est-ce qui te prend? C'est pour me dire ça que tu es venue?

— Ça en partie, fit Angèle en se retournant vers elle.

— Mais je te félicite, reprit Mme Londe en se maîtrisant. Si le reste est à l'avenant, nous allons être à la fête. Et sans être curieuse, pourrais-je savoir avec quel argent tu comptes vivre? Est-ce la veuve Brod qui te paiera ton loyer?

— Mon loyer, répéta Angèle en s'appuyant à la table. Mais j'ai la chambre...

Elle s'arrêta et regarda Mme Londe.

— Eh bien, petite, fit celle-ci, continue. La chambre que Mme Londe me... me quoi? me prête. Et si Mme Londe me dit de déguerpir, ce soir même...

— Ma tante, tu n'as pas l'intention...

— Qu'est-ce que tu en sais?

— Tu ne vas pourtant pas me mettre à la porte, parce que je n'ai pas envie de sortir dimanche?

— Et qu'est-ce qui m'en empêcherait? As-tu réfléchi au tort que tu me fais en refusant de sortir avec mes clients?

— Ma tante, j'ai quelque chose à te dire. Peut-être aurais-je dû te confier mes projets plus tôt. Oui, je cherche un autre métier. Que veux-tu? Celui que j'ai à présent me fatigue et ne me rapporte presque rien. A la blanchisserie on étouffe, et puis être toujours à appuyer sur ce fer... Bref, je cherche autre chose.

— Autre chose? Quoi?

— Un métier moins dur et qui me rapporte plus. Tiens, j'avais songé à être femme de chambre.

— Femme de chambre chez les Grosgeorge par exemple.

— Pourquoi te moques-tu de moi, ma tante? fit la jeune fille sur le point de pleurer. Je parle sérieusement. Tu sais bien qu'avec M. Grosgeorge ce serait impossible.

— Cela ne m'explique pas pourquoi tu ne peux pas sortir dimanche.

— Justement, je veux trouver une place qui me permette de me passer de ces gens, de M. Grosgeorge comme de cet imbécile de Blondeau...

— Tu... quoi? s'écria Mme Londe en se levant tout d'un coup. Es-tu folle? Me laisser avec la clientèle sur les bras...

Elle était devenue toute blanche et se rapprocha d'Angèle qui l'attendit sans bouger.

— Tu oublies que c'est moi qui t'ai élevée, fit-elle.

— Élevée comme la petite Fernande, répondit la jeune fille avec un peu plus de fermeté.

— J'élève la petite Fernande, à présent?

— Mais oui. Tu lui apprends à t'appeler : " Ma tante ", comme moi à son âge.

— Qu'est-ce que ça prouve?

— Cela prouve qu'elle finira comme moi, que tu la serviras un jour à tes clients.

— Je te sers à mes clients? Moi? Tu n'es pas folle de me parler ainsi? Je ne comprends plus rien de ce que tu me racontes, ma fille.

— Ah! Et lorsque je reviens le soir et que tu entres dans ma chambre pour me demander combien j'ai reçu de M. Blondeau, combien j'ai reçu de M. Goncelin, tu ne comprends peut-être pas pourquoi ils m'ont donné de l'argent?

— Je n'ai pas à te surveiller. Ce qui se passe entre toi et ces messieurs ne me regarde pas.

— Vraiment! Tout ce qui t'intéresse, n'est-ce pas, c'est de me soutirer des renseignements sur eux afin de pouvoir faire la fière, en bas, au restaurant...

— Mais a-t-on idée... Si je te pose des questions quelquefois, c'est uniquement afin de savoir qui je reçois. Tu m'entends? Je n'offre pas l'hospitalité à n'importe qui, moi. Il faut que je me tienne au courant...

— Et tu te moques bien de ce que cela peut me coûter, hein? Tu ne sais pas ce qu'ils font avec moi, peut-être? où ils m'emmènent? où ils m'emmènent?

Mme Londe blêmit.

— Je t'ai déjà dit que je n'ai plus à te surveiller, dit-elle. Tu es assez grande... Ces choses ne me regardent pas.

— Eh bien, j'aime mieux partir, de toutes les façons, dit la jeune fille. Je ne resterai plus dans cette sale maison.

— Tais-toi! Tais-toi, entends-tu?

— Ne t'approche pas de moi ou je crie! Oui, ce soir même, je fais ma malle. Ah! tu ne me fais plus peur, sais-tu? Tu seras

bien avancée lorsque tu n'auras plus personne pour espionner tes clients, vieille misérable!

Et elle fit un mouvement vers la porte, mais Mme Londe se planta devant elle et la regarda, les mains sur les hanches :

— N'aie pas d'illusion, ma fille, dit-elle d'une voix dure et calme, j'ai quelqu'un qui te remplacera à merveille, quelqu'un de très demandé déjà.

— Qui? fit Angèle involontairement.

Mme Londe ne répondit pas tout de suite; ses yeux demeuraient fixés sur ceux de la jeune fille.

— Fernande, dit-elle enfin.

— Fernande! Tu oses leur offrir une enfant de treize ans, à ces hommes?

— En voilà des mots. Leur offrir! Ces messieurs ont la gentillesse d'emmener Fernande avec eux lorsqu'ils vont en promenade. Je la leur confie, voilà tout. Les parents sont au courant. Je n'ai rien à cacher, et la petite est très contente.

— Et combien reçois-tu, hein? Combien te rapporte-t-elle, Fernande?

— Combien elle me rapporte? Mais pour qui me prends-tu, insolente? Apprends que la mère de Fernande est trop heureuse de ce que je fais pour sa fille. Si elle était ici il y aurait longtemps qu'elle t'aurait allongé une gifle, du reste, pour t'apprendre à me respecter.

La jeune fille rougit d'un coup comme si elle avait reçu en effet cette gifle dont parlait Mme Londe, et elle fut un instant sur le point de répondre, mais elle se contint et dit simplement :

— Je m'en vais, laisse-moi passer.

— Eh bien, non, s'écria Mme Londe avec toute la résolution dont elle était capable. Et, comme elle prononçait ces mots, ses doigts enserrèrent le poignet d'Angèle. Je ne te laisserai pas courir à ta perte! Et d'abord, où irais-tu?

Angèle se débattait.

— Laisse-moi. Je veux m'en aller.

— T'en aller où? Tiens, je te lâche. Tu veux faire ta malle? Ta malle est à moi. Crois-tu qu'on te recevra à l'hôtel avec des baluchons? Car je te défends d'y toucher, à la malle! Mon petit, tu me caches quelque chose. Ne me dis pas non.

— Ce n'est pas vrai!

— Tu me caches quelque chose. J'aurais dû m'en douter plus tôt. Quand je t'ai vue entrer avec ton air égaré et ton rire nerveux, j'ai eu des soupçons tout de suite. Il y a quelque chose dans ta vie. Qu'est-ce que c'est?

Par désespoir, par lassitude, la jeune fille fut sur le point de se rendre et de répondre quand elle eut tout à coup le sentiment confus qu'elle était en danger, et, saisissant son panier, elle recula vers la porte. L'effroi lui rendit son énergie.

— Laisse-moi tranquille, dit-elle vivement. Si tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, je m'en vais tout de suite. Tu as beau dire, le jour où je partirai tu ne garderas plus un seul client.

— Comment! s'écria Mme Londe en marchant vers elle. Tu oses me menacer, petite effrontée!

Mais déjà la jeune fille avait ouvert la porte et s'était enfuie.

Le premier mouvement de la patronne fut de courir après Angèle et de la frapper, mais, outre que la lenteur de ses jambes ne lui eût pas permis une poursuite dans l'escalier puis dans la rue, elle réfléchit qu'il valait mieux ne pas rendre publique cette petite querelle de famille. Elle se contenta donc d'ouvrir la fenêtre et suivit d'un regard chargé de fureur la jeune fille qui traversait la place en toute hâte.

" Coquine, pensa-t-elle, en refermant la fenêtre, coquine. "

Elle repoussa brutalement le fauteuil et le tabouret qui la gênaient et fit quelques pas dans la direction de son lit. Sans aucun doute cette fille avait raison; maintenant que les clients avaient pris goût à l'espèce de supplément que leur offrait Mme Londe, jamais ils ne consentiraient à s'en passer. Et il n'était pas vrai qu'on lui eût demandé Fernande. C'était Angèle qu'il leur fallait, Angèle avec son joli visage, son air de bonne fille. Coquine. Depuis trois mois elle avait la tête tournée par les compliments.

La patronne s'assit sur le bord du lit et gémit en pensant à l'époque encore récente où la jeune fille se montrait si obéissante, si soumise. Les dimanches soir et quelquefois en semaine, elle venait lui rapporter ce qu'elle avait appris sur les uns et les autres, avec une fidélité naïve qui ne distinguait pas toujours le futile

de l'essentiel. C'était ainsi que Mme Londe étanchait l'impitoyable soif de curiosité qui la dévorait sans cesse. Vivre entourée d'inconnus lui eût semblé impossible. Tout nouveau venu lui apparaissait d'abord comme un ennemi qu'il fallait investir et posséder, et elle en éprouvait une émotion à la fois pénible et délicieuse, comparable seulement à l'impatience de l'amour. Elle dominait son groupe de clients par la connaissance minutieuse qu'elle avait de leur petite vie quotidienne. Sa passion grandissait les choses. Là où une curiosité moins forte que la sienne n'eût trouvé qu'un maigre aliment, elle jouissait d'un festin royal. Rien à ses yeux n'était médiocre. Éperdue de savoir, elle faisait sa pâture de tout et la provenance d'une cravate l'intéressait au même degré que l'origine d'une fortune, car l'avidité ne choisit point.

Mais, par une espèce de jeu cruel, la nature avait refusé à cette femme les facultés divinatoires qu'elle semblait lui devoir et elle s'était contentée de la livrer à un des instincts les plus impérieux du monde sans lui fournir les moyens de l'apaiser. Le seul don qui eût été départi à Mme Londe était celui de deviner, non pas un secret, mais la présence d'un secret. Elle était toujours avertie du mystère que toute seule elle ne fût jamais parvenue à pénétrer. Cela ressemblait à une moquerie du sort, car dans une obscurité complète elle eût connu, sinon le bonheur, du moins la tranquillité de l'ignorance. Mais jamais il n'était permis à sa passion de sommeiller. Une voix résonnait continuellement aux oreilles de la malheureuse femme : " Là, criait cette voix, il y a quelque chose. Qu'est-ce que c'est? Pourquoi cet homme riche est-il triste? Pourquoi celui-là ne porte-t-il jamais des vêtements que d'une seule couleur? M. Untel arrive toujours trois minutes après tout le monde au restaurant, pourquoi? Pourquoi? "

Ces questions naissaient dans son esprit à tout moment et la torturaient. Elle en venait à croire que les gens se cachaient d'elle; alors une haine générale de tous les hommes s'emparait de son âme, et il fallait, si elle voulait retrouver un instant de repos, qu'Angèle lui apportât la réponse aux multiples énigmes, semées sur son chemin d'un bout à l'autre de la journée. Ces réponses la décevaient toujours, sans doute parce qu'il n'existait aucune proportion entre l'ardeur avec laquelle elle avait désiré

de les connaître et le plaisir qu'elles lui procuraient. " N'était-ce que cela? " pensait-elle. Et secrètement, elle en voulait à Angèle de ne pas lui avoir livré le magnifique butin de secrets qu'elle espérait toujours. A cinquante ans passés, et avec une longue expérience de la curiosité, elle n'avait pas encore compris que le but de sa passion n'était pas de transformer l'inconnu en connu, mais de rechercher l'inconnu pour lui-même et de vivre dans son voisinage. C'était peut-être ce que la nature tentait de lui faire entendre en la privant de l'intuition ordinairement accordée aux femmes.

Cependant cette taupe voulait y voir et le secours d'Angèle lui était indispensable, car la jeune fille, moins profonde que la personne qu'elle appelait " ma tante ", avait toutes les qualités qu'il faut pour mettre les hommes en humeur de confidences. Mme Londe l'avait élevée comme elle élevait la petite Fernande, mais Angèle avait tort de lui prêter des intentions de lucre, car la patronne n'était point avare. Une passion par personne, cela suffit. Sans doute, il arrivait qu'elle réclamât à Angèle une partie de ses bénéfices, mais la chose était rare et ne se produisait que lorsque le bout du mois était difficile à attraper. En revanche, elle offrait à la jeune fille une chambre, assez pauvre, il est vrai, et presque tous les repas; aussi avait-elle la partie belle dès qu'Angèle parlait de s'en aller ailleurs. Où trouverait-elle à manger pour rien? Un lit pour rien?

Plusieurs fois, déjà, des scènes avaient éclaté entre Mme Londe et Angèle, car la jeune fille devenait plus impatiente avec le temps; jamais pourtant elle n'avait osé parler à sa patronne avec une franchise aussi dure et lui reprocher son monstrueux défaut. Du reste, elle n'avait pas seulement choqué Mme Londe en lui parlant de sa curiosité, elle l'avait surprise. " Curieuse, pensait la patronne avec un mélange d'étonnement et d'indignation, cette petite misérable m'appelle curieuse! Il faut bien cependant que je me renseigne sur les gens que je reçois à ma table. " Et elle ajouta intérieurement avec cet art du spécieux qui est la part du plus humble dès qu'il s'agit de se mentir à soi-même : " Si j'étais vraiment curieuse, je me préoccuperais de savoir ce qu'elle peut faire avec mes clients. "

— Mais cela ne me regarde pas, dit-elle tout haut, avec une

sorte d'emphase dans la voix, comme si elle déposait devant un tribunal.

Elle savait, en effet, pour avoir fréquenté cette sorte d'endroits dans sa jeunesse, où ses clients emmenaient Angèle; son imagination était en paix de ce côté et son instinct l'avertissait qu'il était plus prudent de ne pas entrer dans le détail de ces relations dont elle connaissait l'essentiel. Tant qu'elle faisait mine d'ignorer, elle ne pouvait, lui semblait-il, être tenue responsable. Le dimanche pourtant, jour où s'effectuaient ce qu'elle nommait chastement les sorties d'Angèle, elle était nerveuse et agitée jusqu'au retour de la jeune fille. Elle pensait, avec un malaise qu'elle ne s'expliquait pas, aux familiarités que sa nièce avait sans doute à souffrir. C'était en vain qu'elle se répétait : " Au fond, que m'importe tout cela? " La tranquillité ne lui revenait que lorsqu'elle entendait Angèle monter à sa chambre.

Et, maintenant, Angèle à son tour lui cachait quelque chose; la seule personne qu'elle pensait bien connaître se dérobait à elle comme les autres. Cela lui parut tellement injuste qu'elle fut tentée de ne pas y croire.

" C'est pour me taquiner, se dit-elle. Me taquiner, moi! Qu'est-ce que je lui ai fait? Je l'ai élevée. Elle a mangé mon pain et couché sous mon toit quatre années entières. "

Un rire silencieux la secoua un instant et elle se promit mentalement de donner une belle paire de taloches à Angèle, mais elle se souvint tout à coup de son regard et de sa voix, et fut prise de désespoir.

— Pourquoi ne l'avoir pas mieux surveillée? gémit-elle tout haut. Bien sûr, il y a quelque chose dans sa vie. Voilà qu'elle m'échappe, à présent. Et c'est ma faute, ma faute.

La violence de son chagrin lui tordit les traits et la contraignit à se lever et à marcher dans sa chambre, comme si elle ne savait plus que faire de son corps. Des larmes tremblaient dans ses yeux noirs et leur donnaient le luisant de l'émail. Elle eut brusquement la vision affreuse d'une vie solitaire, de longues soirées inquiètes. Comment avait-elle pu parler si légèrement du départ d'Angèle? Elle ne s'était pas rendu compte de ce qu'elle disait. La mort valait mieux. Oui, il valait mieux disparaître que de voir ses clients se retirer un à un de sa présence, emportant

avec eux les secrets dont elle voyait les signes sur leurs visages, dans leurs gestes, jusque dans leurs vêtements, lui semblait-il. Qui les retiendrait désormais? Elle songea à Fernande. Mais non! Jamais ils ne se confieraient qu'à une grande personne et puis, de toutes les façons, Fernande était encore trop jeune. Ainsi donc, c'était la fin du restaurant. Elle allait assister à la déception puis au mécontentement général de sa clientèle. Un étrange désir de mettre le comble à son humiliation, de se déchirer le cœur, la força à imaginer la figure de M. Blondeau lorsqu'elle lui annoncerait qu'Angèle ne reviendrait plus, la figure de M. Goncelin et celles de M. Pariset et de M. Trept. Et leurs voix, elle entendait leurs voix geignardes, furieuses, implorantes. La tête lui tournait. Elle était à son comptoir, les doigts crispés sur le petit vase d'étain, pâle, debout, expliquant, expliquant.

Ses mains se collèrent à son visage tout chaud d'émotion et de honte. Il fallait empêcher que cette fille ne s'en allât. Si seulement elle parvenait à découvrir pourquoi elle voulait la quitter!

— En tout cas elle restera ici, dit-elle d'une voix forte en faisant un geste impérieux. Mais qu'est-ce qu'elle me cache?

Elle s'assit et se releva aussitôt.

— Il faut pourtant que je sache, gémit-elle en reprenant son infatigable course à travers sa chambre. Ce n'est pas juste de ne rien me dire. Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a?

Au-dessus de son lit un christ en métal étendait les bras sur une croix de peluche. Elle s'arrêta brusquement devant lui et le contempla avec le regard absorbé de la pensée qui est ailleurs. Et tout d'un coup elle le vit. La tête de côté, les yeux clos, il avait l'air las de cette femme et du spectacle de son inquiétude.

— Qu'est-ce qu'il y a? répéta-t-elle comme si elle adressait ces paroles à la divinité. Que me cache cette petite?

Quelques minutes passèrent sans qu'elle fît un mouvement, et elle tomba dans une méditation fervente de son malheur qui lui rendit un calme tout au moins extérieur. On devinait, aux rides profondes qui se creusaient dans son visage, que sa pensée l'avait entraînée dans des abîmes de tristesse et qu'elle s'y perdait. Derrière elle, le ciel devenait plus pâle avec une bande rosâtre, au-dessus des toits, qui annonçait un beau lendemain.

Déjà les rayons du couchant, divisés par les meneaux de la fenêtre, faisaient luire le carrelage et passaient lentement sur les murs. L'éclat de cette lumière tira Mme Londe de ses réflexions. Elle soupira et, le cœur gros, joignit les mains. Des larmes qu'elle ne pouvait plus retenir coulaient de chaque côté de son grand nez majestueux.

— Si elle s'en va..., murmura-t-elle.

Mais sa voix se brisa et ne lui permit pas de finir sa phrase. Elle baissa la tête et fit quelques pas de son lit à son fauteuil, et de son fauteuil au milieu de la chambre, avec l'air d'un voyageur qui s'est perdu dans une forêt.

— Mon Dieu, il est tard! s'exclama-t-elle au bout d'un moment, en entendant le garçon qui descendait l'escalier pour se rendre à la cuisine. On sert dans trois quarts d'heure.

Ses mains derrière son dos dégrafaient la jupe qui bientôt glissa le long de ses hanches puissantes. Il fallait, en effet, qu'elle procédât à sa toilette du soir et qu'elle mît la robe de taffetas réservée au dîner. Mais son cœur crevait d'amertume et maintenant elle pleurait à chaudes larmes, debout dans la splendeur du crépuscule, vêtue seulement de son corsage de serge fanée et du jupon de pilou gris qui laissait voir ses chevilles monstrueuses de vieille femme.

IX

Lorsque Angèle eut traversé la place, elle prit un chemin qui contournait Lorges en suivant le cours du fleuve et se dirigeait ensuite vers Chanteilles. D'ordinaire, s'il arrivait qu'il lui restât quelques minutes de loisir à la fin de la journée, elle en profitait pour faire une courte promenade en ville et dire bonsoir aux uns et aux autres, car elle n'aimait pas la solitude, et les banales paroles d'amitié qu'elle échangeait avec ses voisins lui étaient agréables. Ce besoin de se sentir entourée, de voir les visages sourire à son approche, les mains se tendre, elle l'avait eu depuis longtemps, comme tous les êtres que leur jolie figure a accoutumés à la bienveillance et aux compliments de tous. Sans doute n'ignorait-elle pas qu'on la jugeait durement et que plusieurs des personnes qui lui parlaient avec douceur, lorsqu'elle les rencontrait, ne se faisaient pas faute de la rudoyer dans leurs conversations entre elles, mais cela lui était à peu près égal. Un extérieur de cordialité lui suffisait. Sa tranquillité dépendait de la bonne humeur apparente de ceux qu'elle voyait tous les jours. Un mot d'impatience, une mine renfrognée lui faisaient mal et la jetaient dans une tristesse profonde. Peut-être cela expliquait-il qu'elle eût cédé si facilement aux hommes qui l'avaient suivie et courtisée depuis sa seizième année. Tacitement approuvée par Mme Londe, et d'autre part poussée par un désir d'être aimable et *bonne fille*, elle s'était laissée aller avec mollesse de l'un à l'autre, heureuse des prévenances et des flatteries qu'on lui prodiguait. La réputation qu'elle avait acquise ainsi ne la gênait guère, parce que, de même que toutes les natures sans résistance, elle n'imaginait pas qu'il en fût autrement. La vie lui apparaissait obscuré-

ment comme une espèce de *sort*, quelque chose de bon ou de mauvais, suivant qu'on avait de la chance ou qu'on n'en avait pas, mais de toutes les façons irrévocables. L'idée qu'elle pût s'être trompée lui était étrangère.

Ce soir-là, son premier mouvement avait été de s'éloigner de Lorges et d'éviter ainsi la présence de sa tante; pourtant, comme elle passait devant Saint-Jude, elle ne résista pas à la tentation d'y entrer. Mi-gothique, mi-romane, et rajeunie au dix-septième siècle, c'était une de ces églises qui meurent tristement dans l'oubli, presque toujours vides, mais où des générations croyantes ont laissé comme un souvenir de leur ferveur. Lorsque la jeune fille pénétra sous la nef, l'ombre avait envahi le chœur et c'était à peine si l'on pouvait voir les piliers corinthiens alternant avec les ogives. Elle s'assit non loin du portail et souffla un peu en regardant autour d'elle.

Sans être pieuse, elle aimait à se reposer à Saint-Jude. Sa foi se bornait à réciter de temps à autre une courte prière, avec le sentiment confus que cela n'engageait pas à grand-chose et que cela ne pouvait pas faire de mal. Elle n'aimait pas non plus que les clients de sa tante se moquassent du curé; et c'était tout, les cérémonies l'ennuyaient.

Après l'éclat de tout à l'heure elle éprouvait la nécessité de se tenir immobile, de réfléchir à tout ce qu'elle avait dit et à ce qu'on lui avait dit. Sa tête bourdonnait encore de la voix furieuse de Mme Londe. Dans sa vie monotone, jamais encore on ne lui avait parlé comme avait fait sa tante, jamais encore elle n'avait vu luire dans les yeux d'un être humain une colère aussi violente. Ce spectacle l'avait remuée. C'était comme si une main forte et impérieuse la secouait tout d'un coup pour la tirer d'un long sommeil. Pendant des années, elle avait cru aux compliments des hommes et aux minauderies de Mme Londe, elle ne s'était pas permis de douter que leurs bonnes paroles et leurs sourires fussent sincères, et voici que, brusquement, on lui montrait quelque chose de vrai, une femme à qui la peur faisait perdre la tête, qui se levait, soufflait, s'agitait et lui prenait les mains pour l'empêcher de partir. Elle en éprouvait elle-même une telle frayeur qu'un quart d'heure après cette scène son cœur battait encore violemment sans pouvoir reprendre le rythme accoutumé.

Pour essayer de se remettre, elle récita un *Ave Maria*, mais les pensées qui naissaient en elle étaient plus fortes que les paroles de la prière, et ses lèvres remuaient sans que son esprit trouvât de repos. La première fois qu'elle avait vu Guéret, c'était dans une rue de Chanteilles, vers la fin de l'après-midi. Il l'avait suivie quelque temps, puis il l'avait accostée et lui avait parlé, mais d'une manière si brusque, que tout d'abord elle l'avait cru en colère. Elle eut l'impression qu'il était pressé de lui dire quelque chose et de s'en aller. Il ne lui avait pas parlé d'argent, il lui avait seulement demandé où il pouvait la revoir et elle lui avait donné rendez-vous, mais à contrecœur parce qu'il avait une façon étrange d'articuler les mots comme si on lui serrait la gorge, et qu'il détournait les yeux lorsqu'elle le regardait. Pourtant, un sentiment de curiosité la poussait vers lui. Sans doute, elle avait été déçue qu'il ne lui eût rien offert, déçue mais surprise, et la surprise, en fin de compte, avait été plus forte que la déception. Était-ce parce qu'il l'intriguait qu'elle vint au rendez-vous? Avec son visage inquiet, ses traits tirés et flétris, elle ne le trouvait pas beau, et ses épaules larges mais voûtées lui faisaient peur sans qu'elle sût expliquer pourquoi; il avait l'air de porter un fardeau, ou bien de vouloir se cacher comme un malfaiteur. Ses mains n'étaient pas sorties une fois des poches de ce pardessus gris qui lui tombait jusqu'à mi-jambe, et cependant il semblait à Angèle que tout le temps de leur conversation il lui avait tenu les bras, les poignets; c'était peut-être parce qu'il les avait regardés avec tant d'insistance, car jamais il ne levait les yeux.

En tout cas, elle était venue au rendez-vous. Mais, s'il lui faisait peur, pourquoi lui avait-elle indiqué un endroit écarté, à la chute du jour? Qui donc s'aventurait jamais près de la passerelle après le coucher du soleil? Elle se souvint que c'était lui qui avait choisi la route de la passerelle et qu'elle avait dit oui sans réfléchir, sans doute pour se débarrasser de lui. Il était déjà là lorsqu'elle arriva, et tout de suite commença à lui parler, et elle, prise de frayeur, s'était mise à marcher plus vite en lui disant que ce n'était pas l'endroit convenu et qu'elle ne voulait pas qu'on la vît avec un homme. Elle disait cela afin de gagner du temps, bien que chaque pas qu'elle fît l'éloignât davantage de la ville et des maisons habitées. L'idée lui vint de se sauver, de se jeter dans un fourré.

Mais s'il la trouvait? Elle avait lu tant d'histoires de femmes assassinées dans les bois! A présent, il courait derrière elle. Le cœur battant, elle s'arrêta et lui parla d'une voix ferme, comme on parle à une bête furieuse que l'on veut intimider.

Et près de la passerelle il l'avait rejointe et il lui avait parlé rageusement, comme elle s'y attendait, mais elle lui avait tenu tête, cachant sa frayeur en feignant la colère, et à sa grande surprise il lui avait fait des excuses. Alors, ils avaient traversé la passerelle et sur la route, de l'autre côté de la voie ferrée, il lui avait offert une bague, et c'est à ce moment qu'elle s'était crue folle d'avoir eu peur d'un être aussi timoré et que, le cœur plein de mépris pour cet homme aux yeux baissés, elle avait accepté ce cadeau, cet anneau qu'il essayait de lui passer au doigt. Car, maintenant, il lui tenait le bras, ce n'était pas une illusion, elle voyait sur son beau bras si plein et si blanc une main énorme et noueuse qui tremblait; mais si puissante et si laide que fût cette main, elle ne la craignait plus, elle n'éprouvait plus que de la pitié pour ses gestes maladroits, et d'impatience elle lui avait pris cette bague, un objet sans valeur, cela se voyait du premier coup, et se l'était passée elle-même au doigt.

" Quelle différence, pensait-elle, avec les clients de la tante! " Ceux-là ne perdaient pas de temps en hésitations ridicules et l'argent qui devait leur ménager les bonnes grâces d'Angèle ne se faisait jamais attendre. Il est vrai qu'elle avait affaire, aujourd'hui, à un étranger, mais pouvait-on être aussi simple, aussi nigaud? La timidité de cet homme se communiquait à elle et la gênait; elle n'était pas accoutumée à ce silence, à cette attitude pleine d'égards et de soumission. Sans doute elle n'avait pas d'illusion sur ce qu'il voulait d'elle, mais par un monstrueux caprice de sa nature elle se sentait résolue à tout refuser à cet homme parce qu'il ne la méprisait pas.

Une fois encore, elle l'avait revu. D'elle-même, elle lui avait écrit car il lui semblait qu'il tardait exprès à lui demander un autre rendez-vous et qu'il essayait peut-être de l'oublier et de se guérir d'elle. A présent qu'il ne l'effrayait plus, elle voulait jouer avec lui, entendre ce que les hommes comme lui pouvaient bien dire à une femme, voir ses mines. Son impatience, son chagrin, sa colère lui étaient agréables. Il était délicieux de garder son calme

en présence d'un être aussi profondément troublé; il ne lui était pas possible, en effet, de douter que cet homme souffrît, et cette souffrance ne la laissait pas indifférente, bien au contraire, elle la remuait; parfois même, dans un brusque élan de pitié, elle se sentait sur le point de lui prendre les mains, de lui caresser le front, simplement pour voir sa plaie se guérir et la joie apparaître dans ses yeux. Mais là était l'extraordinaire de la chose, car cet élan elle le réprimait toujours; peut-être craignait-elle l'ennui qui résulterait de ce mouvement généreux : un gage comme celui-là en appelait un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle eût cédé au désir de Guéret, mais il ne lui plaisait pas d'y céder. Ensuite elle risquait d'être aperçue. Par exemple, le jour où elle l'avait vu pour la troisième fois, en bas du boulevard de la Preste, il eût suffi que quelqu'un passât au moment où elle lui tendait les mains pour qu'une heure plus tard la ville entière fût au courant, et elle redoutait qu'on ne découvrît sa petite intrigue, car elle avait honte de cet homme.

Elle avait honte de lui, et c'était pour cela qu'elle lui donnait rendez-vous après le coucher du soleil, ou alors, comme la dernière fois, dans un endroit désert, près du fleuve. Il paraissait si grand et si mal bâti, dans son pardessus trop large, et sa figure longue et triste n'aurait pas manqué de prêter à rire à des personnes un peu moqueuses. Certes, on eût pu s'étonner qu'une fille comme Angèle se montrât si difficile; il n'y avait qu'à jeter un coup d'œil dans le restaurant Londe, un soir que les clients y étaient au complet, pour voir que les messieurs à qui elle accordait sa bienveillance n'étaient ni plus agréables de visage, ni mieux faits que l'homme à l'égard de qui elle se montrait si sévère. Mais ces corps disgracieux, ces figures que la sottise marquait de son signe lui étaient indifférents. Les clients de sa tante étaient ainsi depuis toujours, lui semblait-il, et il était presque inconcevable qu'il en fût autrement; cela faisait partie de sa vie au même titre que les pierres des maisons qu'elle voyait chaque jour, les berges de la Sommeillante et les petits platanes de la promenade. Il n'en était pas de même de Guéret qui représentait à ses yeux, supposé qu'elle s'en rendît compte, l'élément du hasard. Aussi lui en voulait-elle secrètement de ne pas être beau; elle était humiliée de ce qu'il n'était pas plus jeune, plus riche, de ce qu'il avait de grosses

mains, des manchettes un peu sales, et l'air peureux. Ne méritait-elle que cela? Avec quelle joie elle se fût lancée dans une aventure romanesque avec un garçon de son âge, aux manières délurées, au visage plaisant! Au lieu de quoi... Le sort se moquait d'elle, vraiment.

Et, malgré tout, elle se sentait obligée de revoir cet homme, si peu de satisfaction qu'elle en éprouvât, de même qu'un joueur se refuse à abandonner une partie commencée, et la continue, même s'il n'y trouve que de l'ennui, par souci de voir comment elle va finir. N'était-elle pas allée trop loin pour reculer, à présent? Elle ne pouvait pas dire à cet homme qu'elle ne voulait plus lui parler, après lui avoir, d'elle-même, donné rendez-vous.

C'est ainsi qu'avec un mélange de fausse logique et de caprice, elle inventait des raisons de le revoir. Guéret apparaissait à un moment où bien des choses autour d'elle ne lui inspiraient plus que de l'éloignement; car l'habitude ne parvenait pas à lui faire accepter de bon cœur l'ordre imposé à son existence : son travail à la blanchisserie, les sorties avec les clients de sa tante, et les visites clandestines à des messieurs de la ville. A certaines heures de solitude, la nuit, lorsqu'il faisait trop chaud pour dormir, le jour, si elle était trop lasse pour se promener, elle entrevoyait son avenir comme une longue succession de semaines, semblables les unes aux autres, ou variées simplement par les maladies et les infortunes. Et, portée qu'elle était à considérer les événements sous leur aspect le plus sombre, elle se posait cent questions qui demeuraient sans réponse. Où irait-elle si sa tante venait à mourir, si la clientèle du restaurant, ignoble source de richesse, était dispersée? Que ferait-elle si, comme cela était arrivé à Mme Pellatane, la bouchère, une attaque d'érésipèle la défigurait? Pour la bouchère, cela n'avait qu'une importance relative, mais pour elle, grands dieux! C'était son gagne-pain sérieusement compromis.

Or voici qu'un homme, un inconnu, venait à elle. Non pas un homme comme les autres, comme les grossiers habitués du restaurant Londe qui la désiraient, la payaient et ne pensaient plus à elle, mais un amoureux, oui, un homme qui la respectait, l'imbécile, qui lui offrait une petite bague ainsi qu'à une fiancée et ne lui parlait même pas d'argent. A force de réfléchir à ces choses, un sentiment étrange se glissait dans son cœur. Elle ne l'aimait pas,

le pauvre Guéret, puisqu'il n'était ni beau, ni jeune, ni riche. Pourtant elle voulait le voir. Ainsi, en ce moment, dans cette église, il lui manquait. Elle aurait voulu être avec lui, sur une route, à l'entendre parler de sa voix basse et un peu sourde, une voix où il y avait par instants quelque chose de sauvage. Devant lui, elle se sentait belle, puissante et heureuse, elle, si petite devant cet homme grand et fort qui n'en courbait pas moins la tête sous son regard.

Pour la traiter ainsi, il fallait qu'il ne sût rien de sa condition véritable et qu'il la prît pour une personne moins facile qu'elle n'était en réalité. Cela tenait à ce qu'elle ne se montrait pas comme ces femmes à cheveux trop jaunes qu'on voyait se promener sur le boulevard de la Preste, entre onze heures et minuit; elle ne se fardait pas, ne courait pas après le monde; et puis, quel rapport y avait-il entre ces affreuses créatures et elle? Les plus mauvaises langues de Chanteilles se fussent gardées de la confondre avec ces malheureuses. Elle avait l'air réservée, timide. C'était ce qui avait trompé Guéret, sans aucun doute. Mais s'il apprenait, un jour, qu'elle se faisait payer, comme les dames de Chanteilles, que dirait-il? A coup sûr il prendrait d'autres façons avec elle. Se gêne-t-on avec une fille que le premier venu peut acheter?

Elle poussa un soupir et joignit les mains. Elle n'était pas une fille que le premier venu pouvait acheter. La preuve en était qu'elle avait refusé de sortir avec M. Blondeau. Seulement, elle avait été faible bien des fois, elle avait cédé à beaucoup de personnes, parce qu'elle y était poussée par sa tante, parce que c'était à ce prix seul qu'on était aimable avec elle. Mais quelle joie avait-elle jamais trouvée dans ces tristes complaisances? Aucune. Ces sorties avec les messieurs du restaurant la comblaient d'ennui et souvent de dégoût, car ils n'étaient ni beaux, ni jeunes, les clients de Mme Londe. Il devait pourtant y avoir de beaux jeunes gens de par le monde, mais, par une espèce de fatalité, tout ce qu'il y avait de pauvre et de vilain semblait s'être réuni chez sa tante. Un jour, il n'y avait pas un an de cela, elle avait vu passer un régiment d'infanterie qui revenait des manœuvres et gagnait son cantonnement. Des centaines de jeunes soldats avaient défilé ainsi devant elle. Elle se tenait au coin d'une rue, un peu effrayée de les voir de si près, gênée de ce que beaucoup lui disaient, mais

n'osant ni ne voulant se sauver. Quelles étranges minutes elle avait vécues! Avec leurs képis rouges mis de travers et leurs capotes poudreuses, il y en avait qui lui paraissaient si beaux et si gais, que le seul souvenir de ce spectacle lui donnait chaud au visage. Et cette scène lui semblait l'image et le résumé de sa vie : elle était au bord d'une route, immobile, pendant que ces êtres pleins de force et de joie passaient devant elle, sans que, par un mystérieux ordre de choses, elle pût faire un geste pour les retenir. Il fallait qu'elle vît disparaître cette foule de jeunes hommes dont un seul, peut-être, l'eût rendue heureuse sa vie entière. C'était comme si quelqu'un lui eût dit : " Suis-les des yeux. La route les emmène vers d'autres villes où les attendent les femmes qui les aiment, car sois certaine qu'ils ne se privent pas d'amour et qu'on ne leur résiste guère, mais regarde, ils s'en vont et pas un n'est à toi. "

Et depuis ce temps, chaque fois qu'un client du restaurant lui offrait de sortir avec elle, le souvenir de ces cruels instants lui revenait à l'esprit, comme pour se moquer de ses désirs. A Chanteilles, pourtant, il y avait des jeunes gens que la pauvre fille regardait avidement, lorsqu'elle les croisait dans la rue. Mais sans doute manquait-elle d'audace, car son instinct la poussait à se cacher lorsqu'ils dirigeaient les regards vers elle, et elle leur donnait ainsi l'impression qu'elle était fière et qu'elle ne voulait pas leur parler. Et puis, ils ne semblaient pas faire grande attention à elle, car ils ne la suivaient jamais. Elle en arrivait à croire qu'elle n'était pas aussi belle qu'elle le croyait, ou tout au moins que la beauté ne suffisait pas si quelque chose d'insolent et d'assuré dans le regard et la démarche ne venait en compléter le charme. Certes, elle ne manquait pas d'insolence avec M. Blondeau, par exemple, qui lésinait quelquefois sur les consommations, ou avec M. Grosgeorge lorsqu'il se croyait permis de lui parler comme à une bonne, parce qu'il était riche, mais l'un débile et l'autre sexagénaire ne représentaient-ils pas ce qu'elle pouvait imaginer de plus méprisable et de plus triste? C'étaient des hommes de ce genre qui lui faisaient des compliments sur son visage, sur sa taille. Parbleu! Un laideron aussi complaisant qu'elle eût recueilli les mêmes hommages. Alors quelle foi ajouter aux flatteries de ces pauvres gens? Le jour où quelqu'un de son âge, un homme bien portant et beau lui parlerait, la supplierait, ce jour-là elle croirait peut-être

qu'elle était jolie. Mais, en attendant, qu'elle se sentait donc laide et humble sous le regard de ceux qu'elle aurait voulu aimer! Elle se souvenait d'un après-midi d'été, un après-midi terrible qu'elle avait passé à la fenêtre de sa chambre, derrière les volets, parce que sur la petite place triangulaire qui s'étendait devant la maison, des ouvriers réparaient la chaussée et que l'un d'eux, le cou et les bras nus, l'avait ravie d'admiration, comme une sorte de prodige. On eût dit que ses compagnons reconnaissaient la supériorité qu'il avait sur eux et c'était en quelque sorte la tâche la plus noble qui lui était réservée, car il était à genoux et son travail consistait à placer les uns près des autres les cubes de pierre qu'on lui donnait; de temps en temps il se déplaçait par un léger mouvement des jambes, mais il demeurait assis sur ses talons, le torse droit, et il semblait un prince à qui des vasseaux apportaient des présents.

Et les années passaient sans la guérir de ces souvenirs, ni adoucir la plaie vive qu'ils laissaient en elle. Elle était celle dont on ne voulait pas; ses jolis yeux clairs, ses joues pleines ne servaient d'appât qu'à de tristes vieillards ou à des hommes flétris et timorés qui n'osaient point s'adresser ailleurs. Elle était la débauche des faibles, la mauvaise action des timides. Ah! quelle lamentation elle eût jetée au ciel, si elle avait eu la foi! Pouvait-elle faire la difficile? Un homme venait à elle aujourd'hui, moins affreux que les autres parce qu'il l'aimait et parce qu'il lui parlait avec cette déférence craintive qu'elle portait elle-même au fond de son cœur pour tous ceux qu'elle regardait du bord de la route, ou par la fente d'un volet. Comme elle comprenait à présent le tremblement qui agitait la main de cet homme lorsqu'il lui avait touché le bras! Pouvait-elle repousser un être à qui une même souffrance l'unissait par tant de liens?

Et, dans le trouble où cette pensée la jetait, elle se leva. N'était-ce pas cela le bonheur, après tout, l'amour d'où qu'il vînt? Et même si cet amour n'était pas celui qu'elle avait rêvé, dans sa solitude inquiète, fallait-il pour cela qu'elle méprisât le don mystérieux qui lui était offert? Elle qui ne pensait qu'à l'amour, est-ce que cela ne lui porterait pas malheur de repousser l'amour? Elle appuya la main sur le prie-Dieu et regarda autour d'elle, prise de frayeur à l'idée de ce que la vie lui réservait peut-être. N'y avait-

il aucun moyen de conjurer la tristesse de l'avenir? Lorsqu'on priait, n'était-ce pas pour cela? Sans beaucoup de conviction elle fit le signe de la croix sur le haut de son corsage. Il lui semblait comprendre tout à coup que la vie n'était pas généreuse deux fois, que le peu qu'elle donnait, il fallait le saisir avidement. Et son imagination assombrie lui représentait la vie comme un être capricieux et terrible, un tyran avec qui il n'était pas sage de discuter. Maintenant, la nuit tombait de plus en plus vite. Dans cette vieille église qui s'emplissait d'ombre, le bruit d'une chaise qu'on poussait, le pas d'un promeneur dans la rue, les sons les plus simples acquéraient une qualité anormale. Le silence grandissait et prenait possession de la voûte profonde, du chœur, des chapelles où tant de femmes malheureuses étaient venues s'asseoir pour souffler un peu et tenter de se faire à leurs peines en les racontant au ciel.

Elle avança de quelques pas dans la nef en tournant le dos à l'autel. Il flottait encore dans l'air un reste d'encens dont elle huma l'odeur une ou deux fois avec un plaisir mélancolique; ce parfum chargé de souvenirs d'enfance lui donnait tout d'un coup le regret de choses qu'elle n'avait pas eues. Jadis, lorsqu'elle était petite, elle se figurait le paradis comme un pré sans limites sous un ciel de printemps; des bouquets d'arbres en fleurs rompaient la monotonie de cette immense étendue à peine ondulée; et, çà et là, des enfants dansaient en rond, en chantant. C'était ainsi qu'elle imaginait l'éternel bonheur de l'âme unie à Dieu, et maintenant encore le souvenir de cette conception naïve la visitait, mais elle ne songeait pas à ce sourire, bien qu'il y eût fort loin de ses aspirations de petite fille aux désirs qui hantaient à présent sa jeunesse. Elle se demandait confusément si le bonheur n'était pas dans ces illusions des premières années, où l'âme se laisse aller avec mollesse à la douceur de ses rêveries, où la raison sans force ne vient pas corriger les voies délicieuses dans lesquelles s'égare l'imagination.

Comme elle atteignait le bas de l'église, elle pensa brusquement à Guéret, à sa voix tour à tour rauque et humble. Si jamais il découvrait qu'elle s'était vendue à d'autres, à beaucoup d'autres, de quel ton lui parlerait-il, ce jour-là? Se pouvait-il qu'à Chanteilles, où le monde était si bavard, on ne l'eût pas encore mis

au courant? Et si, rempli de dégoût, il la quittait, s'il refusait de la voir? Elle rougit à la pensée de cette humiliation et poussa la porte. Vraiment, était-ce la peine d'aller passer un quart d'heure dans une église pour en sortir ainsi, le cœur plein de colère et de désespoir?

X

Cette fois, il n'eut pas à choisir sa place : comme il accrochait son chapeau à la patère, un garçon vint lui dire que son couvert était mis à la table d'hôte, et ce fut là qu'il alla s'asseoir, entre M. Morestel et le fils Blondeau, interrompant ainsi une conversation animée, quoique à mi-voix, sur la politique. La table était au complet. Par timidité il affecta une certaine brusquerie, et toussa une ou deux fois en dépliant sa serviette. Pourtant, si ces messieurs avaient pu le voir, cinq minutes plus tôt, dans l'ombre se la petite place, indécis, peureux comme un malfaiteur, se ravidant vingt fois avant d'entrer, n'auraient-ils pas souri de ces façons pleines d'assurance et de ce regard de défi qu'il lançait à ses voisins? Sans doute, semblait-il dire, je suis en retard. Cela vous déplaît? J'en suis navré. Il ignorait, en effet, le prestige que ces deux minutes de retard lui donnaient. A lui la dangereuse gloire d'avoir bravé Mme Londe, qui ne badinait pas sur le chapitre de l'exactitude. Mais Mme Londe ne paraissait pas être en colère. Bien au contraire, elle lui souriait et inclinait la tête dans sa direction avec un air de condescendance royale.

— Fichtre, s'exclama Blondeau à mi-voix, Monsieur est dans les bonnes grâces de la patronne.

— J'allais le dire, fit Morestel, plein d'admiration; ça ne s'est jamais vu qu'on soit en retard et qu'elle ne vous dise rien.

— Au fait, remarqua un client que Guéret ne pouvait pas voir parce qu'une grosse plante d'hiver le lui cachait, si Monsieur n'est pas de par ici, il n'est pas étonnant non plus qu'il ne soit pas au courant de nos habitudes.

— Déjeuner à midi, dîner à sept heures, dit Morestel en se

penchant vers Guéret à la manière de quelqu'un qui fait une confidence.

— Merci, monsieur.

— A votre service.

Il y eut une courte pause pendant laquelle ce qui restait de soupe au fond des assiettes disparut à grand bruit, puis les dîneurs se remirent à échanger des propos, entre haut et bas, sur le ton particulier que l'on observait au restaurant Londe.

— Je vois, dit Morestel, en s'essuyant les lèvres, et le regard tourné vers Guéret, que vous n'êtes pas ce que j'appelle un habitué quotidien.

— En effet, répondit Guéret, je ne peux venir qu'une fois par semaine, comprenez-vous?

Il se faisait violence pour parler à cet homme dont l'aspect lui déplaisait, mais d'autre part il était nécessaire qu'il apprît certaines choses et l'occasion lui était favorable. D'un coup d'œil furtif, il examina son voisin. C'était un jeune homme aux épaules étroites, vêtu d'une serge bleue qu'un long usage avait lustrée. Dans son visage exsangue de blond mal nourri, des rides précoces semblaient prendre plaisir à sillonner en tous sens une chair misérable. La bouche, beaucoup trop petite et couronnée de touffes de poils jaunes, n'avait presque pas de lèvres et il en résultait, chaque fois qu'elle s'ouvrait pour parler, une série de grimaces affreuses. Les verres épais d'un binocle dérobaient à l'attention le regard à la fois insolent et timide des yeux bleus, mais toute la laideur morale de l'individu paraissait résumée dans son nez que la nature avait effilé en bec d'oiseau, un nez curieux, sans hardiesse, prompt à se baisser sous les coups, seule partie de ce triste visage où le sang consentît à affluer.

— A mon tour, reprit Guéret, puis-je vous demander si vous venez ici tous les jours?

— Tous les jours depuis deux ans et demi. C'est vous dire que je suis un des meilleurs et des plus anciens clients de Mme Londe.

— Un des plus anciens? releva un dîneur qui semblait ne pas écouter. Nous sommes deux ici qui vous battons de six et huit mois, monsieur Morestel.

— Pour l'ancienneté, je ne crains personne, dit alors le voisin de droite du fils Blondeau. Demandez à Mme Londe si elle

ne m'a pas servi elle-même mon premier dîner. Et quand je vous dis que Mme Londe servait elle-même, je vous parle d'il y a trois ans et plus.

Ces paroles furent énoncées d'une voix morne et lente, avec un fort accent de province, par un homme dont le coffre massif et les puissantes épaules disparaissaient presque tout entières sous la serviette qu'il avait nouée derrière sa nuque. Des cheveux noirs et bouclés descendaient jusque sur son front et retombaient en favoris le long de ses joues couperosées. Il promenait en parlant un regard hostile sur les dîneurs assis en face de lui.

— Entendu, monsieur Borges, répondit le monsieur derrière la plante, non sans une pointe d'acrimonie. C'était justement à vous que je pensais quand j'expliquais à M. Morestel qu'il n'était pas, à proprement parler, parmi les plus anciens clients de Mme Londe. Pourtant, soyons précis. Des trois ans dont vous parlez, déduisons quatre mois d'absence.

Et il écarta les mains avec un geste de rhéteur en jetant autour de lui un coup d'œil plein d'assurance, comme pour encourager ses voisins à le soutenir.

Guéret entrevit alors un profil long et méchant auquel la joie du triomphe prêtait une sorte d'intelligence.

— Quatre mois? répéta M. Trept, un jeune homme gras et blême qui tenait le haut bout de la table.

Il avait une voix aiguë et chacun se retourna vers lui d'un air de curiosité et d'indignation, car il avait parlé trop fort. Pourtant sa question était attendue et causa un grand soulagement; ce n'étaient pas les voisins de M. Borges qui eussent risqué d'indisposer un homme aussi violent que le marchand de volailles, mais ce blanc-bec était nouveau venu; quant à M. Palisson, celui qui avait apostrophé M. Borges de derrière la plante, on lui avait fait une réputation de *toupet*, et il était admis, même par M. Borges, qu'il pouvait dire tout ce qui lui passait par la tête. On racontait qu'il avait joué la comédie, une fois, dans une société. C'était l'élément extrémiste dans ce parlement d'imbéciles.

— Je dis quatre mois, monsieur Morestel, reprit-il. Mais vous êtes de nouveaux clients de Mme Londe, et vous ne pouvez pas savoir, à moins que l'on ne vous l'ait dit, que M. Borges s'est absenté quatre mois bien comptés l'année dernière, ce qui

réduit ses mois de présence à trente-deux, soit deux ans et huit mois.

— Vous m'embêtez avec vos calculs, s'écria M. Borges à qui la colère fit élever la voix. Est-ce ma faute si j'ai eu mon attaque de congestion pulmonaire qui m'a tenu au lit six semaines, plus six de convalescence, le tout au préjudice de mon commerce, monsieur le malin?

— Votre attaque de congestion pulmonaire? Vous pourriez dire votre attaque tout court, votre coup de sang, lança Palisson d'un ton glacial. Ce serait plus près de la vérité.

— Un coup de sang! gronda M. Borges en se levant à demi, la face écarlate. Je n'ai jamais eu de coup de sang, monsieur, et ceux qui le disent sont des menteurs.

Ici la voix lointaine de Mme Londe s'éleva du fond de la pièce :

— Moins de bruit, moins de bruit, messieurs! Vous oubliez où vous êtes.

Tous les regards se dirigèrent vers la patronne. On ne voyait, tant le comptoir était haut, que sa tête immobile et ses puissantes épaules, mais par un geste invisible de ses mains le petit bouquet de soucis passa brusquement de droite à gauche.

— C'est mauvais quand elle touche à ses fleurs, murmura Morestel à l'oreille de Guéret.

Quelques secondes encore le silence régna. Le garçon faisait le tour de la table à pas de loup et servait la viande. M. Borges s'était rassis. Des gouttes de sueur voyageaient lentement dans ses rides de son front et se rejoignaient le long de son petit nez court qu'elles lustraient. La rage rentrée noircissait ses prunelles et leur prêtait une expression sauvage et désespérée qui eût inspiré de la compassion à des cœurs plus sensibles que ceux de ses voisins. Lorsqu'on lui présenta le plat de viande, il piqua sa fourchette dans un entrecôte avec une férocité dont on profita pour sourire, et cela dissipa l'inquiétude que les paroles de Mme Londe avaient causée.

— J'étais là quand il l'a eue, sa fameuse attaque, souffla Morestel. Curieux. Il a toujours soutenu que c'était la poitrine, comme quoi un courant d'air lui aurait flanqué une congestion, mais M. Palisson est dans la pharmacie et vous pensez bien qu'on ne la lui fait pas. De temps en temps il parle à M. Borges de son attaque,

par vengeance, parce que ce n'est pas chez lui qu'on a acheté les médicaments. Il n'en faudrait pas beaucoup pour lui donner une seconde attaque, à ce gros-là.

— Pauvre homme, fit Guéret, excédé de tant de méchanceté.

Les yeux de Morestel s'agrandirent de surprise.

— Vous trouvez? C'est que vous ne connaissez pas le père Borges. S'il n'avait pas peur des gendarmes, il y a longtemps qu'il lui aurait serré le cou, à Palisson.

M. Blondeau avait saisi ces dernières paroles, bien qu'elles eussent été prononcées à voix basse, et tordit aussitôt sa bouche du côté de Guéret en disant, de façon à ne pas être entendu de M. Borges, son voisin de droite :

— Si vous voulez le faire bisquer, demandez-lui donc combien de volailles il a vendues à la grande foire de Pont-Émiliard, l'année dernière. Vous n'avez pas idée de ce que c'est drôle!

Cela dit, il porta son verre à ses lèvres, comme pour donner le change à M. Borges dont la méfiance était tout à coup en éveil, et but quatre ou cinq gorgées d'eau d'un air innocent.

— Dépêchez-vous donc! cria tout à coup Mme Londe au garçon. Vous voyez bien qu'on attend la salade. Posez là vos escalopes et courez chercher la salade. Plus vite, mon ami, plus vite!

— Aïe, fit Morestel, je vous avais bien dit que ça irait mal.

C'était le fait de se sentir à l'écart qui donnait tant d'irritation à la patronne. Elle devinait bien qu'un drame se passait à la table d'hôte, mais ne parvenait pas à en saisir une parole. L'abîme de haine qu'elle dominait du haut de son comptoir, elle aurait voulu s'y jeter elle-même, en explorer le fond, les cavernes, savoir, oh! savoir! " Que disent-ils donc? pensait-elle. Pourquoi M. Borges a-t-il ce visage retourné? Et M. Guéret, que dit-il à ses voisins? " Elle croisa les mains et ferma douloureusement les yeux. " Angèle saura tout cela dimanche ", se dit-elle, en guise de consolation. " Oui, mais me le racontera-t-elle? " Et elle se remit à souffrir.

— Pour moi, continua Morestel en découpant sa viande, elle se sera attrapée avec la petite.

Guéret entendit cette phrase, mais il hésita un instant avant de poser la question à laquelle il pensait depuis le début du dîner.

Sa gorge se serrait. Tout à l'heure, en se promenant autour de Saint-Jude, il avait aperçu Angèle; elle courait, il l'avait suivie. Elle était entrée dans le restaurant. Il l'avait vue traverser la salle et disparaître derrière le paravent du fond. Pourquoi ne lui avait-elle pas dit qu'elle connaissait Mme Londe?

— Qui ça, la petite? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Angèle, parbleu, fit Morestel la bouche pleine.

Un nouveau silence succéda à cette réponse.

— Vous ne finissez pas votre côtelette? demanda Morestel tout à coup.

Guéret fit signe que non.

— Alors, vous me la cédez, peut-être? Merci, merci bien. Et puis, reprit-il avec plus d'amabilité, comme si le don de ce morceau de viande méritait quelque chose en retour, il n'y aurait rien de surprenant à ce que vous ne connaissiez pas la petite. C'est la nièce de Mme Londe que nous appelons ainsi.

— Ah?

— Oui, ça me paraît drôle que vous ne soyez pas au courant, voyez-vous? Il y a si longtemps que nous la connaissons. Elle et moi nous nous disons facilement : tu.

— Vous avez un voisin qui m'a l'air de vous conter des blagues, interrompit Blondeau. A l'entendre on croirait un... séducteur.

— Un Don Juan, glissa M. Palisson.

Morestel baissa le nez. Blondeau sourit. Borges qui n'avait rien saisi de cette conversation, mais qui voyait la mine déconfite de Morestel, étouffa un rire derrière sa serviette.

— Ce qu'il y a de vrai dans tout cela, expliqua Blondeau en faisant le geste de quelqu'un qui tient une fleur entre le pouce et l'index, c'est qu'en effet Angèle n'est pas farouche.

Il avait un visage rond et réjoui dont la graisse tendait la peau et la faisait luire. Sa bouche, qu'il ne fermait jamais complètement, était mignonne et charnue et, à voir la façon dont il jouait des yeux, il était évident qu'il était fier de leurs larges prunelles brunes et de leurs cils épais. La pommade dont il avait enduit ses cheveux répandait une écœurante odeur de violette et de suint. Toute sa petite personne dodue gonflait ses vêtements de serge noire et n'était que rondeurs.

— Il suffit, continua-t-il d'un air avantageux, de savoir lui parler.

— Taisez-vous donc, interrompit M. Palisson sur un ton de mépris. On parle toujours bien à une fille comme elle si l'on a cent sous dans la main.

— Sauf les jours où elle envoie promener les pharmaciens, répondit Blondeau, furieux de cette rectification.

— Si c'est pour moi que vous dites cela, répliqua Palisson, j'ai bien l'honneur de vous dire que vous mentez, mon petit Blondeau. Elle m'avait proposé elle-même de sortir dimanche dernier, et c'est moi, vous entendez, moi qui ai refusé.

A cet endroit Borges donna de la voix.

— Ce n'est pas vrai, dit-il avec une explosion de joie brutale, c'est elle qui a refusé, c'est elle, et elle a eu raison, ma foi; il n'y a qu'à vous regarder pour comprendre.

Des murmures parcoururent la table. Un flot de bile jaunit le visage de Palisson qui se leva à demi et tendit le doigt par-dessus la plante.

— Et j'ai refusé, continua-t-il, parce que les femmes auxquelles vous avez touché ne me font plus envie, monsieur Borges, plus envie! Et si j'ai un conseil à vous donner, un conseil gratuit, monsieur Borges, c'est d'y faire attention, aux femmes. Avec un teint comme le vôtre, un cou comme le vôtre...

— Messieurs, je ne peux pas permettre que vous parliez si fort, s'écria Mme Londe après avoir vainement tendu l'oreille.

Elle était exaspérée de ne pouvoir pas même saisir le sens de cette querelle et fut à un moment sur le point de demander la raison du tapage dont une espèce de houleux écho lui parvenait à peine. Sa voix fit cesser les murmures, mais fut impuissante à maîtriser Palisson qui ne tourna même pas la tête et poursuivit, le doigt dirigé vers Borges.

— Avec un cou comme le vôtre, monsieur Borges, si j'étais vous, j'aurais peur.

Et il se rassit. Un silence terrifié fut le commentaire de ces paroles, comme si, tout d'un coup, la mort eût pris place à la table d'hôte. Borges laissa pendre sa mâchoire et regarda autour de lui sans pouvoir articuler une syllabe, cherchant dans les yeux des ses voisins une pensée qui le rassurât, mais ils détournaient

la tête et semblaient gênés par le spectacle de cette détresse.

— Enfin! s'exclama Mme Londe de l'air d'une personne qui a durement remporté sa victoire.

Elle eût sacrifié un doigt de la main pour savoir ce que Palisson avait dit, mais domina tristement le brusque élan qui la poussait à interroger ses clients et passa sa mauvaise humeur sur le garçon :

— Vivement la compote, mon ami! Vous lambinez depuis quelques jours. Prenez garde! Vous savez que je n'aime pas ça.

Pendant quelques secondes le silence se prolongea et l'on n'entendit guère que le bruit des couteaux qui travaillaient les os des côtelettes et leur arrachaient les derniers fragments de nourriture, puis un dîneur soupira et son voisin hasarda une remarque qui fut relevée aussitôt; la conversation reprit.

— En tout cas elle peut se vanter d'avoir fait bien des ennemis à la table d'hôte, cette fille, murmura Morestel à Guéret. Les femmes sont si perfides.

Il était encore penaud de l'affront qu'il avait dû essuyer tout à l'heure et se consolait en donnant dans les généralités, mais Guéret ne répondit pas tout de suite. Il avait croisé les mains comme pour dompter la violente émotion qui les faisait trembler. A la fin, il desserra les lèvres et demanda en se penchant vers Morestel, mais sans le regarder :

— Dites-moi, elle a donc été avec tout le monde?

— Avec tout le monde d'ici? Oui, certes, chuchota-t-il. En commençant par Palisson dont elle ne veut plus, jusqu'à Blondeau qui doit sortir avec elle dimanche. Mais n'en parlons pas trop haut. Si vous les mettez sur le chapitre de la priorité, ils vont s'arracher les yeux. Mme Londe nous fait déjà assez vilaine mine.

— Et qu'est-ce qu'il faut faire pour sortir avec elle, comme vous dites, monsieur Morestel?

— Voilà. Vous vous adressez à Mme Londe et vous demandez de vous inscrire sur la liste pour tel dimanche. Naturellement vous versez un acompte, mais vous ne le regretterez pas, allez. A la voir, tout d'abord vous la croirez un peu jeune. Elle a comme ça un air qui peut vous tromper, tandis qu'au fond elle est plus rouée qu'une fille de Chanteilles. Des yeux d'ange, vous savez,

et avec ça... On dirait que ça ne vous plaît pas, ce que je vous dis là. C'est pourtant pour vous rendre service.

— Merci, monsieur Morestel. Vous dites qu'elle sort avec M. Blondeau. Qui est-ce M. Blondeau?

— Pas si fort. Votre voisin de droite.

— Et si je n'ai pas envie d'attendre que le tour de M. Blondeau soit passé, hein? C'est encore Mme Londe qui peut arranger ça?

— Mais je ne sais pas. Le cas ne s'est jamais présenté. Allez lui demander vous-même, à la patronne. Et lâchez-moi! Vous me faites mal à me serrer comme ça.

— Excusez-moi, monsieur Morestel, je ne sais pas à quoi je songeais. Voulez-vous ma part de compote? Je vous la donne. Et tenez, finissons ma carafe de vin, puisque vous n'en avez plus. C'est que je n'ai pas d'appétit, ce soir, mais j'ai grande envie de trinquer avec vous, monsieur Morestel!

XI

Attendre. C'était à cela qu'il fallait se résigner malgré cette espèce de bondissement d'impatience qu'il sentait en lui. Depuis des semaines son esprit ne connaissait plus de repos; ne s'arrêtait plus, ne se détournait plus des voies arides où le menait le désir. Une faim perpétuelle le dévorait et, quoiqu'il en souffrît, tout ce qui n'était pas cette faim lui répugnait. Qu'étaient-ce que la vie et ses petites inquiétudes auprès de la terrible réalité de ce tourment?

Il ne s'était pas couché pour dormir, mais, comme la nuit était là, mieux valait profiter de sa fraîcheur, de son silence. Au moins, il pouvait s'abandonner à sa peine, car il y avait en lui un besoin de tourmenter sa plaie, de se déchirer, de s'empoisonner avec ses ongles, puisqu'il ne pouvait pas guérir. A quoi bon essayer de se distraire d'un mal qui règne sur le corps et l'âme? Il est moins dur de ne pas lui résister et de laisser le ravage s'accomplir dans toute son étendue.

Pendant plus d'une heure, il était resté couché, les paupières chaudes, la tête si lourde et si lasse qu'il se crut plusieurs fois sur le point de tomber dans le sommeil, mais quelque part au fond de son cerveau une pensée veillait, pareille à une flamme qu'aucun souffle ne réussissait à éteindre. Dans l'obscurité, il distinguait devant lui une longue surface blanche qui semblait trembler légèrement, le mur, puis une tache noire, la porte. Un jour, il passerait le seuil de cette porte et ne reviendrait plus dans cette chambre où il avait déjà tant souffert. Serait-il mort ou vivant? Et s'il était vivant, où irait-il? Que lui arriverait-il de meilleur ou de pire que ce qu'il avait connu jusqu'alors? N'était-il pas affreux

d'être confiné ainsi à la connaissance du présent, de ne pas savoir si l'avenir allait aggraver ou soulager vos peines? Étrange parcimonie du temps qui répartit nos maux sur les heures et les jours et ne nous en donne qu'un peu à la fois comme pour ne pas nous tuer trop vite.

Ses couvertures le brûlaient, bien qu'il sentît l'air froid sur son visage et ses épaules. Il se leva et chercha sur la table ronde au milieu de la pièce la carafe d'eau que sa femme y laissait tous les soirs, mais ses mains impatientes ne la trouvèrent pas tout de suite et il dut entrouvrir les volets pour y voir. Dehors il faisait beau; dans la dure et froide lumière qui se glissait par la fente des volets, la chambre revêtait un aspect inaccoutumé. On eût dit que les trois chaises autour de la table, la desserte, le plancher, tout était plongé dans un indescriptible sommeil, tant l'immobilité de la nuit était profonde. C'était l'heure où les plus grandes douleurs s'engourdissent, où le souci s'endort, où le malade tombe dans une espèce d'évanouissement délicieux et reprend des forces pour souffrir. L'air se taisait. Dans les deux villages de Lorges et de Chanteilles il n'y avait peut-être pas une âme qui ne connût cette minute de paix, alors qu'il était debout, le corps moite de fièvre, comme un damné à qui le repos est interdit. Et il imaginait des centaines de dormeurs, des vieillards pelotonnés au fond de leur lit, des hommes sur le dos, les mains le long du corps, semblables à des assassinés, et des jeunes filles à la chair pleine et blanche, au souffle voluptueux, tout un monde inanimé gravitant vers le jour.

Il la voyait aussi : elle était étendue un peu en travers de son lit, la tête en arrière, offrant sa gorge au crime ou à l'amour, et ses bras levés comme des ailes disparaissaient dans le flot noir de ses lourds cheveux. Elle dormait pareille à une morte. Le sang avait ralenti sa course dans ses veines et ne colorait plus ses joues. Si quelqu'un la tuait une nuit, c'est ainsi qu'on la trouverait, sûrement, mais elle serait nue et ses bras, ses cheveux traîneraient jusqu'à terre; si quelqu'un la serrait jusqu'à chasser l'air de ses poumons pour toujours, elle aurait ce visage blême, cette bouche entrouverte qui ne pourrait plus crier.

Comme il la détestait! L'avant-veille encore, en pensant à ses mains, à ses oreilles de petite fille, il devint la proie d'une tendresse

subite; ces souvenirs qui le visitaient dans la solitude avaient quelque chose d'amical et de consolant; c'était comme si elle-même lui disait tout bas : " Ne souffre pas trop. " Mais à présent que la lumière était faite, à présent qu'il savait qu'elle avait appartenu à tous et ne se refusait qu'à lui, il lui semblait que son cœur ne pouvait contenir toute la haine que cette femme y mettait. Il la détestait d'autant plus qu'il se sentait pour elle un attachement que rien n'affaiblirait jamais. C'est toute sa liberté qu'on abandonne à jamais lorsqu'on s'éprend d'un être; le désir peut s'éteindre, la passion peut mourir tout à fait, mais il reste au fond du cœur quelque chose d'inaliénable que l'on peut donner mais non reprendre. L'homme qui aime a vendu son âme et c'est en vain que la haine vient disputer la place à l'amour; jusqu'à la mort on appartient à ceux qu'on a aimés. Il comprenait cela. Son instinct l'avertissait de l'aspect étrange que prendrait Angèle à ses yeux dans dix ans, dans vingt ans, de la dépendance où il serait toujours, de l'esclavage du souvenir. Et jusqu'à la fin de sa vie il serait soumis par l'esprit, par le cœur, peut-être par les sens, à une femme aux yeux de qui il s'était rendu ridicule, une femme qui devait rire de lui et de son respect.

Maintenant qu'il y avait en lui cette révolte contre l'amour, son désir en était accru. Parfois des mouvements de rage le soulevaient tout d'un coup à la pensée des souffrances qui lui étaient infligées, et le besoin de triompher, de faire mal à son tour venait le déchirer. Que la violence était bonne! Quelle joie de courber jusqu'à terre celle qui l'avait humilié! Il lui semblait qu'une vigueur nouvelle circulait le long de ses bras, jusque dans ses doigts; et ses mains, comme deux êtres animés d'une vie particulière, se fermaient, s'ouvraient, se croisaient sans cesse, heureuses et impatientes d'agir.

A force de penser à elle, quelque chose d'étrange se produisait. Pendant des heures entières, il oubliait son visage. Certes, il se rappelait la forme de son nez, ses lèvres luisantes, divisées ainsi qu'un fruit, mais il n'arrivait pas à se représenter ce visage comme un visage vivant, un visage qu'il pouvait reconnaître; et tout d'un coup elle apparaissait à ses yeux avec une netteté dont il restait saisi, elle était là avec ses cheveux qui caressaient son front, avec cette expression mystérieuse au fond de ses yeux noirs où il

croyait voir à la fois un défi et une prière. Elle soupirait et remuait la tête. Chaque mouvement semblait l'enrichir d'une grâce merveilleuse, comme si sa beauté, travaillant à sa propre perfection, s'élevait d'instant en instant jusqu'à ce qu'il en fût enivré. Et il fermait les paupières pour mieux retenir en lui la douce et terrible image; elle hésitait un peu devant lui, dure et narquoise, puis brusquement s'effaçait. Il ne la voyait plus, il avait beau répéter son nom, se prendre la tête à deux mains pour reconstituer le mirage, c'était fini. Elle n'était plus là.

Dans son angoisse, il fit plusieurs fois le tour de la table et se laissa tomber à genoux. Peut-être que si elle le voyait ainsi, elle aurait pitié. Pourquoi souffrir si longtemps? Est-ce que cela le rendait meilleur? Meilleur! Tout en lui n'était que violence et qu'avidité. Et, sous le poids de sa tristesse, il tomba sur le plancher, étendu de tout son long entre le lit et la table. Pourquoi ne mourait-il pas? Combien de chagrin fallait-il pour tuer un homme, pour que le cœur crevât? Quelques heures plus tôt, il avait parlé à Mme Londe ainsi qu'on le lui avait conseillé. Elle avait pris les deux pièces de cinq francs qu'il lui offrait, puis elle avait promis *d'arranger* tout avec Angèle. Alors, la joie s'était emparée de lui, une joie hideuse qui l'avait conduit de rue en rue jusqu'au bord de l'eau, et là, il se rappelait qu'en proie à son délire, il s'était couché sur la berge, le visage dans l'herbe, écoutant sa respiration haletante dans le silence de la nuit.

Il était resté là une demi-heure, peut-être plus. Mais comment sa joie s'était-elle changée en désespoir? Le voilà qui revenait chez lui, plus triste et plus accablé qu'avant. Pourquoi, tout d'un coup, son sort était-il lié à celui d'une femme qu'il avait rencontrée dans la rue? Quelles étaient les lois folles qui régissaient la vie des êtres? S'il détestait cette femme, que ne la fuyait-il? Et si le désir seul l'attachait à elle, que ne se réjouissait-il de la facilité avec laquelle la vie *arrangeait* les choses?

Il se releva et but un verre d'eau. La chambre de sa femme était ouverte. Une chaise poussée contre la porte l'empêchait de battre et laissait circuler un léger courant d'air dont on sentait la présence comme le passage d'une personne invisible. Une curiosité soudaine le prit. Il alla jusqu'à la porte et regarda sa femme qui dormait. La fatigue écrasait la malheureuse créature et donnait à son

corps une immobilité absolue; étendue sur le côté, un bras sous le corps, l'autre pendant hors du lit, elle avait l'air de quelqu'un qui serait tombé au fond d'un abîme. La lumière éclairait faiblement ce visage d'où la jeunesse avait fui. Dans ce front, dans ces joues avalées l'âge s'était installé pour toujours; des rides victorieuses soulignaient le défaut des traits, l'amertume des lèvres, la lassitude des paupières. Il la regarda et pensa : " Jamais je ne l'ai aimée ", et, comme si elle sentait peser sur elle ce dur et injuste regard, elle esquissa dans son sommeil un geste de la main et respira plus profondément.

Il ne bougea pas. Un plaisir singulier le retenait là, le plaisir de contempler cette femme et de mesurer la distance, d'année en année plus grande, qui le séparait d'elle. Rien en elle ne lui plaisait, ni son visage, ni son corps, ni son amour. Elle était humble devant lui, mais il préférait à cette soumission le dédain et la cruauté d'Angèle; elle l'aimait sans rien soupçonner de ses trahisons, pourtant cette ignorance et cette simplicité n'excitaient que son mépris. Et il se demandait, avec la même surprise chaque fois, comment il avait pu l'épouser. Là encore, la vie s'était jouée de lui. Sans doute cette femme avait été jolie; il se rappelait encore ce visage pur que les soucis avaient ravagé, ce corps frais et blanc brisé par le travail. Quelque chose aurait dû l'avertir qu'elle perdrait vite ses attraits, que six ans à peine suffiraient à la rendre laide et ennuyeuse. Ses cheveux étaient tout gris d'un côté. Même dans la lumière incertaine de la lune, il les voyait briller comme du fer. Et il compara mentalement cette triste chevelure aux tresses qui s'épandaient en tous sens sur l'oreiller d'Angèle, pareilles à de longues flammes noires. Alors une telle horreur de son existence le prit, un tel dégoût de lui-même et du monde, qu'il se retira dans sa chambre et cacha son visage dans ses mains. En ce moment, il lui sembla qu'il touchait, en quelque sorte, la limite extrême de sa tristesse : il pouvait souffrir encore, mais souffrir plus lui paraissait impossible.

Après avoir réfléchi un instant, il s'habilla et sortit. Deux heures venaient de sonner. Que faisait-il? Aurait-il pu deviner, la veille, qu'à l'aube du jour suivant il courrait ainsi à travers les rues? Pourquoi ce grand calme dans son cœur tout à coup? Le mouvement, l'air frais qu'il sentait sur ses joues le rendaient presque

heureux. Le goût de la vie lui revenait avec la résolution qu'il avait prise. Il souffrait à cause de cette femme? Il allait la voir. Elle ne voulait pas sa mort, n'est-ce pas? Il lui expliquerait donc que, si elle ne l'aimait pas, il se jetterait à l'eau, dans la Sommeillante qui coulait tout près du restaurant, car c'était là qu'il la verrait, dans sa chambre. Il sonnerait, on ouvrirait. Les choses ne pouvaient se passer autrement, mais il avait fallu qu'il vécût des journées d'angoisse pour réussir à le comprendre. Parler à Angèle sur la route, lui offrir de l'argent, prendre un rendez-vous n'était pas simple, ce n'était pas ce que la vie, cette divinité cachée, avait prévu et ménagé pour lui. Il savait, à présent, ce qui allait arriver, il allait pénétrer dans la chambre d'Angèle, cette nuit même, dans cinq minutes, et il allait lui parler, lui saisir les bras, la forcer à l'entendre.

Il courait vite et sans bruit. Une rue, puis une autre le menaient de plus en plus bas, vers la petite place et la rivière. Il avait l'impression qu'elles couraient avec lui, qu'elles le portaient, qu'elles se le passaient comme des joueurs se passent une balle. Celle-ci qu'il dévalait à présent était en pente plus forte que les autres. Cinq heures plus tôt, il l'avait remontée, le dos courbé sous un poids terrible. Maintenant, il lui semblait que chacun de ses pas le lançait en avant, presque malgré lui, et qu'on le jetait sur la petite place qu'il atteignait enfin.

Tout d'abord, il ne reconnut rien, ni les platanes, ni le banc de pierre où il s'assit, ni la maison qui l'attendait. Dans cette lumière étrange que répandait la lune, plus rien n'avait de couleur; la feuille d'arbre était pâle comme le crépi du mur; l'ardoise du toit paraissait aussi blanche que les pavés. Là où l'ombre régnait, elle était si profonde et si noire qu'elle semblait avoir anéanti ce qu'elle recouvrait. On eût dit que jamais une âme ne s'était arrêtée sur cette place, que ce silence et cette immobilité des choses ne s'étaient pas une fois interrompus.

Il regarda la maison. Elle était haute de deux étages et présentait la façade la plus banale : au rez-de-chaussée les longues fenêtres du restaurant cachées sous un rideau de fer, puis six fenêtres réparties également entre le premier et le deuxième étages; tous les volets fermés. Angèle était derrière une de ces fenêtres. On avait dit à Guéret qu'elle dormait au premier, à l'angle nord

de la maison. Étendue sur son lit, elle respirait là sans se soucier que son souffle même fût une cause de souffrance pour un être humain. Dans son sommeil elle se retournait, sans doute, dégageant son bras de dessous son flanc, la tête lourde de songes, et ces mouvements qui eussent ravi le malheureux, la nuit avare les gardait pour elle. C'était en vain que son corps était beau, que son cou étant rond et blanc, que ses épaules brillaient. Elle aurait pu aussi bien être laide, ou ne pas être du tout pendant ces quelques heures où la lumière ne frappait pas son visage.

Il traversa la place en courant. Ces pensées le mettaient hors de lui. Une fureur subite le prenait contre l'ombre et les murs, contre tout ce qui lui dérobait l'amour. Un instant, il fut sur le point de sonner, mais il se ravisa aussitôt. Le premier étage n'était pas haut. Le rideau de fer qui protégeait la fenêtre du restaurant présentait un rebord large de quelques centimètres. Il y posa le pied, une main collée à plat sur la surface de métal, l'autre cherchant à agripper un coin de la porte, mais il perdit l'équilibre et dut sauter en arrière pour ne pas tomber.

L'impatience, l'émotion le faisaient souffler un peu. Il promena son regard sur la façade de la maison, sur cette paroi nue qui n'offrait aucune prise à ses doigts. L'idée de sonner se présenta à lui de nouveau, mais il l'écarta comme la première fois. Après avoir réfléchi quelques secondes, il ramassa un caillou et le lança contre le volet; l'imprudence de ce geste lui apparut dès qu'il l'eut accompli. Il ne fallait pas mettre Angèle en garde contre lui, il fallait la surprendre. C'était pour cela qu'il n'avait pas sonné tout à l'heure; son instinct l'avait averti. Et, dans la crainte d'avoir compromis sa chance de réussir, il alla se cacher sous les arbres, résolu à ne pas bouger si l'on ouvrait la fenêtre.

Cependant le bruit du caillou contre le volet avait été trop faible, sans doute, pour tirer Angèle de son sommeil et plusieurs minutes passèrent sans que la fenêtre s'ouvrît. Il eut ainsi le temps de réfléchir à ce qu'il voulait faire. De l'endroit où il se tenait le premier étage semblait si près du sol qu'un enfant se fût hissé jusque-là; le tout était de trouver la méthode la plus simple pour venir à bout de cette ascension. Ce n'était pas une question de force, mais de patience. De la force, il en avait assez, et elle lui servirait bientôt, lorsqu'il faudrait ouvrir les volets de l'extérieur.

Il retourna au rideau de fer et leva les bras pour mesurer l'espacé qui le séparait du but. Les mains étendues, les doigts allongés aussi loin que possible, il touchait presque le haut de la longue fenêtre. Trois ou quatre centimètres seulement l'empêchaient de se mettre dans une position efficace, car, s'il sautait pour atteindre le rebord supérieur de la fenêtre, il perdait du même coup la force nécessaire pour s'y maintenir, l'élan du saut lui faisait lâcher prise. Il essaya pourtant, et échoua pour la seconde fois.

Alors, quelque chose lui mordit le cœur, tout à coup, une colère sans geste et sans cri qui le jeta à terre. Il valait mieux mourir que de ne pas atteindre cette fenêtre, il valait mieux se briser le crâne sur ce pavé et laisser sa misérable vie s'écouler avec son sang. Mais une espèce de sursaut le releva brusquement. Être là, à quelques mètres d'Angèle et ne pas savoir escalader un mur, ouvrir des volets, pour la toucher, pour la ravir. Il sentit comme un flot de rage et de violence qui circulait dans son être et courut de nouveau vers les platanes afin de s'y cacher comme une bête blessée et furieuse, et prendre conseil de lui-même.

Au bout d'un instant, il reparut dans la lumière, se précipitant sur la maison comme sur un ennemi. En trois bonds, il l'eut atteinte et faillit réussir. La force qui nous vient on ne sait d'où lorsque la nôtre ne suffit pas, cette force parut le soulever du sol et l'attacher au rideau de fer, de telle sorte que son torse tout entier dépassait le rebord qu'il ne pouvait saisir tout à l'heure. S'il avait eu les bras levés, ses mains se seraient aisément agrippées aux volets mêmes qu'il voulait ouvrir, mais la présence d'esprit lui manqua. Pendant deux ou trois secondes il demeura là, les bras et les jambes écartés, les paumes plaquées à la pierre, tenu en place par sa seule volonté, semblable à un de ces grands oiseaux de nuit qu'un mur trop pâle fascine et attire malgré eux et qui s'y collent comme pour se saouler du détestable éclat de cette blancheur. Puis il se détacha tout d'un coup et retomba sur le sol.

Alors la rage l'aveugla, et il se mit à sauter sans prendre d'élan, se cramponnant comme il pouvait à cette surface ingrate qui n'offrait de saillie que trop haut et trop bas, griffant la pierre

et le fer de ses ongles. Plusieurs fois il parvint à se tenir debout sur le rebord inférieur de la grande fenêtre, mais là se bornait son succès; ses bras s'étendaient vainement à droite et à gauche pour trouver une aspérité, une arête, quelque chose qui le retînt dans sa chute; tout semblait calculé par un architecte prévoyant pour faire échouer une entreprise de ce genre.

Il s'assit sur le pavé et souffla. Cela devait pourtant être facile d'atteindre le premier étage d'une maison; se pouvait-il qu'avec toute la vigueur de ses poignets, il n'y arrivât pas? L'idée lui traversa l'esprit de chercher un objet qui pût lui servir de marchepied. L'un de ces gros cubes de pierre comme il en avait vu le matin même, le long d'une rue en réparation. Mais il ne voulait pas quitter la petite place; il lui semblait que son sort se déciderait là et qu'il anéantissait toute chance de réussite en s'éloignant de cette maison. Il entrerait dans la chambre du premier étage avant l'aube ou jamais, car jamais plus il ne sentirait en lui cette frénétique volonté qui le lançait contre le rideau de fer; avec le jour reviendraient les scrupules, les hésitations. Il fallait profiter de cette espèce d'hallucination dans laquelle il vivait depuis quelques heures, tirer parti du fait extraordinaire qu'il était là et qu'il cherchait à pénétrer dans une maison comme un malfaiteur. Que lui importait ce qu'on penserait de lui? Il avait l'impression que toute son existence était ramassée dans ces minutes qui s'écoulaient si vite. Avec quelle joie il se jetterait dans cette chambre où dormait Angèle! Oserait-elle lui résister alors, lui mentir, le berner avec des paroles comme elle avait fait sur la route?

Lorsqu'il se fut reposé un peu, il se leva et, les mains serrant l'encadrement de la porte, comme s'il eût voulu attirer à lui cette partie de la maison, il plaça le pied gauche dans l'angle formé par l'embrasure, à quelques centimètres du sol. Tout d'abord, il crut qu'il n'y tiendrait pas; la sensation d'être repoussé par la muraille et de lutter avec elle lui fit presque lâcher prise; le sang affluait sous ses ongles et brûlait sa chair, mais lentement ses coudes s'élevaient. Toute la force de son grand corps se concentrait dans les poignets qui tremblaient sous l'effort. Maintenant, il ne pouvait plus échouer, c'était sa vie même qu'il jouait; tomber en arrière, c'était mourir. Il éleva le pied gauche et plaça

le pied droit dans une position analogue. Sa tête bourdonnait; toutes les veines de son cou battaient et se gonflaient. Lorsque ses coudes furent à la hauteur de son visage, il appuya de ses pieds contre le chambranle et hissa son torse aussi haut qu'il put. Son front, puis son nez et sa bouche dépassaient le haut de la porte. Il jeta la tête en arrière et posa le menton sur le mince rebord de pierre, nouveau point d'appui qui lui permit de disposer de sa main gauche pendant l'espace d'une seconde, le temps de saisir le coin supérieur de l'encadrement. Cela le contraignit à lancer son corps de côté pour ne pas perdre l'équilibre et à se mettre en diagonale, les deux pieds arc-boutés contre la porte et se touchant l'un l'autre. Sa tête revint à la hauteur où elle était avant cette nouvelle position. Il sentit le désespoir le gagner et fut sur le point d'abandonner toute méthode; quelque chose était contre lui. Cependant il se rendit compte qu'il avait tout à gagner à jouer d'audace et d'un mouvement subit plaça sa main droite près de sa main gauche. Ses pieds quittèrent le chambranle tout d'un coup, et un instant il se balança, pendu par les doigts, plus près du sol qu'il n'avait jamais été depuis le début de cette escalade.

Sa tête se noyait dans le vertige et la lassitude. Peu à peu la force s'en allait de ses mains qu'un poids terrible faisait frémir; dans dix ou quinze secondes elles lâcheraient leur proie, ce mince rebord de pierre qu'elles tenaient encore. Il pensa : " Si je me laisse tomber, je ne la verrai pas. " Par une sorte de bond sans élan il éleva les genoux et en frappa le vantail de la porte. Son cœur battait de plus en plus fort avec un bruit qui ressemblait au pas d'un être invisible, marchant, les pieds dans sa poitrine. Tout son corps se tendit. Il plia les coudes et remit les pieds de chaque côté du chambranle. La fatigue tirait sur les muscles de ses membres comme pour l'écarteler. Son torse, soulevé par le mouvement des coudes, se haussa de nouveau. Tout à coup, il poussa un cri et appuyant de toutes ses forces sur la pointe de ses pieds, il jeta les mains en l'air, les colla sur le mur au-dessus de la porte, et se dressa. Ses paumes saignaient, écorchées par la pierre; il sentit le bois grincer sous le bout de ses chaussures et comprit qu'il allait glisser. Pourtant il fit un dernier effort et plia les pieds de façon à n'être plus soutenu que par l'extrémité des orteils;

ce fut comme si la pointe d'un couteau pénétrait dans sa chair, la douleur fut si vive qu'elle lui arracha un soupir; presque aussitôt ses pieds battirent la porte, abandonnant leur position, mais il ne tomba pas : ses doigts s'étaient agrippés aux barreaux de la fenêtre.

Pendant quelques instants il se balança, meurtri, le sang coulant le long de ses poignets. C'était malgré tout une espèce de repos que cette inactivité et il eut le temps de se ressaisir. Maintenant qu'il avait atteint la fenêtre et que ses mains serraient fortement les barreaux, il pouvait se servir de ses jambes comme il voulait, sans craindre de perdre l'équilibre. Au bout d'une minute, escaladant la porte des pieds et des genoux, il parvint à se tenir debout sur le rebord de la porte, les mains à la barre d'appui de la fenêtre. Mais cette fenêtre n'était pas celle d'Angèle. Il souffla un peu et, ne libérant que sa main gauche, il s'engagea sur le rebord supérieur de la grande fenêtre qui occupait le rez-de-chaussée. Près de deux mètres séparaient les fenêtres du premier étage. Il étendit les bras aussi loin qu'il put, la main droite tenant toujours la barre d'appui de la fenêtre qu'il avait quittée, la gauche palpant le mur. Le rebord sur lequel il avait posé les pieds à plat mesurait un peu moins que la largeur de sa chaussure; c'était assez pour le porter. Il avança ainsi, imperceptiblement, le corps appliqué à la pierre, sans souffle, sans pensée. Enfin il sentit sous ses doigts la barre d'appui de la fenêtre et la saisit. Puis il ouvrit sa main droite qui vint rejoindre la gauche.

A présent, l'épaule contre la fente des volets, il essayait de vaincre cette dernière résistance et de faire ployer le petit loquet de fer. Ce fut le bois qui céda. Après deux ou trois poussées de plus en plus violentes un des volets se fendit avec un craquement qui retentit dans le silence comme le bruit d'une fusillade.

Il se laissa tomber à l'intérieur de la maison et roula sur le plancher. Le sang murmurait dans sa tête; il souffla un instant et se releva, stupéfait de sa réussite, osant à peine porter les yeux sur cette chambre et ces meubles qu'il avait imaginés tant de fois. Avec lui pénétraient dans la pièce les premières lueurs de l'aube, éclairant les murs sales et le tapis usé. Il vit alors que la chambre était vide et que le lit n'était pas défait.

La minute décisive était passée. Un moment la destinée avait

hésité, ne sachant plus ce qu'elle ferait de lui, l'abandonnant à sa volonté aveugle, mais depuis la voie s'était creusée de nouveau devant cet homme; une main sans faiblesse l'y poussait et l'hallucination de la nuit prenait fin.

Couché sur le lit, il était comme noyé dans l'odeur de ce corps absent, il reconnaissait l'endroit où la tête avait dû poser et il y posait lui-même la joue, les lèvres, les yeux, promenant ses paumes sanglantes sur les draps et l'oreiller tout vivants du parfum dont il s'enivrait.

Dans un couloir, des pas allaient et venaient. Une porte s'ouvrit et se referma. Une voix demanda : " Qu'est-ce que c'est? Qui est-ce? " Et enhardie par le silence, elle se mit à crier : " Au secours! "

Il l'écoutait sans comprendre, comme on écoute la voix qui vous tire d'un profond sommeil. Enfin elle se rapprocha et vint tout près de la porte. C'était Mme Londe qui criait; la peur lui serrait la gorge, mais elle criait pourtant et de plus en plus fort; une fois elle appela Angèle.

Au bout d'un instant, il se dressa, arracha de l'oreiller la taie qui le recouvrait et l'enfonça dans la poche de son veston. Puis il se leva et fit quelques pas dans la chambre. Ses yeux allaient d'un objet à l'autre, du lit de fer qui avait gémi sous son poids à la petite glace qui lui renvoyait son visage hagard. Il vit les murs souillés par l'humidité, les deux chaises de paille près de la porte, la table qui n'avait plus de tiroir. Le souvenir de cette chambre où la vie l'avait mené pour le trahir, cela aussi il l'emporterait de même qu'il emportait le linge où la chevelure d'Angèle s'était répandue.

Comme il enjambait la barre d'appui, on frappa à la porte plusieurs fois; puis la porte s'ouvrit, mais, déjà il s'était laissé glisser de la fenêtre pour tomber en boule au pied du mur. De la place, il entendit les exclamations de Mme Londe qui pénétrait dans la chambre vide et découvrait le lit ensanglanté. Elle n'avait qu'à se pencher à la fenêtre pour le voir. Il se redressa malgré une douleur au côté qu'il ressentait depuis sa chute et longea la maison jusqu'à la rue dont elle formait l'angle. Là il s'arrêta pour souffler. Dans son angoisse et comme pour étouffer le bruit rauque de sa respiration, il porta à son visage la taie d'oreiller

qu'il avait volée. Ce parfum l'étourdissait; il ferma les yeux. Tout un monde de souvenirs naissait en lui; il avait déjà tant de choses dans sa vie depuis le moment où il avait rencontré Angèle, de petites choses dont la plénitude était telle qu'il y en aurait eu assez, semblait-il, pour de longues années de souffrance.

Brusquement, il fut ramené à lui et rouvrit les yeux. Mme Londe criait, à la fenêtre, et de l'endroit où il était il pouvait voir la lumière jaune que répandait la lampe qu'elle tenait au poing. Il remit le linge dans sa poche et boutonna son veston comme quelqu'un qui va fuir. Cette voix, que la frayeur enflait et contractait tour à tour, lançait dans la nuit des paroles terribles : " Angèle n'est plus là! On l'a assassinée! Il y a du sang partout! J'ai entendu un homme ici. C'est lui qui a fait le coup! "

Il regarda à droite et à gauche, hésitant. A droite c'était la ville que ces cris allaient éveiller. A gauche la Sommeillante et la campagne, mais aller à gauche c'était risquer d'être aperçu et reconnu par Mme Londe. Il remonta en courant vers la droite. Déjà une fenêtre s'allumait, plusieurs voix s'interpellaient d'une maison à l'autre, mais personne ne sortait encore; il faudrait de longues minutes pour qu'on en trouvât le courage. Il allait le long des murs, les genoux sans force, la poitrine broyée dans une étreinte qui ne se relâchait plus. Son cœur battait comme un être affolé qui se jette contre les murs de sa geôle et cherche à s'échapper. Jamais il n'avait eu peur comme cela. Cet assassinat dont on l'accusait, cette mort infligée par lui à Angèle, n'était-ce pas probable, n'était-ce pas vrai? Qu'aurait-il fait d'autre s'il avait trouvé la jeune femme dans son lit? Il lui aurait peut-être tranché la gorge pour se venger d'elle, pour la faire taire, et ses mains seraient comme elles étaient à présent, chaudes et lourdes, poisseuses.

Il traversa et se jeta à gauche dans une ruelle obscure où les cris de Mme Londe n'arrivaient pas, mais il n'osa s'arrêter. Après s'être traîné une vingtaine de mètres, il rejoignit une rue qu'il connaissait bien pour y avoir suivi Angèle et qui le menait au fleuve. En plein jour il eût été vu de Mme Londe, mais la nuit était encore assez épaisse pour qu'il se risquât, et rassemblant ses forces il se remit à courir. D'un côté de la rue s'alignaient de petites maisons basses, de l'autre régnait le mur de l'entrepôt à charbon. Ce fut ce mur qu'il suivit. Au bout de la rue, il hésita. Les cris se faisaient en-

tendre à nouveau, distinctement. Il regarda à gauche, ne vit rien, et tourna brusquement à droite.

La route était large et pavée de pierres sonores qui faisaient retentir ses pas. Il gagna le talus qui la séparait de la rivière et courut dans l'herbe, sous les platanes qui accompagnaient la Sommeillante dans son paresseux voyage à travers la ville. Lorsqu'il aurait atteint le dernier de ces petits arbres courts, il serait sauf. Là, en effet, commençait un bois touffu où il pourrait se cacher.

Le ciel s'éclaircissait peu à peu, une lueur terne et pâle faisait surgir de l'ombre les dernières maisons de la ville qui bordaient le côté droit de la route, puis la rosée se mit à tomber. Il pouvait être quatre heures. Sans s'arrêter, il tendit ses mains brûlantes aux petites gouttes fraîches qui brillaient dans l'air gris. Sa chair exténuée ne ressentait plus de fatigue. Passé un certain degré de lassitude, les membres ne souffrent plus et obéissent d'eux-mêmes à la volonté qui n'a plus la force de leur commander. S'il avait fallu marcher une heure encore, plus d'une heure, il l'aurait fait.

A l'orée du bois, il trébucha sur une branche morte et, se laissant tomber sur la terre recouverte de feuilles, il s'endormit presque aussitôt.

XII

Vers dix heures il s'éveilla et sortit de sa cachette. De nouveau il était sur la route, mais il se dirigeait à présent vers ces maisons qu'il avait fuies, la nuit précédente. Le vent qui soufflait sécha ses vêtements; il n'osait se servir de ses mains de peur de rouvrir ses plaies et marchait, la chevelure emmêlée, le corps brûlé d'une fièvre qui lui envoyait le sang aux joues. Une seule pensée l'occupait : trouver Angèle. Il avait commencé, il fallait en finir. Cette nuit affreuse où il avait enduré toutes les souffrances à la fois, il ne se pouvait pas qu'elle fût un cauchemar privé de sens. Elle devait avoir un prix, il devait y avoir quelque part, dans le temps, une heure, une minute qui la rachèterait.

Des gens passèrent près de lui. Il ne les vit pas et ne leur rendit pas leur salut. C'était au restaurant qu'il irait demander où était Angèle. Peu lui importait ce qu'on dirait de sa mise, de ses mains noires de sang, des soupçons qu'il ferait naître. On ne pouvait pas l'arrêter parce que ses cheveux étaient en désordre et qu'il avait les mains écorchées. Et s'il était vraiment arrivé quelque chose à Angèle, si on l'avait assassinée dans la nuit? Si elle était morte?

Si elle était morte? Cette pensée le força à s'arrêter comme si, subitement, une main invisible l'avait frappé en pleine poitrine. Il répéta tout haut la question, sans terreur, sans émoi, mais avec la surprise de prononcer des paroles étranges dont le sens était difficile à saisir; et il se remit à marcher plus vite. Elle ne pouvait pas mourir avant qu'il l'eût tenue dans ses bras; elle était à lui; la vie la lui avait donnée, la volonté mystérieuse qui règle nos destinées, cette force qui domine le monde lui

avait donné cette femme. Elle était à lui parce qu'il l'aimait et qu'il avait souffert pour elle.

En arrivant à l'avenue de la Sommeillante, il pressa le pas pour échapper à l'attention d'un groupe de cinq ou six femmes qui parlaient sous les platanes. Déjà il voyait la place dont l'aspect lui fit battre le cœur. Une femme était devant lui et marchait dans la même direction. Il la dépassa, mais elle courut après lui et lui mit la main sur le bras.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle.

C'était Angèle.

Elle répéta :

— Qu'avez-vous? Où allez-vous?

Du revers de la main elle écarta une mèche qui lui barrait le front. Ses yeux étaient agrandis et brillaient. Il la regarda une seconde, puis il lui saisit le bras avec un geste convulsif.

— Où avez-vous passé la nuit? demanda-t-il.

— On m'a prêté une chambre, à la blanchisserie, répondit-elle. C'est donc vous qui êtes entré chez nous, hier soir? Dans ce cas, il ne faut pas vous montrer encore. Rentrez vite chez vous. Lâchez-moi.

— Non.

— Allons, ne restons pas là. Vous voyez bien qu'il passe du monde.

— Je ne vous laisserai pas partir. Venez avec moi.

— Lâchez-moi le bras, au moins. Puisque c'est moi-même qui suis venue vous parler... Vous seriez passé près de moi sans me voir.

— Dites-moi pourquoi vous êtes venue me parler.

— Je ne peux pas vous le dire si vous ne me lâchez pas. Voilà des gens qui se dirigent vers nous et qui nous regardent. Ne restons pas là.

— J'irai où vous voudrez, mais je ne vous lâche pas.

Elle tourna le dos au restaurant et se mit à marcher vers le petit bois. Son bras prisonnier pendait le long de son corps.

— Vous n'avez pas peur que j'appelle? demanda-t-elle.

— Non, je n'ai pas peur.

— Écoutez, dit-elle au bout d'un instant, il faut rentrer chez

vous et remettre de l'ordre dans votre toilette. Vos vêtements sont tout déchirés. On aurait des soupçons si on nous voyait ainsi.

— Viendriez-vous avec moi?

— Non, je ne peux pas traverser la ville avec vous.

— Pourquoi pas?

— Laissez-moi, supplia-t-elle, laissez-moi donc. Je vous dirai tout cela plus tard.

— Où avez-vous passé la nuit?

— Je vous l'ai dit : à la blanchisserie.

— Ce n'est pas vrai. Avec qui étiez-vous?

— Ne parlez pas si fort, voilà des gens qui passent.

Ils se turent un instant, puis il reprit à voix plus basse, sans la regarder :

— Dites-moi seulement avec qui vous étiez.

— Avec personne.

— Je sais que vous vous êtes vendue à tout le monde d'ici. Avec qui étiez-vous? Avec M. Blondeau?

Elle fondit brusquement en larmes et essaya de se dégager, mais il la tenait bien.

— Vous étiez avec quelqu'un, continua-t-il. Qui était-ce? Était-ce M. Grosgeorge?

Cette question demeura sans réponse. Ils marchèrent en silence un moment, puis il demanda de nouveau en lui secouant la main :

— Dites. Était-ce lui?

— Ni lui, ni personne. J'étais seule. Je ne voulais pas dormir chez Mme Londe. J'étais sûre qu'elle viendrait me parler de M. Blondeau.

— Vous avez promis de sortir avec lui dimanche.

— Je n'ai rien promis. Au contraire, j'ai dit que je ne sortirais pas.

— Vous mentez. Il m'a dit lui-même que c'était entendu.

— Ce n'est pas vrai. Laissez-moi donc; je suis déjà bien assez malheureuse. Je vous dis de me lâcher. Vous me faites mal.

Il la tirait de toutes ses forces et la contraignit à quitter la route pour gravir le talus.

— Puisque vous craignez qu'on ne nous voie, dit-il, nous allons marcher sur la berge.

Le ton dont ces paroles étaient dites et le regard qui les accom-

pagnait firent peur à la jeune fille; elle eut tout à coup l'impression que le talus qu'elle franchissait malgré elle la séparait de la vie. L'idée de crier : *au secours!* traversa de nouveau son esprit, mais Guéret parut avoir lu ce projet dans ses yeux, car il posa la vue sur elle et lui dit :

— Ici, je suis le plus fort. Si vous appelez, je me jette à l'eau avec vous et nous nous noyons.

— Hélas, dit-elle en maîtrisant son émotion, je ne songe pas à appeler.

— Pourquoi dites-vous : hélas!

— Parce que vous voilà dans un état... On dirait que vous êtes malade.

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, elle le vit rire. Mais il reprit aussitôt son sérieux.

— Je parie que cela vous fait de la peine.

— Oui.

— Eh bien, non, dit-il en lui secouant la main. Cela ne vous fait pas de peine, mais vous avez peur de moi. Vous avez beau vous dire qu'il passera peut-être quelqu'un sur la route dans un instant, vous savez que, si je veux que nous nous noyions, j'ai quatre fois plus de temps qu'il n'en faut. Et alors vous dites que vous avez de la peine. Gardez-la pour d'autres que moi, votre peine!

Elle sentit la chaleur de son souffle sur sa peau et détourna un peu la tête.

— Dites-moi que je vous dégoûte, dit-il tout à coup.

— Non, non, fit-elle en tremblant. Au contraire, si j'ai quitté Mme Londe, c'est à cause de vous. Je voulais vous expliquer.

— Dites-moi que je vous dégoûte, répéta-t-il avec force. Je vous l'ordonne.

— Puisque je vous dis que ce n'est pas vrai.

Il la repoussa violemment, sans la lâcher, et la fit tomber à genoux.

— Dites-le, si vous tenez à la vie.

— Oui, oui, gémit-elle, épouvantée.

— Dites : vous me dégoûtez.

— Oui, fit-elle d'une voix haletante, eh bien, vous... me dégoûtez. Laissez-moi.

De son bras libre, elle essaya d'atteindre un des petits arbres qui bordaient la Sommeillante et dont on voyait les têtes, de la route, au-dessus du talus.

— Qu'est-ce que tu veux faire? demanda-t-il.

— Me relever, vous voyez bien.

Il était debout devant elle, le visage en feu, lui cachant le ciel de sa haute stature, de ses épaules géantes. Un instant, il la laissa se débattre sans lâcher ce bras qui se tournait et se retournait dans son poing. Elle parvint à lever un genou et à poser un pied à plat sur le sol. Ses yeux cherchèrent alors le regard de l'homme, comme pour le supplier de permettre qu'elle profitât de cette victoire; il la repoussa tout à coup et elle retomba sur la berge; la surprise et la terreur lui arrachèrent un cri.

— Assez! ordonna-t-il, penché sur elle.

Mais elle ne pouvait plus se contenir : son cœur battait trop vite; sa gorge malgré elle livrait passage à un appel terrible, un hurlement d'animal pris au piège et qui ne connaît plus de ressource que dans ses cris de douleur et de désespoir. Le spectacle de cet effroi mit Guéret hors de lui. Il la gifla d'abord, et, lâchant son poignet, il lui prit la tête dans les mains et la heurta plusieurs fois sur le sol. Elle haletait mais criait encore. Il appliqua sa main sur sa bouche; elle mordit cette main. Alors une sorte d'ivresse le prit, une ivresse de rage et de souffrance. Il jeta les yeux autour de lui avec le regard d'un homme qui tombe à la mer. Ses bras firent de grands moulinets heurtant les branches des arbres autour de lui, et tout d'un coup il saisit l'une d'elles et, s'y cramponnant avec fureur, essaya de la rompre; elle plia une ou deux fois et se brisa enfin avec un déchirement horrible, montrant la grande blessure blanche du tronc d'où elle se détachait.

Angèle s'était levée et courait le long de la Sommeillante; lorsqu'elle fut à vingt pas de Guéret, elle voulut remonter le talus mais, à l'endroit où elle se trouvait, il était à deux mètres au-dessus de la rivière et en pente trop rapide. La force lui manqua. Elle reprit le petit chemin et courut de nouveau.

Il la rattrapa en quelques secondes et la saisit à la tête. La chevelure de la malheureuse se déroula, lourde et noire, ruisselant sur le bras de l'homme. Une seconde il demeura immobile en sentant sur le revers de sa main la fraîcheur et le poids de ces

tresses, puis ses doigts se refermèrent. Elle cria et voulut se retourner vers lui, mais il jeta sa branche de côté et, prenant à deux bras ce corps qui se débattait, se laissa tomber avec lui sur le sol. La jeune fille soufflait, vaincue par la fatigue et la terreur. Dans la rage qui lui faisait perdre tout contrôle de ses gestes, il eut tout à coup un mouvement de tendresse en voyant la blancheur de cette chair que soulevait une respiration difficile et il murmura le nom d'Angèle, mais elle le regarda d'entre les longues mèches qui lui cachaient à moitié le visage et se remit à crier, hors d'elle-même à l'idée que cet homme allait peut-être la tuer. Elle eut le temps de voir la colère revenir dans ses yeux comme une espèce de flot qui en changea la teinte, et ferma les paupières. Il la tenait par le cou, étranglant ces cris dans sa gorge.

— Tais-toi, répétait-il sur un ton de supplication et de fureur.

Et comme elle essayait de se libérer et de crier, il la frappa à la poitrine et au visage, plusieurs fois. Il lui sembla tout à coup que la rivière, les arbres, l'air, tout remuait autour de lui et qu'un rugissement continu emplissait le ciel. Les poings se levaient et retombaient sans qu'il en fût le maître. Sa seule pensée était de faire cesser les abominables cris qui sortaient de cette bouche, ce son aigu qui pénétrait dans son cerveau comme une arme et le déchirait. Une terreur subite, la propre terreur de sa victime le gagnait. Il ne savait plus comment échapper à lui-même, à son crime, comment empêcher ses mains d'agir, comment arrêter ces cris. Les yeux de la jeune fille ne le regardaient plus, ils étaient révulsés dans un effort pour fuir le spectacle du visage qui se penchait sur elle, et telle qu'elle était, elle ressemblait à une aveugle, à une folle, elle ressemblait déjà à cette vision de l'assassinée qu'il avait eue la nuit dernière.

Brusquement, il saisit la branche qu'il avait jetée de côté et qui était à portée de sa main. Dans l'excès de sa colère il leva son arme et en frappa Angèle au visage, sur les joues, sur le front, jusqu'à ce qu'elle se tût et que le sang dérobât aux yeux du vainqueur la vue de ces traits qu'il adorait.

XIII

Toute la journée le vent avait soufflé, promenant les feuilles mortes d'un côté à l'autre de la grand-route ou les éparpillant à la surface immobile de la Sommeillante. Au bord du fleuve, l'herbe épaisse brillait dans le soleil et se couchait à plat comme si des corps exténués s'y étaient étendus pour boire la fraîcheur qui montait de la terre et de l'eau. Le ciel répandait une lumière égale et il n'y avait pas une branche qui ne projetât sur le sol sa ligne nette et changeante que le vent n'arrivait point à effacer. Rien n'est plus délicieux que ces premières journées d'automne où l'air agité de puissants remous semble une mer invisible dont les vagues se brisent dans les arbres, tandis que le soleil, dominant cette fureur et ce tumulte, accorde à la moindre fleur l'ombre qu'elle fera tourner à son pied jusqu'au soir. De ce calme et de cette frénésie résulte une impression où la force se mêle à une douceur que le langage humain ne peut rendre. C'est un repos sans langueur, une excitation que ne suit aucune lassitude; le sang coule plus joyeux et plus libre, le cœur se passionne pour cette vie qui le fait battre. A ceux qui ne connaissent pas le bonheur, la nature dans ces moments généreux leur en apporte avec les odeurs des bois et les cris des oiseaux, avec les chants du feuillage et toutes ces choses où palpite l'enfance.

Toute la journée il avait marché le long de la rivière et à travers le pays. Des gens l'avaient observé, suivi du regard et il avait pris peur, allant plus vite, mais retrouvant toujours d'autres visages qui se tournaient lentement vers lui, et des yeux qui détaillaient avec le même soin et la même surprise le désordre de ses vêtements. Vers le soir, il était revenu à l'endroit qu'il avait fui quel-

ques heures plus tôt. Le calme qui était à présent dans son cœur démentait ce que sa mémoire lui disait; il n'avait plus d'inquiétude, de fatigue, il jouissait de l'air frais, de cette heure où la lumière défaillait. Pendant si longtemps il avait porté dans sa tête le souvenir de ces cris, de cette immobilité soudaine, que tout d'un coup il ne pouvait plus y croire. Cela ressemblait trop peu au reste de sa vie pour être vrai, et il ne se reconnaissait pas dans ces gestes qui passaient continuellement devant ses yeux. Si on lui avait raconté l'horrible lutte près de la rivière, il aurait ri, sans doute, et il suivait la berge de la Sommeillante pour constater qu'il n'y avait rien, il cherchait la place pour se prouver à lui-même qu'elle n'existait pas.

Il la trouva : ces branches cassées, il les avait vues dans son cauchemar. Se pouvait-il que dans sa folie il eût observé tant de petites choses, tant de fleurs, d'arbres, de reflets? Quelque chose en lui était demeuré éveillé, alors que tout le reste de son être était plongé dans une sorte de rêverie effroyable où des actes s'accomplissaient qu'il n'avait pas crus possibles, des actes de meurtre et de désir. Il ne pouvait plus se tromper. Toute la réalité lui apparut; il avait tué cette femme et des gens étaient venus l'emporter, des gens s'étaient tenus autour d'elle, ils avaient considéré la morte et l'horreur de ce visage mutilé, puis ils avaient jeté un vêtement, un sac, n'importe quoi sur la tête de la malheureuse parce qu'elle les épouvantait. Et si elle n'était pas morte? Il ne pouvait plus se souvenir si elle respirait ou non, il se rappelait seulement que tout d'un coup, au bout de plusieurs minutes, il avait vu cette blessure qu'il lui avait faite à la figure et que, saisi d'effroi, il s'était enfui.

Il avait couru le long de la rivière, puis escaladant le talus il s'était retourné malgré lui pour la voir encore; elle était là, immobile, couchée en travers du sentier et les cheveux épars. Alors il s'était remis à courir pour se retourner un peu plus loin, mais de là il ne pouvait plus la voir. Ce fut à cet instant qu'il connut le plus grand soulagement de sa vie : rien n'était arrivé puisqu'il n'apercevait rien sur la berge, et il courut de nouveau, s'enfonçant dans le bois aussi vite que ses jambes pouvaient le supporter, de peur que la tentation ne lui vînt de regagner le petit sentier et d'aller voir.

Et maintenant qu'il était encore une fois près du fleuve, à l'endroit où ces choses s'étaient passées, maintenant que le sentier était vide, tout lui paraissait aussi réel que s'il eût eu à ses pieds le corps de la jeune femme. Il fit quelques pas de droite et de gauche, ne sachant plus pourquoi il restait là au lieu de s'enfuir. Se tenir sur cette berge lui procurait une sorte de plaisir auquel il ne se sentait pas la force de renoncer tout de suite. S'il s'éloignait, il reviendrait aussitôt. Sa violence ne lui laissait pas de remords. Tout à l'heure, il était poursuivi par la peur de ce qu'il avait fait, et cependant il n'y croyait pas; à présent que sa conscience lui fournissait la preuve de son crime, il était calme. Il regardait cette herbe, il se penchait sur elle comme pour y retrouver la trace du corps qui l'avait froissée. Son cœur battait, non de crainte, mais d'une émotion nouvelle qu'il ne réprimait pas, une curiosité extraordinaire de tout ce qui donnait à cet endroit son caractère propre : l'odeur de la rivière, la fraîcheur qui montait du sol et cette agitation perpétuelle des branches au-dessus de sa tête. " C'était là ", se répétait-il à mi-voix. Il ferma les yeux une ou deux fois, et respira profondément; puis il arracha une touffe d'herbe qu'il mit dans sa poche, et tout d'un coup, par un brusque élan, il se jeta sur la terre, il s'étendit là où il s'était étendu quelques heures plus tôt. Et de même que le matin, il entendit le clapotis de l'eau contre la berge et le murmure des feuilles. S'il ouvrait les yeux, il voyait la Sommeillante presque au-dessus de lui, mais il ne discernait pas son autre rive, il n'avait devant lui que les brins d'herbe où la lumière et l'ombre jouaient comme dans une forêt, puis la rivière, haute et droite ainsi qu'un mur.

Le visage sur le sol, il gardait une immobilité dans laquelle toutes ses forces se dispersaient peu à peu; il lui semblait qu'il perdait la conscience de son être et qu'un élément invisible prenait possession de lui, une émanation mystérieuse qui venait de toutes parts, de toute cette végétation dont la senteur le pénétrait. Dans sa tête devenue légère une espèce d'étourdissement brouillait ses pensées. Ses bras, ses jambes, son corps entier s'anéantissait, se mêlait à tout ce qui respirait et bruissait autour de lui. Sans pouvoir dormir, il tomba dans une sorte de stupeur où son âme oublia quelque temps qu'elle existait.

Le bruit d'une conversation le ramena à lui; des gens passaient

sur la route et parlaient avec chaleur. Une ou deux fois ils s'arrêtèrent et parurent disputer s'il fallait revenir en arrière ou continuer leur chemin. Quoiqu'ils ne se fissent pas faute d'élever la voix, il ne parvint pas à comprendre ce qu'ils disaient. La seule parole qu'il put saisir fut : " Plus loin ", et celle-là l'épouvanta. Ces hommes le cherchaient; pour le découvrir, ils n'avaient qu'à se pencher un peu au-dessus du talus qui le cachait à leurs yeux. Aussi l'idée de s'enfuir traversa-t-elle son esprit, mais fut écartée aussitôt. Le moindre bruit le trahirait. Mieux valait attendre et contenir la terreur qui faisait refluer tout son sang vers sa poitrine. S'ils s'en allaient, tant mieux; s'ils descendaient sur la berge, il se jetterait à l'eau.

Ils s'éloignèrent. Le vent lui apporta le son de leurs voix que la discussion animait de plus en plus. Au bout de quelques secondes, il rampa dans la direction opposée à celle qu'ils avaient prise jusqu'à ce qu'il eût augmenté de vingt à trente mètres la distance qui le séparait d'eux. Là, il se reposa un instant, et se levant, escalada le talus pour se coucher ensuite dans le petit fossé qui longeait la route. En se dressant sur les coudes, il pouvait les voir. Ils étaient trois et marchaient lentement, mais déjà ils étaient loin. L'un d'eux, petit et maigre, ressemblait à M. Pinsot, et c'était lui qui, prenant ses compagnons par le bras, les forçait à s'arrêter et gesticulait ensuite avec sa canne.

Il attendit qu'ils eussent fait quelques pas encore, puis, craignant qu'ils ne revinssent en arrière, il se leva et traversa la route en toute hâte. L'endroit qu'il avait choisi était propice. De l'autre côté de la route, une ruelle s'offrait à lui; il s'y jeta, se contraignit à ne pas courir, et remonta en marchant le trottoir qui le conduisait vers la ville.

Le jour tombait vite; dans un quart d'heure on n'y verrait plus et cette partie de Lorges n'était pas éclairée la nuit; la prudence lui conseilla de rester par ici et d'attendre, mais comment attendre, alors que ses membres ne consentaient pas au repos? Malgré lui, il allait d'un côté de la ruelle à l'autre, comme si la sécurité voulait qu'il fût toujours en mouvement et qu'il y eût du danger à demeurer immobile.

Dans l'impossibilité où il était de réfléchir à rien et de raisonner avec lui-même, il continua cette promenade qui l'eût désigné

aux soupçons des passants, si la ruelle n'eût pas été déserte, car ses mouvements trahissaient une terreur contenue à grand-peine et il était évident qu'il ne se possédait presque plus. Regardant autour de lui, s'arrêtant tout à coup, faisant tout ce qui pouvait le rendre suspect, il atteignit une rue plus large mais aussi peu fréquentée que celle qu'il laissait à présent derrière lui. Pas un arbre, de l'herbe entre les pierres de la chaussée. Il se souvint qu'il avait vu cette rue à l'aube de ce même jour et que son aspect sinistre l'avait empêché de la prendre. Maintenant elle l'appelait. Il était entre ces maisons pauvres aux fenêtres closes, il courait devant elles, pris d'une panique qui ne lui laissait plus le choix de ses actes et le gouvernait tout entier. Le bruit de ses pas l'accompagnait et se multipliait, semblait-il, dans le silence, comme le bruit d'une troupe qui s'accroît sans cesse. Au bout de cette rue, tournerait-il à droite ou à gauche? Il n'en savait rien. Ses jambes le porteraient où elles voudraient, où elles pourraient. Il ne comptait plus que sur cette dernière ressource du désespéré qui est l'inspiration subite du hasard. L'important était de courir malgré les terribles battements dont son cœur ébranlait sa poitrine, malgré le vertige qui alourdissait sa tête et brouillait tout devant ses yeux. Sa gorge contractée laissait passer un son rauque. Très loin, derrière lui, il entendit qu'on ouvrait une fenêtre et courut plus vite; comme il arrivait au bout de la rue et tournait à droite, sans doute parce que, à gauche, il aurait eu à monter et qu'il ne s'en sentait pas la force, il vit quelqu'un qui se tenait à peu de distance de lui et paraissait l'attendre.

C'était un homme vêtu d'un pardessus noir, appuyé sur une canne; une large casquette lui tombait sur les yeux et contribuait à lui donner l'air d'un vieil invalide qui a obtenu de l'hospice la permission de faire sa promenade en ville, car l'âge le courbait et il y avait quelque chose de presque militaire dans la coupe de ses vêtements.

Un instant, ils se regardèrent, séparés l'un de l'autre par la largeur de la chaussée. Le fugitif s'était arrêté net. Il avait imaginé que l'on courrait après lui, il n'avait pas prévu que l'on pourrait venir à sa rencontre ou que quelqu'un se trouverait sur sa route. La surprise lui interdit d'agir. S'il continuait à courir, que ferait cet homme? Sans doute il était trop faible pour le poursuivre, mais

il pouvait crier, ameuter la ville. Qui était-il? Savait-il quelque chose? Pourquoi ne bougeait-il pas?

La fatigue lui brisait les côtes; il porta les mains à ses flancs et fit effort pour respirer. Chacun de ses gestes était observé par le vieillard qui ne disait mot et ne laissait en aucune manière deviner les intentions qu'il pouvait avoir. Plusieurs secondes passèrent dans un profond silence. La rue était étroite et longue; à gauche elle montait en serpentant à travers la ville, à droite elle descendait en pente rapide vers le fleuve. Le vent s'était apaisé comme s'il n'eût soufflé depuis le matin que pour chasser le jour de cette partie de la terre; de minute en minute la lumière baissait. Pas un bruit ne venait rompre le silence et la vie semblait suspendue tant l'immobilité de toute chose était profonde. Guéret se sentit gagné peu à peu par une espèce d'enchantement qui lui ôtait sa liberté. Sans doute, pas plus de deux ou trois secondes ne s'étaient écoulées, mais ce temps si court pesait sur lui, en quelque sorte, et l'écrasait. Les quelques heures qu'il avait vécues depuis l'aube lui donnaient l'impression étrange d'une vie au milieu de sa vie, une vie effroyable, pleine de douleur et de sang, ni brève, ni longue, impossible à mesurer selon nos conventions humaines, mais complète en elle-même, intercalée dans sa vraie vie comme un songe dans les vingt-quatre heures de la journée, et ne ressemblant pas plus à cette vie que les visions de la nuit ne ressemblent aux gestes que nous accomplissons en plein jour. Bientôt elle allait finir, il allait se réveiller, retrouver les soucis familiers, l'ennui du matin, l'ennui du soir. Mais s'il se réveillait avec des mains sanglantes, si toute cette horreur était vraie? Se pouvait-il que le cauchemar devînt lui-même une réalité pour se mêler à des choses quotidiennes?

Il cria tout à coup :

— Pourquoi me regardez-vous?

— Je ne vous demande rien.

C'était une voix mince et usée qui répondait, une voix lente qui n'arrivait pas à bien former les mots.

— Si vous croyez m'effrayer, dit Guéret, l'épouvante au cœur.

Il attendit et ajouta :

— ... avec votre canne. Vieux mouchard!

Le vieillard secoua la tête, rouge de colère.

— Mouchard, moi? bégaya-t-il. Je ne vous connais pas, je me promène dans ma rue. Vous avez donc fait un mauvais coup, que vous avez peur du monde?

— Peur! répéta Guéret.

La fureur le faisait trembler. Il eut le geste violent d'un homme qui arrache ses vêtements et, descendant du trottoir, avança d'un pas.

— Alors, c'est de vous que j'aurais peur? demanda-t-il.

Il vit le vieillard secouer la tête de nouveau, la bouche ouverte, et brusquement il bondit sur lui et lui arracha sa canne. Tous deux roulèrent sur la chaussée. La casquette tomba et découvrit un crâne aux cheveux blancs coupés en brosse. L'agresseur saisit cette casquette et tenta de l'enfoncer dans la bouche du vieillard qui criait faiblement. Une force extraordinaire le secondait, il la sentait courir le long de ses membres comme de l'électricité, impatiente et joyeuse. Les jambes du vieillard se raidirent après quelques efforts pour se dégager; les bras prisonniers ne se défendaient plus. L'effroi paralysait ce corps qui s'était laissé abattre comme un arbrisseau desséché; seule la face conservait quelques signes de vie, d'une vie diminuée à l'extrême par une appréhension affreuse de la mort et qui se réfugiait non pas dans les yeux au regard vide et déjà fixe, mais dans les mouvements désespérés des mâchoires s'ouvrant et se refermant sur la main criminelle. La canne levée retomba d'abord sur la poitrine de la victime, puis avec une violence frénétique sur le front et les tempes jusqu'à ce que le sang parût.

Il se redressa tout d'un coup en voyant les filets noirs qui couraient et se rejoignaient sur cette chair jaunie. Pas un cri ne l'avait averti que la vie s'échappait, et c'était dans ce bruit sec des coups de canne que la mort était venue. Debout, il considéra en haletant le petit homme qu'il avait tué avec un bâton. Au bout d'un instant, il s'éloigna de quelques pas et regarda autour de lui. C'était un miracle qu'on ne l'eût ni vu, ni entendu. Sa main tenait encore la canne dont il s'était servi; il la laissa tomber, puis la ramassa et la fit disparaître dans une bouche d'égout qui se trouvait là; il l'entendit qui heurtait plusieurs fois les parois de pierre; maintenant elle flottait dans une eau sale vers la Sommeillante qui

l'engloutirait et la porterait si loin qu'on ne la verrait plus.

Il descendit la rue sans se retourner. On n'y voyait presque plus. Une fenêtre s'alluma, puis une autre et celle-là juste au moment où il passait dessous. Alors il se mit à courir; la pente était si raide qu'il trébucha et faillit tomber. Ses pas se précipitèrent malgré lui; il savait qu'il courait trop vite et qu'il faisait trop de bruit. Que ferait-il lorsqu'il atteindrait le boulevard qui suivait le fleuve? Déjà il en apercevait les tilleuls, tout noirs contre le ciel sans couleur. Maintenant il allait le long d'un mur blanc, d'une blancheur qui éclairait la rue à cet endroit. Il le reconnut tout en courant et se hâta d'en atteindre le bout pour échapper à cette lueur diffuse qui le dénonçait. Dans une seconde il allait trouver la grille du chantier à charbon. Arrivé là, il s'arrêterait pour reprendre haleine et s'interroger sur la route à suivre, car le fleuve n'était plus qu'à quelques mètres, et Guéret ne se sentait pas le courage de suivre à nouveau cette route, de fuir le long de cette berge dont le souvenir le terrifiait. Dans la confusion où était son esprit, une pensée pourtant se faisait jour et demeurait nette : les bords de la Sommeillante, la route, le bois, toute la région où il avait souffert le matin lui était interdite à présent, de même que cette rue qu'il venait de dévaler. Revenir sur ses pas était impossible, quelque attrait que cette idée exerçât sur lui. Il fallait aller de l'avant, porter ailleurs la peste de son crime, dans des rues qui ne l'avaient point vu depuis le commencement de son cauchemar.

Ses jambes tremblaient si fort qu'il douta si elles pourraient le porter jusqu'au grand trou d'ombre que faisait l'entrée du chantier dans la blancheur du mur. Il essaya de ralentir son train et de marcher, mais changer d'allure nécessitait un effort qu'il n'était plus en mesure de fournir. Un homme exténué ne s'arrête pas de courir pour aller au pas, il poursuit sa course jusqu'à ce qu'il s'abatte. Il lui sembla que sa poitrine éclatait, incapable de contenir le cœur affolé qui frappait ses parois et le souffle pareil à une flamme qui l'emplissait et la dévorait.

Brusquement, il se demanda : " De quoi ai-je peur? " En effet la rue était vide et le silence n'était rompu que par le fracas de ses pas sur la pierre; et pendant l'espace d'une seconde l'épouvante hésita en lui. A ce moment la silhouette d'un homme parut au bout du trottoir, là où le mur formait un angle avec le boulevard; lui

aussi avait une canne à la main; en entendant que l'on courait vers lui, il s'arrêta net et cria : " Hé, là! " mais cet appel n'obtint pas de réponse et, d'ailleurs, le bruit des pas avait cessé. L'homme laissa s'écouler un instant, puis remonta la rue en se tenant par prudence au milieu de la chaussée. Lorsqu'il eut dépassé la grille du chantier, il n'osa aller plus loin, s'arrêta, considéra l'obscurité autour de lui et, pris de méfiance, puis d'effroi, redescendit au plus vite vers le boulevard. Guéret s'était jeté dans la cour du chantier à charbon. Si la grille n'eût été ouverte, le malheureux était perdu : il se fût livré à ce promeneur apeuré, il eût appelé lui-même à l'*assassin* pour en finir; mais à présent qu'il était couché sur le sol, derrière la grille, son corps se détendait et la sueur qui baignait ses membres séchait à l'air frais du soir. La tête renversée en arrière, les yeux fermés, il voyait un ciel noir où tournaient des astres.

Lorsqu'il rouvrit les paupières, un quart d'heure avait passé et la nuit était là. Des voix le tirèrent peu à peu de son assoupissement; elles venaient, à en juger par le son, d'un bâtiment qui occupait le coin le plus éloigné de la cour, et il comprit qu'il était question d'allumer la lanterne de la grille. La fatigue l'empêcha de se relever, mais il put se traîner le long d'une grande pile de bois qu'il contourna et derrière laquelle il se coucha.

Dans l'état d'hébétude où il se trouvait, aucun sentiment ne l'agitait plus; il écouta comme du fond d'un rêve les pas qui traversaient la cour en diagonale; arrivés à la grille, ils s'arrêtèrent; il entendit alors le bruit de souliers ferrés escaladant une des bornes qui marquaient l'entrée. Puis quelqu'un siffla. Au bout d'un instant, on sauta de la borne sur le sol et les pas retraversèrent la cour. Une porte s'ouvrit et se referma.

Il attendit. La lumière de la lanterne, interceptée par les piles de bûches, ne parvenait pas jusqu'à lui, mais il la devinait au-dessus de sa tête. Une fraîche et lourde odeur de terre et de bois montait autour de lui et il la respirait avidement comme si elle dût lui rendre ses forces. Ses deux mains s'étaient remises à saigner; il s'en rendait compte chaque fois qu'il refermait les doigts sur ses paumes, mais il ne songeait plus à se lever ni à s'enfuir. L'impression d'être en quelque sorte arrivé à la limite de son malheur lui donnait une tranquillité nouvelle. Même si on le découvrait

derrière la pile de bois et qu'on l'arrêtât, il ne pourrait jamais souffrir plus qu'il n'avait souffert aujourd'hui. Il était à bout. Dans le silence, c'était à peine s'il percevait le son régulier de son propre souffle mesurant peut-être les dernières minutes de liberté qui lui restaient.

Une horloge sonna au loin; tout d'abord, il n'eût pas l'idée de savoir l'heure et ne s'y prit à temps que pour compter cinq coups, mais il devait être sept heures, car la nuit était noire. Devant lui, des morceaux de charbon captaient le reflet de la lanterne et brillaient comme du verre. Il les contempla, les yeux lourds, puis, laissant aller sa tête qu'il avait relevée un instant, s'endormit, la joue contre le sol.

Son sommeil dura jusque vers minuit. Quelque chose qui passait et repassait obstinément tout près de son visage l'avait éveillé, le frôlant presque. Dans les rêves incohérents qui traversaient son cerveau, c'était une grande main cherchant à saisir ses cheveux et, pour éviter ce contact, il faisait des mouvements convulsifs qui lui secouaient les épaules. En réalité ce n'était qu'un de ces gros rats lustrés et repus qui semblent être nés spontanément du charbon, dormant le jour et se promenant la nuit dans leur chantier comme dans un jardin merveilleux plein de fortes senteurs et d'allées labyrinthiennes.

Il se leva et gagna en titubant le mur qu'il suivit jusqu'à la grille; elle était fermée et la lanterne était éteinte, mais la lune prodiguait une lumière crue et puissante dont l'éclat le força à se frotter les yeux. La cour était rectangulaire. Un espace de près de quinze mètres séparait le coin où était la grille de celui où s'élevait le bureau des commandes, petite maison d'un étage, à droite de laquelle une porte s'ouvrait sur la rue. Le long d'un des murs régnait un auvent en pente douce qui s'avançait suffisamment pour garantir de la pluie une carriole dételée et une grande pile de fagots amoncelés contre la maison.

Au milieu du chantier se dressaient trois tas de charbon, de taille égale, séparés les uns des autres, malgré les éboulements qui brisaient la pointe de leurs sommets et tentaient de rapprocher leurs bases en les élargissant. Tous trois renvoyaient avec force la lumière qui les inondait; une muraille de plâtre n'eût pas paru plus blanche que le versant qu'ils exposaient à la lune, mais alors

que le plâtre est terne, les facettes diamantées du minerai brillaient comme une eau qui s'agite et chatoie. Cette espèce de ruissellement immobile donnait aux masses de houille et d'anthracite un caractère étrange; elles semblaient palpiter ainsi que des êtres à qui l'astre magique accordait pour quelques heures une vie mystérieuse et terrifiante. L'une d'elles portait au flanc une longue déchirure horizontale qui formait un sillon où la lumière ne parvenait pas, et cette ligne noire faisait songer à un rire silencieux dans une face de métal. Derrière elles, leurs ombres se rejoignaient presque, creusant des abîmes triangulaires d'où elles paraissaient être montées jusqu'à la surface du sol comme d'un enfer. La manière fortuite dont elles étaient posées, telles trois personnes qui s'assemblent pour délibérer, les revêtait d'une grandeur sinistre. A les regarder longtemps, dans le silence de minuit, sous un ciel noir au fond duquel la lune semblait fixée pour toujours, elles devenaient aussi effroyables que des dieux spectateurs d'une tragédie où le sort même de la création se jouerait.

Pas un souffle ne passait dans l'air. Ainsi que dans un lieu enchanté, toute vie était suspendue entre ces murs. Les choses, transfigurées par un violent éclairage, n'appartenaient plus à ce monde et participaient d'un univers inconnu à l'homme, et c'était parmi les ruines d'une cité, mais non d'une cité terrestre, que l'on se serait cru, tant le cœur était remué par tout ce que cet endroit comportait de magnificence et de désolation.

Il regarda devant lui quelque temps, comprenant mal où son rêve avait pris fin et l'état de veille recommencé. Lorsqu'il s'était jeté de côté, cinq heures plus tôt, pour éviter le promeneur qui venait vers lui, la fatigue l'avait empêché de noter le caractère du lieu où il prenait refuge; son cerveau à bout de force ne recevait plus aucune impression. La tête pleine de songe, il fit trois ou quatre pas et parvint au premier des tas de charbon. Nul souvenir ne le troublait encore; il était pareil à un enfant, étonné par la vue de cette pyramide étincelante au pied de laquelle il se tenait, et se baissant, il plongea la main comme dans un torrent d'où il retira une pierre noire aux cassures parcourues d'étincelles.

Un morceau de charbon. Il le tint dans sa paume un instant et le laissa tomber. Lentement il fit le tour de la première pyramide, passa devant la seconde et marcha jusqu'au milieu de la cour avec

l'allure d'un somnambule. Ses pieds butaient contre le pavé; son regard ne se posait sur rien, et pourtant il reconnaissait peu à peu le chantier, mais le désordre où était son esprit ne diminuait pas. Des images incohérentes se présentaient à lui sans qu'il parvînt à les ajuster, à leur donner un air de réalité.

Ce n'était plus dans un rêve qu'il traversait la cour. Le rêve, c'était la main qui, tout à l'heure, cherchait à le saisir aux cheveux, mais les pas qui le portaient vers la maison au bout du chantier étaient vrais. Il percevait leur son; il voyait son ombre aller devant lui, petite et noire, puis plus longue, plus longue de seconde en seconde, comme si elle avait hâte d'arriver et qu'elle le tirât par le pied.

Lorsqu'il atteignit la maison, il s'arrêta. Trois marches conduisaient à une porte dont on avait enlevé le bec-de-cane. Les volets étaient fermés. Il monta les trois marches et s'adossant à la porte considéra le chantier dans toute son étendue. Les trois pyramides, alignées de biais, la pile de bois dans l'ombre de laquelle il s'était couché, la grille close, les hauts murs blancs, l'auvent noir, la carriole aux brancards en terre comme pour dormir, ce fantastique paysage le troubla. Il redescendit les marches et se dirigea du côté de la carriole. Voir ces choses de plus près, c'était leur ôter l'aspect de vision qu'elles revêtaient grâce à l'éclairage particulier du moment. Du reste, il se souvenait maintenant de ce chantier. Il avait suivi ce mur, pénétré par cette grille dans cet endroit qu'il connaissait déjà pour en avoir entendu parler. N'était-ce pas de là même que lui venait le charbon qu'il brûlait chez lui? Il ne s'agissait plus de prendre peur pour rien, il fallait chercher un moyen de sortir de cet enclos. Peut-être la grille n'était-elle pas fermée à clef? Ou bien il l'escaladerait, simplement. Il avait bien grimpé au premier étage du restaurant Londe.

Ce souvenir le contraignit à s'arrêter aussi brusquement que si on l'eût frappé en plein visage. La vie consciente reprenait après avoir hésité dans une sorte de brouillard. La mémoire se retrouvait d'un seul coup; vainement il avait essayé de tricher avec elle, elle était plus forte que lui; le sommeil ou la mort pouvaient seuls avoir raison d'elle. C'était de cela qu'il avait peur. Il ne pouvait plus se tromper, il fallait continuer sa vie dans le sens qu'il lui avait donné depuis la veille.

Vingt-quatre heures plus tôt il lui était loisible d'agir comme tout le monde, de rester chez lui ou d'en sortir, de s'étendre sur son lit ou de se promener dans la campagne, de parler aux gens qu'il rencontrait dans la rue ou de se taire; maintenant il ne pouvait plus faire un pas qui n'eût pour objet de le mettre à l'abri des hommes, ni s'arrêter sans se cacher aussitôt. S'il restait dans ce chantier, il risquait d'y être découvert; s'il s'en échappait, il risquait d'être pris dans la rue, sur la route, au milieu des champs. Il n'était déjà plus libre. C'était comme si sa vie en prison commençait. Le premier passant venu serait son geôlier; une femme, un enfant rencontrés au coin d'une rue étaient les maîtres de sa liberté, à moins qu'il ne les tuât comme il avait tué le vieillard, mais sa main ne le pourrait plus, il le sentait. La force homicide, cette espèce de don qui lui avait été fait la veille, lui était retirée maintenant. Il se retrouvait faible et timide, tel qu'autrefois, mais l'esprit chargé de souvenirs qu'il essayait en vain d'écarter et dont l'horreur le faisait gémir. Il avait chaud, la sueur lui coulait dans le creux du dos et collait sa chemise à sa chair. Dans son désespoir, ses mains s'agitaient sans raison, agrippaient sa veste, cherchaient la peau de sa poitrine comme pour la déchirer. Une peur ignoble le tenait dans ce coin du chantier, la peur d'être vu s'il sortait de l'ombre que l'auvent répandait sur lui. Lorsque la lumière le frappait, il avait l'impression qu'elle hurlait pour le dénoncer et il perdait la tête, tandis que là, dans le noir, il pouvait réfléchir.

La première chose à faire, une fois sorti du chantier, et il allait en sortir, était de regagner sa maison au plus vite. Sa clef était dans sa poche. Il rentrerait sans réveiller sa femme; il prendrait tout l'argent dont il disposait. Puis il gagnerait à pied la ville voisine où il sauterait dans le premier train de passage. Quatre, cinq heures lui restaient avant l'aube; c'était assez pourvu qu'il ne manquât pas de décision.

Il fit quelques pas le long de la pile de fagots, dans l'ombre, comme si cette ombre constituait un refuge en bordure d'un abîme qui était la lumière. Sa lâcheté l'emportait même sur l'instinct qui le poussait à fuir. Tout prétexte lui était bon pour prolonger ces dangereux moments d'hésitation. Il fallait réfléchir et souffler un peu.

Près de la carriole, son pied heurta un baquet placé entre les deux brancards. Une éponge flottait dans l'eau dont on s'était servi pour rincer la voiture. Il regarda cette eau; l'idée lui vint de s'y laver les mains afin de faire disparaître les taches suspectes qu'on pourrait remarquer, et, comme il se penchait sur le baquet, l'envie subite le prit de se voir. Il y avait un jour et une nuit qu'il ne s'était vu; c'était la première fois qu'il y songeait et son désir n'en était que plus impérieux. Comment était-il après ce qu'il avait fait? Il voulait savoir. Une forme indistincte se présentait à lui à la surface de l'eau, une sorte d'ombre où il ne distinguait que le contour de sa tête et de ses épaules; cette ombre, son souffle la faisait trembler, car il s'était agenouillé devant le baquet, et il ne voyait rien de ses traits, de son regard.

Alors, oubliant son effroi de la lumière qui lui interdisait de sortir de dessous l'auvent, il saisit le baquet par les anses et le porta sous les rayons de la lune. Il gémissait; on eût dit que le poids de cette eau avait exténué ses forces. De nouveau il s'agenouilla et se pencha, mais il s'était mal placé et son ombre l'empêchait de se voir. Il fit le tour du baquet, jeta l'éponge de côté et attendit que la surface de l'eau se calmât.

En ne se penchant pas trop, en se tenant presque droit, il réussissait à se voir; l'eau n'était pas claire, mais la lune en faisait un miroir; peu à peu les rides qui jouaient à sa surface s'atténuaient et l'image qu'il discernait devenait de plus en plus nette; à présent elle était stable : c'était lui, cet homme immobile.

Il demeura quelques minutes sans bouger. Ses cheveux emmêlés, la barbe qui ombrait ses joues, le désordre de ses vêtements, il s'attendait à tout cela et n'en éprouva aucune surprise. Pourtant, les bras le long du corps et les genoux en terre, il semblait l'objet d'une fascination et ne remuait pas. Le léger tremblement dont son corps était agité, il le percevait dans l'image qui lui était renvoyée de lui-même. Jamais il ne parviendrait à détacher les yeux du reflet magique. Inondé d'une sinistre lumière, ce n'était plus de la lune qu'il avait peur mais du regard qui rencontrait le sien et le retenait comme par un enchantement. Il avait vu trop souvent ce regard pour le remarquer; à présent ce regard venait à lui et le cherchait, parlant et vivant enfin, de même que cette bouche dont les lèvres frémissaient, prêtes à

s'écarter pour appeler. Cette face au fond de l'eau avait l'air de monter, de s'élever doucement hors du baquet. Un moment il l'avait reconnue, mais aussitôt la terreur avait opéré en elle un changement extraordinaire et elle n'était plus la même. Elle allait sortir de l'eau, flotter en l'air devant lui et crier. Ses jambes se tendirent brusquement. Il se leva tout à coup et renversa le baquet.

Autour de lui, à ses oreilles, le silence faisait un tumulte, jetait l'alarme, comme si le bruit du baquet roulant sur la pierre eût réveillé la nuit. Les poings aux tempes, il courut derrière un tas de charbon, puis s'élança vers la grille qu'il essaya d'ouvrir, tournant le bouton avec violence dans un sens et dans l'autre, affolé par le grincement qui en résultait. La grille était fermée à clef. Il monta sur la borne, comme on l'avait fait tout à l'heure pour allumer la lanterne, mais arrivé là il comprit que tout effort pour atteindre le haut du mur était vain. La patience, la force, le temps lui manquaient. L'aube n'était plus loin. Il sauta à terre et courut vers la maison. Ce qui lui restait d'énergie s'épuisait vite; s'il ne se sauvait pas tout de suite, il était perdu. Peut-être avait-il été enfermé exprès dans ce chantier; on avait peut-être deviné qu'il viendrait là, et il eut le sentiment qu'on l'épiait de derrière les tas de charbon et qu'on s'amusait de sa terreur. Il gravit les marches de la maison, redescendit, essaya d'ouvrir la petite porte qui résista comme avait fait la grille.

Tout s'obscurcissait devant ses yeux; ses genoux tremblaient. Sa peur était telle que des larmes coulaient le long de ses joues. Il aperçut la carriole et monta dessus, sans savoir ce qu'il faisait; elle bascula lentement, élevant ses brancards. Il voulut revenir en arrière, mais il était trop tard et, comprenant qu'il allait tomber, il sauta presque au sommet du tas de fagots. Cette masse le soutint un instant, puis il sentit qu'elle se dérobait sous ses pieds, mais le haut du mur était maintenant à sa portée. Il n'avait plus qu'à élever les bras et grimper en s'aidant des genoux, en se déchirant le corps sur cette pierre. C'était le mur de sa prison qu'il escaladait.

Au-dessous de lui, les paquets de fagots roulaient sur le sol avec un bruit de grêle. Il attendait un instant sur la crête, la poitrine brisée par l'effort. Puis il étreignit la pierre de ses bras et se jeta

de l'autre côté du mur, les jambes ballantes au-dessus de la rue. Combien de mètres le séparaient du pavé? Il n'en savait rien, il ne pouvait plus réfléchir. Ses doigts se desserraient peu à peu. Il fallait se laisser glisser le long du mur. Se laisser glisser? Comment? Tout à coup, il poussa un cri et tomba.

DEUXIÈME PARTIE

I

— Vilain temps, madame Londe. Vous me direz que c'est la saison. Pourtant il y a des années où l'hiver vient moins vite. Oh! ce froid... Vous ne le sentez pas?

— Je vous ai toujours connue frileuse, madame Couze. Quant à moi, il me suffit d'avoir chaud aux extrémités, comprenez-vous? Avec ma chaufferette et mes mitaines, je me sens vaillante.

Mme Couze eut un petit rire sans gaieté.

— Des mitaines, fit-elle. Me voyez-vous faisant la cuisine avec des mitaines? Heureusement que dans ma cuisine il fait plus chaud qu'ici.

Mme Londe garda un silence plein de dignité.

— Je disais cela sans penser à mal, reprit Mme Couze. Bien des excuses si je vous ai agacée.

— Du tout, madame Couze. Je maintiens ici la température que je juge bonne. Si j'en souffre, c'est mon affaire.

Elle avait dit cela d'une voix ferme et calme et regarda son interlocutrice comme pour la mettre au défi de critiquer ces dernières paroles, mais Mme Couze n'y songeait guère : il était facile de rabaisser le caquet à cette petite femme qui frissonnait et se frottait les mains sans oser lever les yeux; le rude travail de son état avait usé et brisé son corps, et elle se tenait courbée en deux dans son

caraco de pilou sombre, assise de côté sur sa chaise comme une enfant qui craint d'occuper toute la place. Les prunelles brillantes, le sang aux joues et au front, elle semblait encore éclairée par son fourneau et l'on eût dit que le feu, cette bête sauvage que les cuisinières sont toujours en train de provoquer dans sa fosse avec leur tisonnier, lui avait sauté un jour à la figure, car elle n'avait ni cils ni sourcils et sa chair dure et luisante gardait comme un reflet d'incendie.

— Il va falloir que je parte bientôt, dit-elle, au bout de quelques secondes. Voilà qu'il fait déjà sombre.

Mme Londe n'aimait pas la solitude.

— Vous pouvez bien rester encore un moment, dit-elle, sur le ton dont on donne un ordre.

— C'est que j'ai mon dîner qui m'attend, madame Londe. Et puis je n'aime plus à sortir seule maintenant.

— Ah, bah! Vous avez donc peur, comme les autres? Qu'est-ce que vous craignez?

— Une femme seule a toujours à craindre, sur la route.

— Une femme jeune, peut-être. Vous, vous êtes assez vieille pour qu'on vous laisse tranquille.

— On pourrait tout aussi bien me couper la gorge pour me voler mon porte-monnaie ou me défoncer le crâne à coups de trique, comme à ce pauvre monsieur...

— Allons, madame Couze, ne vous faites pas de ces idées. Pour un malheureux vieillard assassiné au coin d'une rue, voilà tout le pays en émoi depuis six semaines. Comme si les assassinats ne se commettaient pas partout. Que diriez-vous si vous habitiez Paris où l'on égorge au moins dix personnes toutes les nuits?

— Taisez-vous, madame Londe. Vous me faites peur. Vous parlez de ça avec un calme...

— Je ne vois pas pourquoi je me ferais du mauvais sang pour si peu de chose.

— M. Grosgeorge a dit l'autre jour à Madame que l'envie de commettre un crime, ça s'attrapait comme la grippe et que c'est pour ça que les crimes allaient toujours par séries.

— Et qu'est-ce qu'elle a dit, Madame?

— Elle n'a rien dit, elle ne dit jamais rien.

— Vous voyez bien qu'elle n'y croit pas.

— Je n'en suis pas sûre. Elle avait un drôle d'air. C'est comme pour le journal, depuis quelque temps...

— Pour le journal?

— Oui, elle se jette dessus.

— Parbleu! Moi aussi, vous aussi. Elle veut savoir les nouvelles.

— Vous ne l'avez pas vue comme moi, madame Londe. Est-ce que vos mains tremblent lorsque vous dépliez votre journal? Non, n'est-ce pas? Eh bien, les mains lui tremblent, à elle. Et c'est seulement depuis cette histoire de Mlle Angèle.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Dame! qu'elle a peur.

— Si elle avait peur, elle ne sortirait pas la nuit.

— Au fait, elle a été chercher un paquet à la gare avant-hier, après dîner...

— Je sais. Un paquet venant de Paris.

— Comment savez-vous ça?

— Vous êtes curieuse.

— Pas du tout, mais c'est justement ce qu'elle a dit à Monsieur en rentrant. Un paquet venant de Paris et contenant des bottines...

— Vous voyez bien...

— Si ce n'est pas à croire que vous devinez! Autrefois j'aurais bien compris que Monsieur l'avait dit à Mlle Angèle et que Mlle Angèle vous l'avait raconté ensuite, mais puisque Monsieur ne la voit plus...

— Laissez Mlle Angèle tranquille.

— Oh! pardon, madame Londe. Je sais bien que je n'aurais pas dû vous parler de ça. Je comprends que vous ayez de la peine. Une si jolie fille... Avec une blessure pareille au visage... Quel homme, quel monstre, madame, que ce Guéret! On peut bien dire qu'il porte malheur à ses connaissances, et à sa femme tout d'abord. Savez-vous ce qu'elle est devenue?

Mme Londe accueillit ces derniers mots par une grimace : elle n'aimait pas à répondre *non* à une question de ce genre.

— J'en sais autant que vous, fit-elle enfin. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'est plus là.

— On m'a raconté qu'elle était retournée chez elle, en Bretagne. L'autre jour, la femme de chambre a entendu Monsieur

qui disait à Madame que Guéret n'aurait jamais dû épouser une femme comme Mme Guéret, et que c'était la cause de tout.

— Ah? Qu'est-ce que Madame a répondu?

— Rien. Puisque je vous dis qu'elle ne dit jamais rien. Si elle ne parlait pas pour donner des ordres, on la croirait muette. Mon Dieu, je suis là à bavarder et voilà que la nuit tombe. Cette fois-ci, je m'en vais, vous savez.

— Comme vous voudrez.

— Au revoir, madame Londe. Je vais marcher vite en me tenant au milieu de la chaussée. Si vous entendez des cris, vous saurez que c'est moi qu'on assassine.

— Ne craignez rien, madame Couze.

— Vous dites toujours ça. Vous avez de la chance de rester chez vous. Allons, je me sauve. Au revoir, madame Londe, ne vous levez pas.

— Au revoir.

" Me lever, fit-elle à mi-voix, lorsqu'elle fut seule. Elle imagine que je vais avoir des égards pour elle maintenant. Cours donc, vieille poltronne ", ajouta-t-elle en se penchant au carreau de la fenêtre.

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec un mélange d'animosité et de mépris et d'une voix si haute qu'elle-même en fut surprise. Elle regarda autour d'elle d'un air gêné et toussa comme font souvent les personnes qui parlent seules, sans doute pour faire croire à ceux qui les auraient entendues qu'elles s'éclaircissent la gorge et que ce bruit de paroles n'était qu'un bruit de toux.

Pourtant, si le fait de marmotter et de s'exclamer dans sa solitude est une des petites disgrâces de la vieillesse, Mme Londe était excusable, car depuis quelques mois l'âge la traitait durement. Sa vue baissait; sans le secours d'un lorgnon nouvellement acquis, elle n'y voyait que d'une manière insuffisante, mais elle n'osait se servir de ses verres en public. A quoi bon les beaux cheveux noirs qui lui restaient encore si elle se défigurait avec cet instrument ridicule? Après tout, elle n'avait que cinquante-cinq ans. Elle y verrait toujours assez pour reconnaître ses clients et, si elle avait envie de lire ou de coudre, elle s'enfermerait dans sa chambre. Ce qui l'ennuyait beaucoup plus, c'était que sa dureté

d'oreille augmentait depuis peu; elle avait cru d'abord à un défaut d'élocution chez ceux qui lui parlaient et puis elle s'était rendue à l'évidence : l'un après l'autre, ses sens la trahissaient. Il n'y avait plus qu'Angèle qui pût se faire toujours entendre d'elle : la jeune femme savait juste à quel diapason il fallait mettre la voix pour percer les brumes de cette surdité naissante.

Mme Londe hocha la tête en pensant à ces choses, regarda un instant par la fenêtre et se leva. Une courte pèlerine de laine noire protégeait ses épaules du froid et lui donnait un faux air d'ecclésiastique en camail. D'un pas pesant, elle fit le tour de sa chambre en se frottant les mains et, comme elle se dirigeait vers son fauteuil, le souvenir de Mme Couze lui revint à l'esprit : " Elles ont toutes peur ", murmura-t-elle avec irritation.

Cette espèce de panique qui saisissait la ville après le coucher du soleil lui donnait de l'inquiétude. Si les hommes allaient se laisser gagner par la pusillanimité des femmes, c'en était fait de son restaurant; car il fallait descendre de longues rues mal éclairées pour y arriver et l'hiver la promenade n'était pas gaie.

Maintenant elle était devant la cheminée et allumait la lampe à pétrole : " Je les tiens par l'habitude, se dit-elle en replaçant l'abat-jour sur le manchon de verre. Ils n'aiment pas le changement. Sans compter que je suis encore la seule du pays à leur faire des prix aussi doux. Il faut dire également que je leur en impose. Peut-être n'est-ce plus tout à fait comme autrefois, du temps où Angèle sortait avec eux... "

Sa pensée fit un bond dans la généralité comme pour échapper à la souffrance d'un souvenir trop précis :

" Pourquoi tous ces ennuis? dit-elle tout haut. Qu'a donc le sort à m'accabler tout d'un coup? Il y a trois mois je me croyais malheureuse, mais j'étais heureuse, oui, heureuse. Je mangeais, je dormais, sans y penser. Ma vie me paraissait réglée pour toujours... "

Elle prit la lampe et traversa la chambre pour aller ouvrir l'armoire.

" J'en suis venue à craindre le lendemain, continua-t-elle en plongeant le bras dans les robes et les châles. Chaque fois que j'entends frapper à la porte, je redoute Dieu sait quoi. Personne. Bien sûr qu'il n'y a personne dans cette armoire. D'abord, com-

ment y tiendrait-on? Il faudrait avoir un mètre vingt. Ces vieilles, avec leurs histoires... N'empêche qu'il y a trois mois je ne songeais pas à passer l'inspection de ma chambre. "

L'armoire refermée, elle se dirigea vers le lit et posa la lampe sur le carreau.

" Je le crois sans peine que la main lui tremble, à Mme Grosgeorge, lorsqu'elle déplie son journal. Et à moi, donc! J'ai horreur du sang. L'idée qu'on pourrait me toucher avec la pointe d'un couteau... "

Elle s'agenouilla comme pour faire sa prière devant le christ qui levait les bras au-dessus d'elle et de ses frayeurs, mais elle ne le voyait pas.

" A mon âge, gémit-elle, me mettre à genoux pour regarder sous un lit! Je serais bien attrapée si j'y trouvais quelqu'un. Preuve que je n'y crois guère, et pourtant je ne quitterais pas cette chambre avant d'être sûre que personne ne s'y est caché. "

Elle appuya les paumes sur le carreau et se pencha en avant jusqu'à toucher le sol de ses cheveux; le sang lui descendit à la tête en bourdonnant.

" Je n'y vois rien, soupira-t-elle, j'aurais dû mettre mon lorgnon. Cette lampe n'éclaire pas tout à fait jusqu'au fond. Enfin, il me semble bien qu'on ne pourrait pas se glisser là-dessous, même en étant très mince. Pourtant, on ne sait jamais; le monde est si adroit dès qu'il s'agit de nuire aux honnêtes gens. "

Sa voix se perdait sous le lit. Ainsi accroupie et gémissante, elle faisait songer à un gros animal qui souffle tristement sous la porte de sa prison. Derrière elle, le crépuscule d'hiver éclairait faiblement la fenêtre. A présent, elle ne bougeait pas, ne parlait plus; son regard assombri allait de droite à gauche; énorme et luisante dans sa gaine de serge lustrée, sa croupe immobile insultait aux derniers rayons du jour.

Ce soir-là, après avoir fermé la porte du restaurant et mis le bec-de-cane dans sa poche, elle monta à la chambre d'Angèle. Il y avait quelque temps déjà que la jeune fille s'était couchée et elle avait éteint sa lampe; aussi la visite de Mme Londe la surprit-elle et lui fit craindre que quelque chose d'extraordinaire ne fût arrivé.

— Qu'y a-t-il? dit-elle du fond de son lit.

Mme Londe souffla un peu et posa sa lampe sur la cheminée.

— Que veux-tu qu'il y ait? fit-elle d'un air de fausse jovialité. Je viens te dire bonne nuit. J'espère que tu ne dormais pas.

Elle plaça une chaise au pied du lit et s'assit.

— Ce soir, reprit-elle, pendant que j'étais en bas, j'ai eu des idées noires. Qu'est-ce que tu as à te cacher? dit-elle tout à coup en voyant que la jeune fille tenait son drap ramené sur son visage.

— J'ai la lumière dans les yeux.

— Allons bon, toujours à m'interrompre lorsque je commence à parler.

Elle se leva en bougonnant et mit la lampe sur une table, dans un autre coin de la chambre, en sorte que le lit d'Angèle se trouva de nouveau dans l'obscurité.

— Je te disais que j'avais des idées noires. Oui. C'est la tristesse de ces messieurs qui me gagne. Ils ne se parlent plus comme autrefois. Voilà un fait.

— Ils n'ont jamais été très causeurs, sauf pour se disputer.

— J'aimerais bien mieux les voir se disputer. Tu auras beau dire : ce silence n'est pas bon. Jamais ils n'ont eu cet air-là depuis que je les connais.

— Qu'est-ce que ça peut faire? Tu n'as qu'à les laisser tranquilles.

— Tu es bonne! Et s'ils s'en vont?

— Qui t'a dit qu'ils voulaient partir?

— Personne. Mais, s'ils se taisent, c'est qu'ils sont mécontents, et s'ils sont mécontents, il se peut qu'ils s'en aillent. J'ai comme un pressentiment.

— Moi, j'ai le pressentiment qu'ils resteront parce que c'est moins cher ici qu'ailleurs.

— Et l'agrément, ma fille, dit Mme Londe avec une chaleur subite. Trouves-tu qu'il y ait encore de l'agrément à venir dîner à Lorges, alors que plusieurs d'entre eux habitent Chanteilles, et que Chanteilles c'est gai et plein de lumière et de monde? Tandis que Lorges a une réputation sinistre et que les rues n'y sont pas éclairées. Le plus pauvre de ces messieurs paierait volontiers vingt-cinq centimes de plus pour dîner dans un endroit d'où il peut rentrer chez lui sans se faire trancher la gorge.

— Pourquoi me parles-tu de tout ça, ma tante? Tu avais promis...

— Laisse-moi donc, reprit Mme Londe pleine d'une irritation qu'elle ne contenait plus. Il faut que je parle et que tu m'entendes. J'ai tout ça sur le cœur, comprends-tu? Tout à l'heure, j'ai eu la visite de Mme Couze. Encore une qui meurt d'effroi chaque fois qu'elle met le pied dehors. Tout cela m'agace. Quand les gens commencent à prendre peur dans une petite ville comme Lorges, c'est mauvais pour tout le monde. Je ne veux pas qu'on ait l'impression de risquer sa vie en venant dîner à mon restaurant. Et voilà l'hiver. Dès cinq heures il fait noir comme dans un four. Allons, tu ne vas pas pleurer, n'est-ce pas? Avec tes crises de larmes tu me rends la vie impossible ici. Ce n'était déjà pas si gai autrefois. Angèle! Tu m'entends, Angèle?

— Oui.

— Dans ton intérêt comme dans le mien, je vais te poser une question, une question sérieuse. Tu sais le nom de celui qui t'a attaquée. Qui est-ce? Dis-le-moi.

Angèle se laissa tomber au fond du lit, la tête dans ses bras. Les larmes lui ôtèrent un instant la force de répondre, puis elle s'écria tout à coup :

— Tu m'avais promis de ne plus me parler de ça. Laisse-moi donc!

Mme Londe ne bougea pas, accoutumée peut-être à cette violence.

— Je n'y tiens plus, dit-elle enfin d'une voix plus basse. Il y a des gens qui disent que tu sais très bien le nom de cet homme et que ton devoir est d'aider la justice. Tu ne comprends donc pas qu'en te taisant tu mets la ville contre nous? Si jamais quelqu'un est attaqué dans la rue cet hiver, on dira sûrement que ce ne serait pas arrivé si tu avais dénoncé ton agresseur. Alors nous n'aurons plus qu'à déguerpir.

— Je ne peux pourtant pas te dire le nom de cet homme, puisque je ne le sais pas.

— Tu ne me feras pas croire que tu ne l'as même pas vu. Voyons, comment était-il?

— J'étais près de l'eau. Il est venu derrière moi et il m'a frappé à la tête. C'est tout ce que je sais.

— Mais on t'a vue avec lui sur la route, petite malheureuse! Mme Koppe t'a vue. Un peu plus loin la chaisière de Saint-Jude t'a vue aussi.

— Alors, c'est à elles qu'il faut demander avec qui j'étais, puisqu'elles m'ont si bien vue.

Cette réponse amena un long silence interrompu seulement par les sanglots étouffés d'Angèle et la respiration bruyante de Mme Londe. Celle-ci faisait effort pour se tenir droite sur son siège afin sans doute de paraître plus redoutable à la jeune femme et de lui en imposer. Sa tête était à moitié éclairée par la lampe qu'elle avait placée derrière elle et son dur et long profil se détachait en silhouette dans une sorte de halo. Elle réfléchit quelques secondes; son œil brillant semblait chercher la méchanceté qui ferait le plus de mal.

— Nous verrons bien, dit-elle enfin, ce que tu répondras en cour d'assises.

Angèle s'était tue.

— Dans un autre moment, tu me ferais rire, répondit-elle avec calme. Qu'est-ce que j'ai à craindre de la cour d'assises?

— On dira que tu es complice de quelqu'un, que tu as reçu de l'argent pour te taire.

— Il faudra le prouver d'abord.

— Les avocats prouvent ce qu'ils veulent et tu iras en prison.

— T'imagines-tu que j'ai douze ans pour essayer de me faire peur? Depuis quand met-on les victimes en prison?

Il y eut une très courte pause, puis Mme Londe reprit avec la patience et la férocité d'un insecte :

— Je dis que ton agresseur sera puni, mais toi, on te fera payer ton silence qui aura empêché la justice de mettre la main sur lui plus tôt et, qui sait? peut-être auras-tu été cause de crimes encore plus effroyables, car cet homme en liberté est un danger public, et il est libre grâce à ton silence, ma fille. S'il lui prenait la fantaisie de me couper la gorge ce soir, par exemple, sais-tu bien que tu serais tenue en partie responsable?

— Moi, ma tante? Mais comment, comment?

— Tu refuses de livrer son nom.

— Je te répète que je ne le sais pas. J'ignore tout de lui. Je ne serais pas capable de dire comment est son visage.

— Pourtant on t'a vue sur la route en train de lui parler. Il y a des témoins.

— Les témoins mentent.

— Tu expliqueras cela au tribunal, mignonne.

— Ah! laisse-moi donc, ma tante. Qu'as-tu donc à me tourmenter?

— Dis-moi seulement si c'est M. Guéret ou non. Il y a des soupçons qui pèsent sur lui. Si ce n'est pas lui, tu fais une bonne action en me le disant. Tu ne veux pas qu'on inquiète un innocent, n'est-ce pas? Et sa femme? Pense à sa femme. Voyons, est-ce lui? Tu n'as qu'à dire oui ou non.

Angèle se redressa dans son lit.

— Je ne répondrai plus, dit-elle avec force. Laïsse-moi!

— Tu ne répondras plus, répéta Mme Londe qui se leva et vint tout près d'elle. Et moi, si je finissais par avoir assez de toi, hein? Si je te mettais à la porte? Le jour où ils t'ont rapportée de là-bas, tu n'étais pas si fière.

Sa voix monta tout à coup et elle se mit à crier, penchée au-dessus de la jeune femme dont on discernait la forme blanche au fond du lit.

— On finira bien par l'arrêter, le bandit, tu entends? Et toi, toi, tu auras ton compte. Tu es sa complice, tu as reçu de l'argent pour te taire. Tout le monde le dit. C'est sûr.

— Ce n'est pas vrai, dit Angèle en s'agitant. Puisque je te dis que ce n'est pas vrai. Autrefois tu me croyais. — Elle parlait comme quelqu'un qui suffoque. — Mais tu ne m'as donc pas vue pour croire que, si je savais le nom de cet homme, je ne me vengerais pas? Je le déteste bien plus que toi. C'est la guillotine que je voudrais pour lui.

Elle souffla un peu et se laissa tomber de nouveau sur son oreiller. Mme Londe se redressa et garda le silence; elle se tenait droite dans la pénombre et paraissait réfléchir.

Au bout d'un moment elle s'éloigna du lit et alla reprendre la lampe posée sur la table. Son visage apparut, fortement éclairé comme par le feu d'une rampe. Dans les rides profondes qui creusaient ses joues, dans ces yeux immobiles dont le regard se tendait, la vieillesse triomphait enfin. Le nez long et lourd, les sourcils épais lui donnaient l'aspect d'un homme, et le fard, appliqué d'une

main qui avait tremblé, luttait en vain pour rendre un peu de fraîcheur à une chair d'où la vie semblait déjà se retirer. Elle considéra longuement le lit qu'elle voyait mal, et soupira. Le cœur lui pesait. Comme elle ouvrait la porte, elle eut un haussement d'épaules où il y avait peut-être plus de dépit que d'insouciance.

— Enfin, bonsoir, dit-elle presque à regret.

Et, sans attendre de réponse, elle sortit.

II

Malgré la laideur des meubles et des tentures, il était difficile de ne pas se plaire dans le petit salon que Mme Grosgeorge avait fait installer au deuxième étage de la villa *Mon Idée*, et sans doute cette impression était-elle due au feu de bûches qui, par cet après-midi d'un froid cruel, y répandait une chaleur délicieuse. Les rideaux de velours rouge, le tapis grenat à ramages foncés, les meubles mêmes, canapé et fauteuils dans le goût turc, tout s'imprégnait de la douce température et respirait d'exigeantes habitudes de bien-être. Une personne avertie eût été d'avis, à coup sûr, que dans cet espace restreint on avait mis trop de choses; elle eût condamné le déplorable assemblage de couleurs, ainsi que les nombreux tableaux dont les murs étaient recouverts, mais pour quelqu'un arrivant du dehors, meurtri par les rafales de décembre, c'était une volupté que de se tenir dans cette pièce.

Pourtant Mme Grosgeorge qui venait d'entrer ne paraissait pas sensible à la tiédeur de l'air. Elle jeta son manchon sur une table et, sans ôter le long manteau de loutre qui la couvrait tout entière, elle s'assit près du feu, puis se leva presque aussitôt pour marcher à travers le salon. Le froid avait fait couler des larmes sur ses joues; elle arracha ses gants et s'essuya les paupières du revers de ses mains roidies.

Pendant quelques minutes, elle fut la proie d'une agitation qui la menait à grands pas d'un bout à l'autre de la pièce. Enfin, comme elle passait devant un miroir accroché au mur, elle se vit tout à coup et surprit dans ses yeux un regard qui dut lui sembler singulier, car elle s'arrêta et alla s'asseoir sur le canapé.

Maintenant elle enlevait la toque de fourrure qui lui cachait la

tête et de ses longs doigts décharnés lissait ses cheveux noirs qui grisonnaient à peine autour du front et derrière l'oreille. On eût dit qu'elle avait honte du mouvement qu'elle s'était donné tout à l'heure et que par des gestes raisonnables elle s'efforçait de retrouver son calme. Elle se leva, alla sonner et se débarrassa de son manteau.

— Personne n'est venu pendant mon absence? demanda-t-elle à la femme de chambre qui entrait.

— Personne, madame.

— C'est bien. Prenez mon manteau et mon chapeau. Si l'on vient pour moi, vous ne direz pas que je suis là avant de m'avoir prévenue. Monsieur est sorti?

— Presque aussitôt après Madame. Il a pris le cabriolet.

— Bien. C'est tout.

" Que faire? " murmura-t-elle lorsqu'elle fut seule. Elle réfléchit un instant et se dirigea vers la fenêtre. Le vent agitait le haut des arbres et soulevait sur la route, que l'on apercevait au-delà de la grille, une poussière blanche qui tournoyait à quelques mètres du sol et semblait ne jamais se poser. Aucune plante ne résistait à ce froid. Les deux corbeilles qui se faisaient face aux deux bouts de la grande pelouse ne présentaient plus que de tristes monticules de terre noire. Seuls les pièces de gazon et les buissons alternés de laurier et de fusain qui cachaient les murs du jardin mettaient quelque couleur dans ce paysage appauvri.

Elle laissa retomber le rideau de tulle et alla s'asseoir près du feu.

Il y avait des moments où sa vie lui apparaissait non pas comme une succession d'années, mais comme un être vivant, une sorte de double à qui elle aurait donné un visage, des gestes, une voix, et cette personne mystérieuse se présentait à elle dans des heures de grande solitude ou après une forte émotion, semblable à celle qu'elle avait éprouvée ce jour-là; elle la sentait à ses côtés, parlant d'une voix que le silence dominait. Elle avait alors l'impression qu'elle se trouvait avec une voyageuse qui revenait d'un pays lointain et lui racontait ce qu'elle avait vu, et il lui fallait un effort pour sortir de l'espèce d'engourdissement où son étrange rêverie la faisait glisser.

Sauf pendant son enfance, elle n'avait jamais été heureuse.

L'argent ne lui avait pas manqué, ni la santé, et la nature s'était montrée généreuse envers elle, mais peut-être la profusion même des dons qu'elle avait reçus avait-elle engendré chez cette femme la mélancolie qu'on lisait au fond de ses yeux. Était-ce la tristesse de ne pouvoir rien désirer? Peu à peu, elle s'était déprise de tout, au point d'accepter pour mari l'homme égoïste et ridicule avec qui elle vivait, et de n'être plus même sensible à la laideur des objets qui l'entouraient et rencontraient son regard à toute heure du jour. Mais parfois quelque chose d'indéfinissable se produisait en elle, une sorte de halte dans le cours du temps, comme si on eût voulu lui donner une occasion de se ressaisir, de se voir telle qu'elle était, de voir sa vie.

Un peu de sang étranger coulait dans ses veines; il avait fallu pour créer une femme aussi secrète et aussi violente autre chose que l'insouciance, autre chose que la mesure et la raison françaises. Si froide et si grave qu'elle parût aux yeux inattentifs du monde, elle n'était qu'inquiétude et cachait un cœur rebelle sous les apparences d'une vie bien réglée. Sans attacher d'importance à rien, elle haïssait tout ce qui faisait que son existence n'était pas plus riche et plus belle, tout ce qui lui disait : " Il est trop tard. Tu peux dès à présent prévoir ce que seront tes dernières années, car désormais rien ne changera plus. " Cependant cette haine était vague et ne s'attachait ni à un être, ni à une chose. Elle considérait sa jeunesse et tous les événements qui l'avaient marquée comme autant de parties qu'elle avait perdues sans s'en apercevoir; il lui restait maintenant l'amertume de celui qui cherche à savoir par quelle tricherie adroite un adversaire déloyal l'a dépouillé.

A quarante-cinq ans elle se sentait plus vieille qu'une autre femme à soixante, parce qu'elle s'était laissé prendre aux petites habitudes d'une vie médiocre et que tout ce qui lui restait d'énergie semblait s'être insensiblement retiré d'elle. Si quelquefois un mouvement de révolte venait la troubler, sa raison ne manquait pas de lui dire qu'elle était trop âgée pour songer à se rendre libre. Sur quoi fonderait-elle son bonheur? Il y avait longtemps que sa beauté s'était effacée, et sa fortune n'était plus entre ses mains. Et puis la force lui manquait. Dix ans plus tôt, elle se fût enfuie, mais, dix ans plus tôt, prévoyait-elle qu'elle sombrerait dans un tel ennui, dans ce dégoût de tout et d'elle-même qui empoisonnait

à présent chaque heure de la journée? " Comment vivent les autres? se demandait-elle souvent. Comment font-ils pour aller de semaine en semaine jusqu'à la fin de l'année? "

Elle s'irritait de cette sorte de voyage à travers le temps qu'elle était contrainte d'accomplir. Où la menait-il? Vers quelle joie? Quelle compensation lui ferait oublier sa fatigue? Jamais la foi n'avait eu de prise sur cette femme à qui toutes les religions paraissaient également fausses, puisque aucune d'elles ne pouvait lui expliquer pourquoi on la faisait vivre et pourquoi, cette vie lui étant donnée, le jour devait venir où elle en serait privée. L'idée de la mort provoquait chez elle ce trouble qui est un des signes de la jeunesse du cœur; ce n'était pas l'amour de la vie qui lui manquait, mais le don d'accepter sans murmure une vie qui différait de toutes les vies humaines et qui était la sienne.

Certes, elle comprenait bien que plus rien ne pouvait être modifié. Tout lui permettait de croire qu'elle finirait ses jours dans cette ville. La moindre de ses promenades était prévue. Quelque chose de fatal ordonnait tous ses gestes, presque toutes ses pensées. Elle s'enfonçait toute vive dans sa tombe. C'était dans une des pièces de cette maison que la mort viendrait la trouver, la mort dont elle ne voulait pas et qui l'arracherait à une vie qu'elle n'avait point demandée.

Cette sensation d'être la proie d'une force capricieuse ne la quittait jamais : elle était le jouet de la volonté qui domine le monde et sa liberté n'était qu'une moquerie. A quoi bon gémir en secret sur la laideur et la monotonie de sa vie? Il fallait une âme plus forte que la sienne pour échapper à sa prison. Elle avait beau paraître impérieuse, effrayer son mari par sa dureté, elle était faible, plus faible que ceux à qui elle en imposait tant.

L'ennui, le désespoir la rendaient amère. Habituée à briser tous les élans de sa nature, elle n'en retenait que mieux le poison qui agissait sur elle depuis des années. La violence qu'elle maîtrisait sans cesse avait peu à peu endurci son cœur au point de la rendre indifférente à la souffrance d'autrui. Sans avoir jamais commis de faute grave, elle avait peut-être la conscience plus chargée que la plus effroyable criminelle. Lorsqu'elle frappait son fils, elle jouissait des larmes qu'elle voyait trembler dans ses yeux et souhaitait qu'une nouvelle étourderie vînt fournir un

prétexte à de nouvelles rigueurs. Elle détestait cet enfant qui lui rappelait son mari; il était le signe vivant de son esclavage, parce qu'elle se sentait incapable de l'abandonner, de le fuir, et qu'il faisait partie de cet ordre de choses qui lui avait été imposé sans qu'elle y eût consenti. Chaque fois que l'enfant tombait malade, elle le soignait avec exactitude, mais une joie terrible la ravageait; elle ne savait ce qu'elle espérait.

Il y avait bientôt quinze ans qu'elle habitait la villa baptisée villa *Mon Idée* par un absurde propriétaire, car le ridicule était un des traits dominants de la vie de cette femme. Le nom même de son mari prêtait à la plaisanterie. Ses manies faisaient sourire et les meubles dont il avait empli sa maison ne trahissaient que trop la médiocrité de son esprit. Contre tout cela elle ne luttait pas; remplacer un fauteuil par un autre, ce n'était pas cela qui la rendrait heureuse. Le sort avait choisi de l'accabler; elle se rendait, victime furieuse mais passive, à toutes ses injustices. Au moins elle avait la fierté de faire bonne figure.

On raconte que, dans les Alpes, des masses de neige s'accumulent et se retiennent au flanc des montagnes par un prodige d'équilibre qu'un frémissement de l'air peut faire cesser. Il suffit alors que la voix humaine retentisse dans le voisinage pour que ce mur s'écroule et crée par sa chute l'avalanche qui emportera un village. C'était ce cri qu'elle eût voulu pousser, cet appel qui eût rompu l'ordonnance des neiges immobiles. La première fois qu'elle vit le précepteur de son fils, elle eut une impression curieuse qui se renouvelait en elle dès que le souvenir de cette entrevue se présentait à sa mémoire. Elle n'aimait pas cet homme; ses manières timides, son obséquiosité maladroite lui déplaisaient, mais, si peu intuitive qu'elle fût, elle avait pourtant deviné de prime abord qu'ils avaient en commun bien des rancunes et des illusions. Sans doute l'âge et quelque chose d'exaspéré dans sa nature l'avaient conduite beaucoup plus loin que lui dans la voie des renoncements forcés, mais il lui suffisait d'examiner la mine anxieuse de Guéret, ses gaucheries, ce regard ému et ennuyé, pour savoir d'une façon certaine qu'il se débattait dans des difficultés analogues à celles qu'elle avait connues jadis. Lui non plus ne savait pas maîtriser sa vie et il le laissait voir alors qu'elle avait eu assez de vanité et de courage pour cacher son impéritie. Il devait,

comme elle autrefois, ne s'apercevoir de ses fautes que lorsqu'elles étaient commises et n'en savoir tirer aucune conclusion utile.

A d'autres, à des âmes plus dociles, le don de profiter des circonstances était départi. Bien des gens apprenaient le bonheur comme on apprend un métier et se résignaient joyeusement à accepter le médiocre pour éviter le pire. De cette sagesse résultaient les mariages féconds, les vieux jours tranquilles, les dîners de famille qui réunissaient trois générations satisfaites. Mais elle se trouvait devant un homme à qui, non plus qu'à elle, cette félicité n'avait point souri. Peut-être ne connaîtrait-il jamais le repos. Le destin le frapperait sans rien lui enseigner, pas même à se dominer, à imiter le visage d'un homme sûr de ce qu'il fait. Il ignorait jusqu'au métier qu'il avait choisi : tout aussi bien que précepteur, il aurait pu être employé de banque ou facteur, ou jardinier : sa place n'était nulle part.

Elle voyait cela clairement et elle en souffrait, non pour lui, mais pour elle, car il représentait à ses yeux le spectacle de sa propre misère. Sans le mépriser — comment mépriser un être qui lui ressemblait par tant de côtés? — elle lui en voulait de venir chez elle, mais elle se fût bien gardée de faire cesser ses visites. Il lui en coûtait de le voir; il lui en eût coûté beaucoup plus encore de se passer de sa présence. Elle brûlait de l'interroger un jour sur sa vie, de savoir comment il s'y prenait, lui, pour gâcher son avenir.

Certes, il était faible et elle n'aimait que la force; elle lui reconnaissait pourtant une supériorité : il était moins patient qu'elle. Un jour, par irréflexion, dans une crise de fureur, qu'à sa place elle eût maîtrisée, il commettrait une sottise plus forte que les autres, il dérangerait l'ordre des choses. Ce qu'elle n'avait jamais osé faire, il l'accomplirait peut-être, parce qu'il arrive que la chance favorise les imbéciles.

Aussi, lorsqu'elle apprit que deux crimes avaient été commis à Lorges dans la même soirée, et presque au même endroit, elle n'eut pas besoin que son mari lui dît sur qui pesaient les soupçons. Elle vécut plusieurs heures de satisfaction parfaite et dut se retirer dans sa chambre pour ne pas trahir les sentiments qui l'agitaient. Pourtant quelque chose en elle réprouvait son plaisir, le souvenir d'une éducation austère où les bonnes œuvres et la lecture de

livres pieux avaient joué leur rôle. " Que je suis mauvaise! " pensait-elle avec un sourire involontaire; mais cette connaissance qu'elle avait d'elle-même ne modérait en rien son zèle à lire et relire dans le journal le récit détaillé de l'affreuse découverte. Le regard trop avide sautait des mots, des lignes; même avec le secours de son face-à-main elle put à peine comprendre ce qu'elle avait sous les yeux, tant l'émotion lui troublait la vue. Il lui semblait que dans ce double forfait elle avait sa part. Tout d'abord elle écarta une idée aussi absurde. Avait-elle seulement dit un mot à Guéret qui pût lui donner l'inspiration d'un tel crime? Et tout en lisant le journal elle prenait le soin de réfuter intérieurement les étranges pensées que cette lecture faisait naître en elle, mais la fermeté lui manquait pour analyser avec calme tout ce qui se passait dans son cerveau. Sa main tremblait. D'une manière de plus en plus nette, et malgré sa volonté, elle voyait un rapport mystérieux s'établir entre elle-même et le crime commis par un autre.

" Ah! non, par exemple! " s'écria-t-elle en se levant tout à coup. Et elle jeta le journal à ses pieds. On la mettait en présence d'un fait réel et brutal. Tout ce qu'il y avait en elle d'honnête et de conventionnel protestait contre cette idée d'une complicité possible avec l'assassin. Et pendant quelques minutes elle se donna à elle-même la comédie de la vertu. Quel bonheur de se sentir innocente devant un crime d'une telle férocité! Puis elle se calma; elle se connaissait depuis trop d'années pour jouir longtemps de cette joie factice. Ce crime ne lui faisait pas horreur. Il l'étonnait, il l'intéressait. Que la société fût atteinte par des violences de ce genre, elle s'en moquait, après tout. Elle n'avait pour cette société tremblante d'effroi que du mépris et de la haine. Un autre avait eu un peu plus de haine, un peu plus d'audace. De quel droit l'eût-elle blâmé? Ce n'était pas à son âge que convenaient ces hypocrisies. Mieux valait se regarder en face. Elle en venait toujours à cette conclusion qui acquérait dans son esprit la valeur d'un principe et endormait ses derniers regrets de n'être pas vertueuse.

Et puis il n'était pas désagréable de se sentir l'âme un peu scélérate lorsque le sort avait uni votre vie à celle d'un homme comme M. Grosgeorge en qui s'épanouissait toute la fausse pudeur bourgeoise. Dans ses tête-à-tête avec son mari, elle prenait aisément

son parti de n'avoir pas un cœur pur. Il lui suffisait, par exemple, de voir l'indignation avec laquelle ce vieillard vicieux et dissimulé commentait l'assassinat de M. Sarcenas, qu'il eût lui-même laissé mourir de faim, et le viol d'une femme à qui tant de fois il avait arraché un triste consentement au prix de quelques pièces de monnaie. Voilà donc où menait la méconnaissance de soi-même : à cette ridicule parade de respectabilité.

Assise en face de M. Grosgeorge, elle l'écoutait sans interrompre son véhément discours. Par un excès d'indulgence il ne réclamait pas l'échafaud pour Guéret et lui accordait la vie, pourvu toutefois qu'elle fût passée sous le ciel vengeur de la Guyane. Tout homme a droit à la vie. Cet axiome qu'il émettait comme le fruit d'une méditation lui paraissait former la limite extrême des concessions. Il se rattrapait sur la rigueur du châtiment qu'il exigerait, s'il était à la place du procureur et en admettant que la justice eût mis la main sur le criminel. Plusieurs raisons qu'il n'aurait eu garde d'avouer expliquaient, motivaient son ressentiment à l'égard de cet homme. D'abord il avait eu peur. La nouvelle du meurtre commis par le précepteur de son fils lui avait donné une secousse terrible, comme si la mort l'eût frôlé tout à coup, et pendant deux jours il avait vécu dans un lamentable état de frayeur, n'osant sortir, vérifiant le jeu de ses revolvers. Ensuite, et c'était peut-être là son grief le plus important, il estimait que Guéret avait abusé de sa confiance en s'introduisant chez lui. Dans cette vieille tête affolée par la lecture des journaux les idées n'étaient pas très nettes. Un criminel prenait l'aspect d'un malade contagieux qui doit s'interdire d'aller porter sa peste chez les autres. Si l'on a des projets d'assassinat dans le cerveau, on reste chez soi, on ne va pas rouler des yeux hagards dans le salon d'honnêtes gens, car M. Grosgeorge se souvenait que Guéret faisait des yeux hagards le dernier matin qu'il l'avait vu; il le dirait lorsqu'il irait déposer. Autre chose encore, et là n'était pas le moins pénible. Que pensait Guéret de lui? La dernière conversation qu'ils avaient eue ensemble roulait sur la peinture et l'amour. Sans doute le misérable s'était-il moqué intérieurement de lui et de ses explications. Il riait peut-être, à l'heure présente, des tableaux que M. Grosgeorge avait eu la gentillesse de lui montrer. Pensée insoutenable! S'il avait su, s'il s'était douté une seconde qu'il recevait chez lui un gredin de

cette trempe, avec quelle joie il l'eût mis dehors! Et maintenant, être l'objet du mépris de quelqu'un qu'on aurait pu gifler, et qui vous nargue lâchement du fond d'une cachette! Aux yeux de M. Grosgeorge, le vrai crime était celui-là. Le viol d'Angèle et l'assassinat d'un vieillard fournissaient des thèmes à son indignation qui n'avait pour origine qu'une vanité gravement atteinte.

Cependant, les journaux parlaient de moins en moins du crime. On ne trouvait pas le coupable. Plusieurs personnes avaient été arrêtées, interrogées, puis relâchées. L'enquête, menée vivement au début de l'affaire, semblait ne donner aucun résultat. Mais la frayeur avait été trop forte pour que la tranquillité revînt de sitôt à Lorges. Les loquets se tiraient de bonne heure et Mme Londe n'était pas seule à regarder sous son lit. Il courait des bruits effroyables. Les femmes n'osaient plus se risquer sur la route qui longeait la Sommeillante et dès la chute du jour tout le voisinage du chantier à charbon semblait maudit, comme si l'assassin dût y revenir pour y perpétrer de nouveaux crimes. Certains coins de rue lui étaient abandonnés après le coucher du soleil et il n'y avait guère que Mme Grosgeorge qui trouvât le courage de sortir la nuit.

Elle savait qu'elle n'avait rien à craindre et n'ajoutait pas foi aux rumeurs qui attribuaient les crimes de Guéret à une bande de malfaiteurs. Depuis quelque temps, il lui devenait plus difficile de rester chez elle. Souvent elle faisait atteler son cabriolet et parcourait sans but la campagne environnante. Plus souvent encore, elle faisait des promenades à pied qui la menaient dans les alentours de Lorges. Le temps était froid et sec, elle marchait vite et revenait à la villa, brisée d'une bonne fatigue qui calmait ses nerfs et lui permettait de dormir. Bien des fois aussi, sans chercher un itinéraire plus compliqué, elle se contentait de suivre la Sommeillante jusqu'aux premières maisons de la ville voisine et, lorsque la température n'était pas trop inclémente, elle s'asseyait sur la berge et se reposait en regardant couler le fleuve.

La surprise passée, il lui restait du gros événement qui avait troublé la vie de Lorges un souvenir où elle s'arrêtait avec complaisance. Elle se rappelait l'émoi des premières minutes, le visage et la voix de son mari lui annonçant la découverte des crimes,

puis la joie qu'elle avait dû cacher, la courte honte qui avait suivi et les conclusions qu'elle avait tirées des sentiments si divers et si forts qui l'avaient occupée pendant plusieurs jours. Toutes les phases du petit drame intérieur qu'elle avait connu, elle aimait à les faire revivre en elle, mais la solitude était nécessaire à cette sorte d'exercice mental et c'était surtout pour ne pas être troublée dans sa méditation qu'elle s'éloignait de chez elle et s'enfonçait dans la campagne.

Peut-être aussi certains paysages exerçaient-ils sur elle un attrait dont elle ne soupçonnait pas toute la puissance. Était-ce à dessein ou par hasard qu'elle s'asseyait sur la berge de la rivière, tout près des arbres où l'on avait trouvé Angèle? Quelle curiosité la poussait, quel espoir nourrissait-elle? Elle était trop secrète, une éducation rigoureuse avait mis trop de barrières entre elle-même et son propre cœur pour qu'elle pût porter un jugement précis sur ses actes. Des impulsions irrésistibles lui dictaient sa conduite et l'envie lui manquait de prévoir les conséquences possibles de ce qu'elle allait faire. Seule importait la satisfaction de retrouver en tel ou tel endroit les souvenirs, les émotions qu'elle y cherchait. Il lui plaisait, par exemple, d'errer dans la partie de la ville où l'on avait découvert le corps de M. Sarcenas. Elle savait pourtant la langueur qu'engendraient, le lendemain, ces promenades solitaires, lorsque de longues heures de sommeil la rendaient à sa vie banale du matin et que tombait la délicieuse animation de la veille.

C'était l'après-midi que la saisissait son désir d'être en mouvement et de sentir sous ses pieds les pierres des rues, le sol dur de la route, et jusqu'au soir une exaltation dont il ne paraissait rien sur son visage échauffait peu à peu son esprit. Elle allait d'un pas si léger qu'on l'entendait à peine et ne cédait qu'à l'extrême fatigue qui, vers la fin de la journée, la jetait parfois tout habillée sur son lit, pareille à ces oiseaux sans but que l'on voit tournoyer dans le ciel et dont une balle meurtrière interrompt les volées éperdues.

Des mois passèrent et Noël n'était plus éloigné que de trois semaines quand, un après-midi, elle rentra chez elle beaucoup plus tôt que de coutume. Son cœur battait. Elle avait couru, non qu'elle eût hâte de revenir au petit salon où elle se retirait d'ordinaire, mais parce qu'elle ne se contenait plus et qu'il semblait que

son corps dût participer à la terrible agitation de son esprit. Tout à l'heure, en longeant la voie ferrée, pour gagner le boulevard de la Sommeillante, elle avait vu Guéret. Il marchait vite et se dirigeait vers Lorges; sans doute comptait-il traverser la passerelle. Mme Grosgeorge s'était arrêtée. Cet homme qu'elle cherchait obscurément dans toutes ses promenades était à quelques mètres d'elle; dans un instant, lorsqu'il serait sur la passerelle, il la verrait, car pour le moment elle se tenait un peu en arrière de lui et de l'autre côté de la voie ferrée. Tant d'idées traversèrent son cerveau qu'elle ne fit rien et demeura immobile. Se cacher? Pourquoi? Elle voulait lui parler, au contraire. L'appeler? Il prendrait peur et se sauverait. Peut-être n'était-ce pas lui. Mais si. Les misérables vêtements qu'il portait ne le changeait point. Même lorsqu'il était habillé proprement, quelque chose dans sa mine évoquait l'idée d'un vagabond, et ce geste qu'elle lui voyait faire pour relever le col de son veston le dénonçait à ses yeux. La surprise et une sorte de joie confuse empêchèrent cette femme de bouger. Tout à coup il se retourna.

Peut-être avait-il senti qu'un regard le suivait. Son premier mouvement fut de retirer les mains de ses poches et il s'arrêta. Elle comprit qu'il l'avait reconnue et qu'il essayait de deviner ses intentions. Pour le rassurer elle mit un doigt sur la bouche puis leva un bras en lui faisant signe de venir à elle, mais il la regarda et après quelques secondes d'hésitation revint sur ses pas et détourna la tête.

Alors, comme il passait devant elle et qu'il s'était mis à courir, elle cria d'une voix étouffée :

— Arrêtez! Je ne vous veux pas de mal.

Il ne l'écoutait pas, dans une minute il serait loin. Pourtant elle ne perdit pas la tête. Lui dire de revenir en arrière était inutile. Elle fit quelques pas en courant dans la même direction que lui et lui cria brusquement par-dessus la voie ferrée :

— Je serai ici demain soir, à sept heures! Ne craignez rien!

Et maintenant qu'elle était assise devant un feu de bûches, cette scène si courte revêtait dans son esprit un aspect singulier. Dix minutes plus tôt, elle courait sur la route, criant quelque chose à un homme qui la fuyait et ne voulait pas l'entendre. Était-ce possible? Elle était tentée de croire que non. Il n'était pas trois

heures et demie. Dans la chaleur de cette petite pièce, elle s'était assoupie peut-être, elle avait rêvé tout cela. Mais ses bottines et tout le bas de sa jupe étaient blancs de poussière et ses jambes tremblaient encore du mouvement qu'elle s'était donné. Elle avait couru de toutes ses forces. Elle se rappelait le bruit mat du sol sous ses pas, et sa respiration haletante, son cri, son geste; elle revoyait cet homme, ses vêtements sales, le visage inquiet et sauvage qu'il avait eu en la regardant tout à coup. Il avait hésité un instant avant de fuir, il avait pensé : " Que veut-elle? Va-t-elle me trahir? M'a-t-elle reconnu? " Et il était revenu en arrière en courant, en courant de plus en plus vite. Avait-il entendu ce qu'elle lui avait crié lorsqu'il était passé devant elle? Que faisait-il à Lorges, en plein jour? Reviendrait-il demain soir?

Ces questions qu'elle se posait la rendaient folle d'impatience. Elle aurait dû crier : ce soir, et non : demain soir. Jamais elle ne pourrait attendre jusqu'à demain soir. Elle avait beau faire effort pour se dominer et rester assise, cette immobilité était un supplice qu'elle ne se sentait plus le courage d'endurer. Où donc trouverait-elle la tranquillité qu'il faudrait pour traverser plus d'une journée d'attente? Elle n'était pas faite pour attendre; la lenteur du temps la tuait. Certainement elle ne dormirait pas cette nuit. Des heures interminables allaient commencer qu'il fallait subir. D'abord la fin de l'après-midi, puis le dîner avec son mari — elle ne dînerait pas — puis l'obscurité, le silence de sa chambre, la lampe qu'elle rallumerait de quart d'heure en quart d'heure, l'horloge qu'elle entendrait sonner jusqu'à l'aube. Cette pensée lui fut insupportable. Elle se leva et porta ses poings à sa poitrine comme pour empêcher son cœur d'éclater.

" Je ne peux pas, je ne peux pas ", répétait-elle à mi-voix.

Après quelques secondes de réflexion, elle se dirigea brusquement vers la porte et sortit.

III

Ce même jour et presque à la même heure, Fernande frappait à la porte de la chambre située au-dessus du restaurant Londe.

— C'est toi, Fernande? dit Angèle qui avait reconnu le pas de la petite fille. Tu peux entrer.

— Bonjour. Tu n'as pas froid ici? Tu devrais venir te chauffer près du poêle, dans la grande salle. Il n'y a personne. Mme Londe est allée faire des courses.

— Je suis très bien, Fernande, ne t'inquiète pas.

Elle était assise dans un coin de la pièce, tout près de la fenêtre et sa chaise appuyée au mur. Dès que Fernande était entrée, elle avait posé sur une petite table un vêtement qu'elle était en train de coudre et ramené sur son visage le pan d'un châle gris qui lui enveloppait la tête.

— Tiens, ajouta-t-elle en appliquant le revers de la main sur le mur, je n'ai pas besoin d'aller le chercher en bas, ton poêle, puisqu'il vient par ici.

Et en effet le tuyau, passant dans l'intérieur de la paroi, répandait un peu de chaleur et avait même fendillé le plâtre que l'on apercevait par une longue déchirure du papier.

— C'est égal, dit Fernande qui s'assit au bord du lit, à quelques pas d'Angèle, il fait meilleur en bas et Mme Londe est sortie.

— Elle peut rentrer d'un moment à l'autre et je n'ai pas envie de la voir.

— Vous n'allez plus jamais vous parler?

— Le moins possible, ma petite Fernande. Pourquoi me poses-tu toutes ces questions? Tu ne peux pas comprendre le tort que m'a fait Mme Londe.

— Qu'est-ce que tu en sais? Parce que j'ai treize ans et demi, tu crois que je ne suis au courant de rien. Tu te trompes. Il y a bien des filles plus âgées qui n'en savent pas si long que moi.

Elle avait dit ces paroles avec une sorte de fierté et tendit son visage vers Angèle qui détournait la tête, gênée par ces yeux noirs qui semblaient chercher ses traits à travers les mailles de son châle.

— Si tu ne le crois pas, reprit Fernande après quelques secondes de silence, tu n'as qu'à demander à Mme Londe. Mais tu ne lui parles pas, ajouta-t-elle hypocritement, je l'avais oublié.

— Je te conseille de ne pas trop la voir, Mme Londe. Tu es toujours dans ses jupes, ma petite. Un jour tu regretteras de l'avoir écoutée.

— Pourquoi? Tu ne sais même pas ce que nous nous disons. Elle est très gentille pour moi. Elle me laisse faire ce que je veux. Si tu savais la confiance qu'elle a en moi! Elle me dit toujours que je suis assez grande pour n'être plus surveillée et que je suis seule responsable de ce que je fais. J'aime bien mieux ça.

— Et ta mère?

— Ma mère est très contente. Elle prend la moitié de l'argent que je gagne au service de Mme Londe et elle met le reste à la Caisse d'épargne. J'ai déjà plus de cinquante francs.

— Tu en as de la chance, dit Angèle d'un ton radouci tout à coup. C'est du pain sur la planche pour plus tard.

— Justement, maman me disait la même chose l'autre jour. Sans compter que Mme Londe m'apprend à coudre, à laver la vaisselle; c'est très utile, tu comprends.

— Très. Et qu'est-ce qu'elle te fait faire encore, Mme Londe?

— Oh! je balaie sa chambre, je fais son lit. Tu ne savais donc pas? C'est moi qui fais sa chambre le matin. Et puis, je lui monte son charbon. Personne d'autre que moi n'a le droit de toucher à sa chaufferette : je la prépare tous les jours, matin et soir.

— En voilà une grande fille! Et je parie qu'elle t'envoie faire ses commissions.

— Bien entendu. Ses jambes la font tant souffrir! Il n'y a que ce temps-là qui lui permette de sortir : un temps froid et sec, c'est ce qu'elle aime.

— A la bonne heure. Aujourd'hui elle doit être contente. Mais dis-moi, Fernande, de quelles commissions te charge-t-elle?

— Voilà. Tantôt c'est chez la mercière qu'elle m'envoie, tantôt chez l'épicier. Jamais chez les autres fournisseurs parce qu'elle a peur qu'ils ne me volent. Maintenant... oh! mais ça c'est un secret et elle m'a bien fait promettre de ne pas le raconter.

— Tu peux tout me dire, ma petite. Tu sais, quand on me confie quelque chose, ça ne va jamais plus loin.

— Enfin, je vais te le dire parce que c'est toi, Angèle. Mais je suis bien sûre que, si elle savait que je t'en parle, ce serait fini entre nous.

— Sois sans crainte.

— Eh bien, l'autre jour elle m'a envoyée chez un homme.

— Que dis-tu?

— Mais oui, elle m'a envoyée porter une lettre à M. Domène qui est pharmacien à Chanteilles. Elle m'a dit: "Es-tu assez grande fille pour que je t'envoie chez un homme?" J'ai répondu oui, naturellement. Alors elle m'a donné cette lettre et j'ai été la remettre à M. Domène.

— Et alors? Parle donc, voyons.

— Qu'est-ce que tu as? Tu n'es pas contente?

— Mais si, ma petite Fernande. Ton histoire m'intéresse; j'ai envie d'en savoir la suite. Qu'est-ce qu'il t'a dit, M. Domène?

— Il a été très gentil. Il m'a donné des jujubes et un petit sac de boules de gomme. Puis il m'a fait entrer dans son arrière-boutique. Là il s'est mis à me parler, à me parler! Il m'a demandé si je n'avais pas froid aux jambes, avec mes chaussettes, en plein hiver. Tu sais que Mme Londe ne veut pas que je porte de bas. Elle dit qu'il faut s'aguerrir.

— Oui, et puis?

— Et puis il m'a demandé si je portais un tricot, un bon tricot bien chaud. J'ai dit que oui, mais il ne voulait pas me croire et il voulait à tout prix fourrer ses doigts sous mon tablier. Crois-tu? Moi je riais parce qu'il me chatouillait et j'ai laissé tomber mes boules de gomme et à ce moment il a entendu quelqu'un qui entrait dans la boutique. Alors il m'a donné une pièce de deux francs et il m'a dit que c'était pour la course et parce que j'avais dû avoir froid aux jambes. Et puis, comme je voulais ramasser

mes boules de gomme, il m'a dit de les laisser par terre et il m'en a donné un autre sac. Après ça il m'a fait sortir, mais pas par la boutique, par une petite porte qui donne sur un couloir. On va jusqu'au bout et on se trouve dans la rue.

— Et tu as raconté tout cela à Mme Londe?

— Oh! je ne lui ai pas dit qu'il m'avait embrassée...

— Il t'a embrassée!

— Mais oui, je ne t'avais pas dit? Tout le reste, je l'ai raconté à Mme Londe. Je lui ai même montré la pièce de deux francs et elle m'a dit que je pouvais la garder et que je n'avais pas besoin d'en parler à ma mère. Et puis, la lettre, tu sais?

— La lettre?

— Mais oui, la lettre de M. Domène, voyons.

— Eh bien?

— Eh bien, il ne l'a même pas regardée. Il l'a mise dans sa poche, comme ça, sans la lire. C'était bien la peine de lui écrire!

Ces dernières paroles furent suivies d'un silence de quelques secondes pendant lesquelles Angèle se tint immobile, la tête basse, et plongée selon toute apparence dans une méditation d'où la mine inquiète de Fernande ne parvenait pas à la tirer.

— Enfin, dit-elle d'une voix brusquement changée, tu vas raconter toute cette histoire à ta mère, n'est-ce pas?

— Pourquoi? Mme Londe m'a bien dit que ce n'était pas la peine de mettre ma mère au courant.

— Et moi je te dis que c'est très grave, au contraire.

— J'ai eu tort de te parler, dit Fernande avec chaleur. Mais tu ne sauras jamais ce que Mme Couze a dit sur toi et ton amoureux.

— Comment? s'écria Angèle en se levant tout à coup, Mme Couze a dit quelque chose...

— Oui, je l'ai entendue, j'étais dans la pièce à côté en train de coudre, et elle parlait à Mme Londe. Mais tu ne sauras pas ce qu'elle disait.

— Fernande, tu n'as pas le droit de te taire. Tu ne sais pas que je pourrais en mourir. Il faut que tu me dises tout. Je t'en supplie, Fernande, tu entends?

— Jure-moi d'abord que tu ne raconteras à personne l'histoire de M. Domène.

— Oui, oui. Je te le jure.

Elle s'assit près de la petite fille, sur le lit, et lui prit une main entre ses mains tremblantes.

— J'étais à côté en train de coudre, commença l'enfant qui ne demandait qu'à révéler ses secrets. Mme Londe m'avait fait sortir parce que Mme Couze était là et qu'elle n'aime pas que je sois là quand elle reçoit du monde.

— Mais oui, je sais.

— Mme Couze a dit d'abord qu'on ne te voyait plus jamais et que ces messieurs du restaurant devaient bien te regretter. Alors Mme Londe a répondu : " Une de perdue, dix de retrouvées. " Et elle n'avait pas l'air contente parce que Mme Couze s'est mise à rire, et elle a élevé un peu la voix en ajoutant : " Du reste, j'ai quelqu'un en vue qui prendra sa place. "

— Elle a dit cela?

— Oui. Et Mme Couze a ri de nouveau et elle a demandé à Mme Londe si c'était moi qu'elle avait en vue. Moi! Tu penses si j'étais surprise. Pour le coup Mme Londe s'est fâchée et lui a crié de se taire. Mme Couze s'est tue un bon moment, puis elle a demandé à Mme Londe si elle croyait qu'on finirait par trouver celui qui a tué M. Sarcenas et qui t'a attaquée, toi aussi.

— Oui, et alors?

— Ça non plus, ça n'a pas eu l'air de plaire beaucoup à Mme Londe. Elle a dit à Mme Couze qu'elle n'était qu'une poltronne et que c'était à cause d'elle et de ses bavardages que tout le monde avait peur à Lorges. Alors Mme Couze s'est rebiffée un peu et elle a répliqué qu'elle n'était pas la seule en ville à croire que l'assassin était... Devine qui?

— Je ne sais pas. Dis vite.

— M. Guéret qui est venu deux fois ici et qui a disparu le lendemain du crime.

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu racontes, Fernande? Et Mme Londe, qu'a-t-elle répondu? Parle donc!

— Elle a dit que ce n'était pas vrai et qu'on était sûr que c'était une bande de malfaiteurs qui avait fait le coup. Et Mme Couze a dit que non. Elles criaient toutes les deux. Je n'avais pas besoin de me mettre à la serrure pour les entendre.

— Et qu'est-ce qu'elles disaient? Dépêche-toi.

— Attends, je ne peux pas aller plus vite. Mme Couze a dit comme ça : " Tout le monde sait que le coupable, c'est l'amoureux de Mlle Angèle, puisque la police le recherche et qu'il n'ose plus se montrer. " Quand elle a entendu ça, Mme Londe lui a crié : " Hors d'ici! " d'une voix qui m'aurait fait peur, mais Mme Couze ne s'arrêtait pas, elle qui paraît pourtant si timide; elle bredouillait et Mme Londe criait si fort que j'ai eu de la peine à comprendre ce qu'elles se disaient toutes les deux. Et puis tout d'un coup Mme Couze s'est mise à crier plus fort que Mme Londe : " Vous voyez bien que vous prenez parti pour lui ", faisait-elle. Et elle a dit autre chose encore, autre chose qui m'a donné froid dans le dos.

— Eh bien! vite, voyons!

— Elle a dit : " Il n'y a pas d'erreur possible. Il est caché ici! "

Angèle abandonna la main de la petite fille et s'écarta un peu sans prononcer un mot, mais elle tremblait si fort que l'enfant s'émut.

— Qu'est-ce que tu as donc, Angèle? Puisque ça n'est pas vrai, voyons.

Elle voulut entourer de ses bras la jeune femme qui ramena son châle sur son visage par un geste instinctif. Quelques secondes passèrent sans qu'Angèle pût proférer un son : puis elle se dégagea doucement de l'étreinte de Fernande et demanda enfin :

— Est-ce qu'elle a dit autre chose?

— Non, elle est partie sur-le-champ. Tu n'es pas bien? Veux-tu t'étendre?

— Je veux que tu me laisses, Fernande, répondit Angèle à voix basse.

— Si j'avais su, je ne t'aurais pas raconté tout ça. J'ai hésité pourtant. Je me doutais bien que tu aurais de la peine.

— Ce n'est pas ta faute, petite. Mais ne répète à personne tout ce que tu m'as raconté.

— Non, bien sûr.

Il y eut un court silence, puis la jeune femme dit d'une voix plus ferme :

— Fernande, je suis malheureuse, très malheureuse. Si un jour j'ai besoin de toi, m'aideras-tu?

— Mais tu sais bien que oui, voyons.

— Depuis trois mois j'ai la vie difficile, Fernande. Je ne vois plus personne. D'abord on avait cru que mes blessures guériraient au bout d'une quinzaine. Elles se sont bien refermées, mais il en restera toujours quelque chose. Je n'ose pas me montrer dans cet état. Pourtant il faudra que je reprenne mon travail. Dire que j'étais si heureuse à la blanchisserie et que je n'en savais rien! Tu te souviens comme j'étais jolie?

— Qu'est-ce que tu dis? Mais tu l'es encore.

Angèle secoua la tête.

— Tu ne m'as pas vue depuis...

Elle s'arrêta et parut réfléchir.

— Dis-moi, ma petite Fernande, reprit-elle au bout d'un instant. Est-ce que tu m'aimes bien? Est-ce que je ne te fais pas peur, un peu?

— Peur, Angèle?

— Oui. Tu ne me vois jamais qu'avec ce châle sur la tête. Ce doit être bien triste. Il me semble quelquefois que tu me regardes comme si tu espérais voir mon visage à travers les mailles.

— Mais non, dit Fernande d'un air surpris.

— Si, si, continua la jeune femme d'une voix douce. Je ne te parle jamais de ça, tu comprends. Cela me fait trop de chagrin de penser que je suis devenue vilaine. Tous les matins je me regarde dans la glace et je me dis quelquefois que cela va mieux. Et puis il y a des jours où j'ai l'impression que c'est pire, au contraire; à force de se voir comme ça et d'y penser toute la journée, on finit par ne plus savoir de quoi on a l'air.

— Il ne faut pas trop y penser, répondit Fernande que le ton de ces paroles inquiétait.

— C'est facile à dire. Ce qu'il me faudrait, vois-tu, c'est que quelqu'un me dise la vérité, quelqu'un qui n'aurait pas vu mon visage depuis trois mois et à qui je me montrerais.

— Mme Londe te dirait tout de suite.

— Mme Londe, répéta Angèle avec un accent de fureur. Elle serait trop contente de voir le mal qu'elle m'a fait.

L'enfant pâlit.

— Au contraire, dit-elle. Elle m'a dit qu'elle espérait te voir guérir bientôt pour que tu puisses reprendre ton service.

— Mais c'est elle qui est cause de tout, Fernande. Si je n'avais pas connu cette femme, je serais encore jolie comme autrefois.

Elle prit Fernande par la main et, se levant tout à coup, vint se placer devant la petite fille.

— J'ai quelque chose à te demander, dit-elle avec force. Tu ne vas pas refuser, au moins? Tu as dit que tu m'aimais bien. Écoute. Je vais enlever mon châle. Tu vas venir près de la fenêtre et tu me regarderas. Veux-tu? Veux-tu?

Fernande éclata en sanglots.

— Qu'est-ce que tu as? dit Angèle en se jetant à ses genoux devant elle. Tu as peur? Tu as peur de moi? Autrefois tu m'embrassais si fort, tu ne te souviens plus? Tu mettais tes mains autour de mon cou et tu disais que tu ne voulais pas me laisser partir. Et maintenant que je suis toute seule et que tout le monde me déteste, tu es contre moi, toi aussi? Je t'en supplie, ma petite Fernande, sois bonne. Je t'assure que ce n'est rien d'effrayant. Crois-tu que je me regarderais tous les matins, si cela me faisait peur? Il y a une cicatrice et voilà tout. Seulement j'ai honte parce que je me rappelle qu'il y a trois mois j'étais mieux qu'aujourd'hui.

Ces paroles rassurèrent la petite fille qui sécha ses larmes.

— Quand vas-tu te montrer dans la rue? demanda-t-elle.

— Quand? Mais demain, si tu me dis que je ne suis pas trop changée. Tu vois comme tu peux m'être utile. Je m'en remets à toi. C'est que tu es une grande fille, vois-tu? Allons.

Elle se leva et attira doucement l'enfant vers la fenêtre.

— Voilà, dit-elle en se plaçant dans l'encoignure de façon à mettre quelques pas entre elle et Fernande, ce qui est important c'est la première impression. Essaie d'oublier la figure que j'avais autrefois et dis-moi franchement si je peux sortir demain. Ne fais donc pas cette mine, petite. On dirait que tu vas voir le diable! Allons, je ne veux pas que tu sois triste comme ça. Tiens, imagine que tu es au théâtre.

Elle s'arrêta un instant, puis reprit sur le ton solennel d'un régisseur qui annonce un spectacle.

— La représentation va commencer, mesdames et messieurs, le rideau se lève. Voilà!

Un lourd silence suivit cette dernière parole prononcée d'une voix étranglée. Puis l'enfant poussa un cri comme si, tout à coup,

on lui eût coupé la respiration, car elle s'attendait à voir des blessures répugnantes sur un visage malgré tout familier, mais elle avait devant elle une femme qu'elle ne connaissait pas et dont les yeux agrandis par l'inquiétude conservaient seuls quelque chose de la beauté qui s'était enfuie pour toujours d'une chair suppliciée. Pourtant la proportion des traits n'avait point changé et la merveilleuse architecture du front, des orbites et du nez subsistait, mais deux plaies profondes, larges sillons ourlés de blanc, rayaient cette face désormais lamentable; l'une, partie de la tempe droite, creusait une joue et barrait les lèvres comme pour leur imposer silence; l'autre ravageait un côté de la mâchoire et le menton disparaissait au-dessous de l'oreille. On eût dit que, mécontente de son œuvre, une main impitoyable avait voulu l'annuler, traçant à grands coups de craie les balafres furieuses qui portaient condamnation.

— Eh bien, dit enfin Angèle avec un soupir douloureux, il ne faut pas rester ainsi sans rien dire, Fernande.

— Oui, souffla l'enfant sans bouger.

— Tu vois, reprit la jeune femme, je me suis habituée à l'idée que je ne serais jamais plus comme autrefois, mais je crois qu'un jour il y aura du mieux, malgré tout. Tu ne crois pas? demanda-t-elle après une courte pause.

— Bien sûr, Angèle.

L'épreuve à laquelle la jeune femme avait dû soumettre sa vanité avait cependant allégé son cœur, et loin de comprendre l'inanité tragique de ses réflexions, soucieuse peut-être de ne pas entendre ce que la petite fille allait dire, elle se remit à parler :

— D'abord j'ai cru que je mourrais de honte en me voyant ainsi. Le tout est de s'y faire. J'ai gardé mes deux yeux, c'est l'essentiel. Oh! si ces marques blanches pouvaient disparaître! Il me semble que le rose de la peau a gagné un peu tout autour. J'ai remarqué qu'en plein jour, en plein soleil, ça se voit moins; il n'y a que lorsque je tourne le dos à la fenêtre que c'est très vilain, mais alors je n'ai qu'à baisser la tête, tu comprends?

Et elle baissa la tête jusqu'à ne plus montrer que le haut du crâne où se divisaient les lourds cheveux noirs. L'enfant gardait le silence; pâle, les mains derrière le dos, elle semblait craindre de faire un mouvement.

— Avoue, dit Angèle, que c'est moins terrible que tu ne pensais. Ce qui est terrible à voir, c'est le sang, n'est-ce pas? Mais une cicatrice... Enfin, si tu me rencontrais dans la rue, aurais-tu peur? Hein?

— Non.

— A la bonne heure! Je peux donc sortir? Si tu savais ce que cela m'a fait de me trouver devant toi sans avoir à me couvrir la figure de ce châle! Je finissais par me faire peur à moi-même. Et il a suffi que je me découvre la tête pour me sentir contente, contente! Il y a longtemps que je ne me suis sentie comme cela, tu sais, et c'est à cause de ce que tu m'as dit, que je suis heureuse.

Elle avait prononcé ces mots avec volubilité et tout d'un coup éclata de rire; une joie subite éclaira son regard et envoya le sang à son visage, accusant ainsi la blancheur de ses cicatrices. Quel espoir l'agitait ainsi pour qu'en un instant elle oubliât tant de journées de souffrance? Elle saisit la petite fille par la main et alla s'asseoir avec elle sur le lit.

— Tu m'as promis de me parler franchement, Fernande, reprit-elle avec plus de gravité. Écoute-moi. J'ai beaucoup de projets d'avenir. Tu comprends bien que je ne vais pas continuer à vivre comme ça, autant dire en prison. J'en ai assez de faire la lessive de Mme Londe et de ravauder son linge pour rien. Demain, je sors, c'est décidé. Maintenant j'ai une question à te poser, une question sérieuse. Réfléchis bien avant de répondre.

— Oui.

— Tu es bien jeune encore, mais tu m'as dit que tu en savais autant qu'une autre, hein? Eh bien, regarde-moi. Si un homme me voyait telle que je suis maintenant, est-ce que tu crois qu'il me trouverait laide?

— Laide? Mais non.

— Tu es bien sûre que tu ne dis pas ça pour me faire plaisir? Crois-tu que ce même homme pourrait devenir amoureux de moi?

— Oui, Angèle.

— Alors, il s'approcherait de moi et il me dirait : " Mademoiselle, je vous aime! " Et après?

— Après?

— Mais oui, que ferait-il après? Il me prendrait la main, n'est-ce pas, et il m'embrasserait. C'est cela que tu voulais dire?

— Oui.

La jeune femme se mit à rire.

— Dis-moi, fit-elle, crois-tu que M. Domène m'aurait embrassée si j'avais été à ta place, l'autre jour?

L'enfant inclina la tête.

— Eh bien, dit Angèle en se dressant devant elle tout à coup, embrasse-moi, toi!

Elle se tenait debout entre la fenêtre et Fernande, épiant sur le petit visage d'où le sang s'était retiré une expression qui la rassurât tout à fait; mais ce qu'elle vit fut une bouche contractée et des yeux qu'emplissaient des larmes. Le spectacle de cet effroi lui serra la gorge. Aucun miroir, si net et si cruel fût-il, n'aurait pu lui montrer sa disgrâce plus clairement que le regard épouvanté de Fernande. Elle sentit que les forces l'abandonnaient et que ses genoux allaient plier. Après avoir balancé pendant des mois entre l'espoir et le désespoir, elle était mise tout à coup en présence d'une certitude abominable : elle faisait horreur. Cette enfant refusait de l'embrasser. Brusquement elle lui tourna le dos et sans prononcer une parole elle marcha vers la fenêtre. Des gens traversaient la petite place, une vieille dame dont les années seules avaient meurtri la face, un petit garçon à la chair intacte. Se doutaient-ils qu'elle était là et que son cœur crevait de tristesse?

— Elle n'a peut-être pas compris, pensa-t-elle. Je vais lui demander de nouveau.

Et elle revint vers la petite fille qui n'avait pas osé faire un mouvement et la regardait en silence. Angèle ouvrit la bouche, mais l'angoisse la rendait muette. Elle parut surprise elle-même de son impuissance à former les mots qu'elle voulait dire. Quelle affreuse tranquillité régnait dans cette pièce! Elle eût voulu crier, crier jusqu'à en perdre le souffle, jusqu'à ce que la vie la quittât, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper à cet enfer que de mourir. Tout à coup ses jambes la trahirent et elle tomba à genoux, elle étreignit ce corps qui se levait à demi, frémissant de dégoût au contact de ses bras, et la tête dans le giron de la petite fille, les cheveux épandus sur le tablier d'écolière, elle sanglota comme une folle, avec des hurlements qui faisaient songer aux éclats d'une épouvantable gaieté.

IV

Dans la longue salle à manger triste, les bouts des doigts croisés, les pieds sur la chaufferette, Mme Londe attendait ses clients. Elle ne bougeait pas; une pèlerine tricotée couvrait ses fortes épaules qui s'arrondissaient depuis peu, et ses yeux immobiles au regard dirigé, pour ainsi dire, en dedans, semblaient fixés sur une vision intérieure dont la mélancolie paraissait sur ses traits. Devant elle, le petit vase d'étain était vide; elle le gardait pourtant, dans la crainte superstitieuse de fausser son destin en modifiant les moindres habitudes de sa vie quotidienne. Et que lui importait que la saison lui refusât des fleurs? Elle avait bien d'autres soucis. Quelque chose de très grave se passait, quelque chose de si grave qu'en présence d'une situation sans exemple Mme Londe ne se sentait plus aucun courage et qu'elle ne songeait même pas à faire un geste, à appeler le garçon. Où était-il le temps où elle ordonnait qu'on montât la soupe pour forcer ces messieurs à venir? Maintenant elle n'osait plus. Elle avait perdu confiance dans ce moyen des grands jours; n'avait-elle pas vu, la semaine dernière, onze assiettées de petite marmite fumer puis refroidir dans l'attente des clients en retard?

Il était sept heures vingt-cinq; elle le savait, elle avait compté les minutes seconde par seconde au tic-tac du cartel noir. L'inquiétude, la colère mêlaient la bile à son sang et jaunissaient son teint sous la poudre mauve qui couvrait ses joues. Il n'y avait qu'elle dans la salle à manger, mais, dût-elle mourir à son comptoir, elle attendrait, pensait-elle, jusqu'à ce que la porte s'ouvrît et qu'il parût quelqu'un.

Le poêle brûlait non loin de la table d'hôte, elle entendait son

murmure que jadis elle trouvait joyeux et réconfortant. A présent cette bonne chaleur se répandait en vain dans l'air très tiède. Un malaise physique venait augmenter le trouble de son esprit et elle se demandait avec effroi comment elle allait faire pour rester là sans bouger une heure et demie, peut-être plus. D'où lui venait cette envie de vomir qui la tourmentait? Elle n'avait rien mangé à quatre heures, par dégoût, et son malheureux cœur, déjà tant travaillé par le désespoir, chavirait.

Pourquoi souffrir ainsi? pensait-elle. Des années entières elle avait connu la tranquillité d'une vie facile et banale, où tout semblait réglé pour toujours, le lever, le coucher, les repas et même les plaisirs et les tristesses; et tout à coup, un grand désordre. Les habitudes les plus anciennes étaient remises en question, le fond de l'existence bouleversé. Chaque heure apportait une émotion nouvelle, chaque jour menaçait de se lever sur un désastre. Quelqu'un était venu qui avait porté malheur. C'était Guéret. Depuis qu'il avait dîné dans le restaurant, tout allait mal. Elle aurait dû se douter que ce visage fermé, ce silence ne présageaient rien de bon. A cause de lui Angèle en était réduite à se cacher comme une lépreuse; à cause de lui, Mme Londe ne savait plus rien de ce qui se passait à Lorges et l'ascendant qu'elle avait pris sur ces messieurs faiblissait peu à peu; la paix des vieux jours compromise, le tourment de la curiosité non satisfaite, l'humiliation, la rage de sentir s'écouler ce qu'elle pensait si bien tenir, tout cela, cette accumulation de maux dont un seul suffisait à l'accabler, à qui donc en était la faute sinon au monstre qu'elle avait encouragé à venir chez elle? Ah! si elle avait pu savoir, si dans sa charité le ciel avait pu l'avertir! Mais elle ne croyait pas à la religion dans des heures pénibles comme celle-ci. Elle ne pensait au ciel qu'en des moments de bonne humeur; autrefois, par exemple, quand Angèle lui apportait un peu d'argent et de petites histoires sur les uns et les autres, et qu'au plaisir de glisser cinq francs dans un tiroir et d'apprendre du nouveau Mme Londe éprouvait le besoin d'ajouter une autre satisfaction : celle de se sentir honnête. Mais maintenant elle considérait qu'elle était trahie, trahie par le monde, par ce Dieu qu'on disait juste et qui s'amusait à détraquer la savante machine de sa vie bourgeoise. Aussi, pour mater sa douleur, pour conjurer les catastrophes qui

ne tarderaient plus, elle ne s'appuierait sur personne, elle serait seule, assise à son comptoir comme une divinité foudroyée sur les ruines de son temple. Il était sept heures et demie. Elle eût voulu qu'il fût huit heures, neuf heures, afin que le désastre fût plus complet et que la preuve fût faite, une bonne fois, de l'iniquité de la Providence.

Et, passant d'une excessive appréhension du lendemain à la joie d'imaginer ce qui pouvait arriver de pire, elle se vit abandonnée de tous ses clients, ruinée, réduite à la misère, livrée enfin à la merci de ceux qui l'accusaient de cacher le criminel sous son toit; car ce bruit absurde répandu par la peur s'accréditait de plus en plus. L'envie et la rancune qui couvaient depuis si longtemps autour d'elle allaient éclater bientôt, comme un mal dévastateur se déclare après une incubation de plusieurs années. Lui en avait-on assez voulu de la situation qu'elle occupait, de ce restaurant dont chacun souhaitait la mort, de ces quelques sous mis de côté pour sa vieillesse! Et elle qui avait cru à la solidité, à la pérennité des choses, à la loyauté de l'avenir, à sa propre force, quel espoir mettre à présent dans la vie? Il était huit heures moins vingt-cinq.

Au point où elle en était, il lui paraissait presque égal, désormais, qu'on vînt ou qu'on ne vînt pas, que la soupe fût mangée par les clients ou qu'elle brûlât au fond des casseroles. Passé une certaine limite, les coups de l'adversité ne portent plus. Ainsi raisonnait-elle quand la porte s'ouvrit; malgré elle, ses mains firent un geste de surprise qu'elle réprima aussitôt. Trois de ces messieurs entrèrent, puis un autre, puis encore trois. On eût dit qu'ils avaient attendu dehors, exprès, derrière les arbres de la place, pour la rendre inquiète et se venger des affronts qu'elle leur avait fait subir. Néanmoins son cœur se mit à battre et, comme ils la saluaient avant de s'asseoir, elle rendit ce salut de son air le plus majestueux, non sans une pointe d'indifférence qui lui coûta un grand effort.

Si elle avait consenti à mettre un instant son lorgnon, la malheureuse aurait lu dans le visage des clients une assurance qu'elle ne leur avait jamais connue. Ils la regardaient sans sourciller. Était-ce qu'ils ne la craignaient plus, ou devinaient-ils qu'elle n'y voyait plus guère et que leurs mines impertinentes ne seraient pas remar-

quées? Quelques minutes plus tard ils étaient tous en train de manger, et malgré la terrible humiliation d'un retard qu'elle avait dû accepter sans rien dire, elle se sentait renaître par le seul fait de leur présence. Certes, ils n'étaient pas au complet; même les yeux de Mme Londe apercevaient le grand vide en haut de la table et pourtant la joie revenait timidement en elle. Tout n'était pas perdu. Après les affres qu'elle avait traversées, il était délicieux de voir la salle reprendre son aspect normal. Les garçons circulaient à présent autour de la table, enlevant les assiettes à soupe avec les gestes brusques dont ils ne se corrigeraient jamais. Mais un problème se posait qu'il fallait résoudre tout de suite. Laisserait-on les assiettes posées à la place des absents, ou les emporterait-on à la cuisine? Quelle attitude choisirait-elle? Donner ordre qu'on laissât les assiettes, c'était avouer un espoir qui paraîtrait risible s'il était démenti; et les faire remporter à la cuisine, n'était-ce pas convenir d'une défaite?

Elle sentit que les joues lui brûlaient à la pensée du mépris que ses paroles exciteraient peut-être, car, sans voir distinctement les dîneurs et sans entendre avec netteté les propos qu'ils échangeaient, quelque chose l'avertissait de leur mauvaise humeur. Depuis des semaines elle ne savait plus rien des soucis et des plaisirs qui occupaient leur vie; ils disparaissaient dans le mystère comme dans une obscurité de plus en plus épaisse que son regard affaibli ne percerait jamais. Et à mesure qu'ils s'éloignaient d'elle et redevenaient des inconnus, son empire s'évanouissait. Qu'était-elle, en effet, sans les yeux, sans les oreilles d'Angèle, et à quoi lui servait l'intuition qu'elle avait reçue, sinon à la torturer? Flairer la présence d'un secret dont on ne peut connaître le moindre détail, n'est-ce pas plus pénible que l'ignorance absolue de celui qui ne se doute de rien? Elle, au contraire, se doutait de tout, mais, Seigneur, quelle nuit n'était pas préférable à ce faible rayon de lumière? Et, par une habitude de vieille femme dont le cerveau se trouble avec l'âge et les afflictions, elle remontait constamment le fil de ses malheurs et ramenait les plus petits déboires à une commune origine. Si elle avait à résoudre la question difficile de trois assiettées de soupe, c'était que ses clients prenaient le pli détestable d'arriver en retard. Et pourquoi arrivaient-ils en retard? Parce qu'ils ne la respectaient plus. Ce manque de respect,

d'où venait-il? De ce qu'ils se sentaient à l'abri de sa curiosité et regagnaient peu à peu leur indépendance. Angèle n'était plus là pour cajoler ces hommes et leur tirer leurs petits secrets. Qu'il était donc amer de songer que, par sa propre faute, Mme Londe avait créé cet état de choses! Oui, en définitive, c'était à elle qu'il fallait tout imputer, puisqu'elle avait insisté pour faire revenir chez elle ce misérable qu'elle aurait dû chasser comme un pestiféré. A cette table, à ses pieds, il avait peut-être ruminé le crime qui la ruinait; et elle qui n'en avait rien su, qui lui avait fait servir à manger, la folle! Ah! qu'on emportât cette soupe, qu'on la versât dans l'écuelle du chien, qu'on la répandît sur les pierres de la rue, cela vaudrait mieux que de la donner à des hommes!

Elle était sur le point de commander que l'on fît disparaître les trois assiettes pleines, quand la porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à M. Goncelin (Goncelin! toujours le premier autrefois) et à M. Pariset. Ils entrèrent, le chapeau sur la tête, l'air faraud. Une émotion violente se saisit de Mme Londe. Quelque chose allait se produire, ces hommes allaient lui faire du mal. Elle en était certaine et porta les mains à son cœur, comme pour étouffer les battements qui ébranlaient sa poitrine. Non, pourtant. Ils se tournaient vers elle et la saluaient avec gravité. Elle répondait ainsi qu'un automate, la face décomposée par la peur, les mains toutes moites dans ses mitaines noires. Se moquaient-ils d'elle? Pourquoi hochaient-ils la tête ainsi en regardant la porte? Et les autres, de quoi riaient-ils? Elle tendait l'oreille et ne saisissait qu'un irritant murmure. Tout à coup elle tressaillit. M. Goncelin, qui avait pris place entre M. Blondeau et M. Verdet, mais ne s'était pas encore assis, M. Goncelin la regardait et lui adressait la parole.

Que disait-il? Cette voix qui résonnait comme à travers une brume, elle en reconnaissait le timbre un peu bas, l'accent paysan, mais rien de plus précis n'arrivait jusqu'à elle, aucun mot ne se détachait. Peut-être faisait-il exprès de ne pas mieux articuler. Elle sentit la sueur perler tout autour de son front et couler lentement sur sa peau, et, passant le revers de la main au-dessus de ses sourcils, elle tenta de protéger la poudre et le rouge de ses joues contre le ruissellement qui menaçait de les emporter. A présent M. Goncelin s'était tu et les dîneurs la regardaient, attendant sans

doute une réponse à la question qui venait de lui être posée. Tout se brouillait devant ses yeux; il lui semblait que la salle était brusquement inondée d'une lumière insoutenable, à l'exception du lustre à gaz qui, lui, était devenu tout noir. Ses vêtements commençaient à lui coller au corps. Elle fut tentée de répondre : " Bien! " à tout hasard, quand M. Goncelin, mettant ses mains en porte-voix autour de sa bouche, lui cria d'une voix forte et saccadée :

— N'attendez pas M. Léon! Il ne vient plus!

Elle répondit : " Bien! " parce qu'elle n'avait que ce mot dans la tête et il lui échappa comme un cri d'angoisse. Un vertige douloureux la contraignit à baisser les paupières, mais elle eut le temps de voir M. Goncelin qui s'asseyait et dépliait sa serviette au milieu des rires. Elle était déchue, c'était fini; et ce que la sueur n'avait pas fait, les larmes l'accomplissaient à présent, des larmes de désespoir qui traçaient patiemment leur chemin dans le fard, depuis l'œil jusqu'aux coins de la bouche. Personne ne faisait plus attention à elle. Elle pouvait s'abandonner à la douleur, se saouler de tristesse. A travers les grosses gouttes qui tremblaient au bord de ses cils, elle voyait confusément le petit vase d'étain et le livre noir qui lui rappelaient tant de choses. A quoi bon nourrir de vaines illusions? M. Léon ne venait plus. Demain ce serait le tour d'un autre, et au bout d'une semaine il faudrait fermer le restaurant, donner un coup de pied dans la marmite et peut-être partir. Car elle voyait bien qu'on la haïssait et qu'on allait lui rendre la vie impossible. Elle aurait dû se douter qu'un malheur était sur elle le jour où M. Léon lui avait donné tout l'argent qu'il lui devait, près de quarante francs; parbleu, il avait emprunté cette somme à des amis, à son patron, et elle pensait si bien le tenir! Autant vouloir tenir de l'eau!

Maintenant qu'elle était résignée à voir la vérité en face, elle comprenait mieux ce que ces gens avaient contre elle. Ils lui en voulaient de ce qu'elle les privait d'Angèle. Pendant des semaines ils lui avaient demandé : " Comment va Mlle Angèle! Est-elle tout à fait remise? " Mais la réponse était toujours la même : " Ça ne va toujours pas assez bien pour qu'elle puisse sortir. Attendez. " Pouvait-elle risquer de les dégoûter d'Angèle en la leur rendant trop tôt? Sans doute, elle n'avait pas examiné les

traits de la malheureuse depuis longtemps, parce que la jeune femme se cachait d'elle comme de tout le monde, mais elle se rappelait trop bien l'épouvantable spectacle que présentait ce visage, le jour où on l'avait ramenée à la maison. D'autre part, elle n'osait pas expliquer à ses clients que la beauté d'Angèle était peut-être compromise et que la seule chance de guérison parfaite dépendait du temps. Aussi pensait-elle s'en tirer en parlant d'une crise nerveuse survenue à la suite de l'attentat, mais la crise nerveuse durait depuis trois mois et ces messieurs finissaient par ne plus y croire.

Et puis, Mme Londe n'était pas la seule à avoir vu sa nièce dans l'état lamentable où l'avait laissée la férocité de son agresseur. Il y avait eu des témoins et c'eût été mal connaître la nature humaine que de s'imaginer qu'ils n'avaient point bavardé. L'on disait donc partout que, si Angèle ne se montrait plus, c'était qu'elle conservait les marques de ses blessures et qu'elle redoutait de faire peur aux passants, tant elle était devenue laide. Mme Londe avait beau dire le contraire; d'abord elle avait fait hésiter l'opinion, car il n'y avait pas si longtemps qu'elle jouissait encore d'une grande autorité, mais maintenant il n'était pas difficile de voir clair dans son jeu. La pauvre vieille craignait pour son restaurant et racontait des balivernes dans l'espoir de conjurer un désastre, mais la preuve était faite que sa fortune, sa réputation, tout ce qu'elle semblait posséder ici-bas de réel et de solide reposait sur la chose au monde la plus incertaine et la plus changeante : le goût de quelques hommes pour une femme. Tout le monde était dans le secret de cette louche histoire. Personne n'ignorait qu'avant le jour où Mme Londe avait commencé à prostituer Angèle le restaurant Londe végétait sans espoir. Depuis, certes, la vieille gourgandine avait dû amasser une jolie somme, mais la justice providentielle semblait ne l'avoir élevée au faîte d'une situation si prospère que pour lui réserver une chute d'autant plus douloureuse et infamante.

La pauvre femme savait qu'on parlait d'elle sans indulgence; pourtant elle était loin de se douter d'une telle sévérité de langage. C'était à tort qu'on la croyait avide. Tout compte fait, elle avait perdu plus d'argent qu'elle n'en avait gagné avec son système de repas à crédit, et la façon désordonnée dont elle tenait son

livre trahissait un esprit dans lequel le rêve l'emportait de beaucoup sur le sens des réalités. Elle paraissait exacte, mais son exactitude se bornait à noter le nombre de repas que lui devait chacun de ses clients et la fin du mois accusait invariablement un déficit de dix à quinze francs. La volait-on? Oubliait-elle de marquer toutes ses dépenses? Ce coulage qui eût dû l'inquiéter, elle y pensait sans trop d'alarme. Quand on tient le premier restaurant du pays, on se tire toujours d'affaire, se disait-elle, et dans cette partie secrète de sa conscience où bien des choses se cachaient qu'elle n'avouait point, une voix ajoutait alors : " Surtout quand on a une belle fille comme Angèle à offrir à ses clients. "

Et tout à coup ce soutien lui était ravi. Parce qu'un fou avait frappé Angèle au visage, la maison croulait. Quelle profondeur dans la méchanceté du sort, quelle rancune contre la tranquillité des humains! Ah! si elle avait su marmotter des prières comme les bigotes de Saint-Jude, elle lui en aurait récité de belles, au Dieu qui permettait ces horreurs! Songer qu'une jolie fille à la fleur de l'âge était défigurée à jamais, peut-être, et que l'honnête femme qui l'avait recueillie chez elle se voyait en danger de manquer de tout, en récompense sans doute de cet acte de charité. Voilà, voilà ce qu'on appelle la Providence!

Bien entendu, Mme Londe avait pensé à tous les moyens de sauver sa situation en péril. De quoi s'agissait-il? De faire patienter ses clients en attendant qu'Angèle se rétablît tout à fait et recouvrât la beauté qu'elle avait perdue, et, puisqu'il leur fallait quelqu'un, était-ce donc si difficile de trouver une jeune personne agréable qui acceptât le rôle de remplaçante? Car ils avaient besoin de se disputer les faveurs d'une jolie fille; Angèle les avait accoutumés à cet état de rivalité amoureuse et leur vanité trouvait son compte dans la petite guerre féroce qu'ils se livraient depuis si longtemps. Ils aimaient leurs trahisons et leurs ruses et cultivaient leur jalousie. Et, en effet, quelle volupté l'amour peut-il offrir de plus vive, de plus forte que la joie de berner un adversaire?

Une jeune personne agréable... Mme Londe avait cherché, elle s'était mise en campagne avec toute la prudence nécessaire, mais sans grand espoir : le sort ne vous envoie pas deux fois une orpheline belle comme le jour et ce n'était pas une de ces effrontées de Chanteilles qui saurait prendre la place d'Angèle. Finalement

Mme Londe avait arrêté son choix; il était étrange, il pouvait surprendre et elle n'y était pas venue tout de suite, bien qu'elle en portât depuis longtemps l'idée derrière la tête.

La première chose à faire était d'éprouver la qualité de l'appât qu'elle allait présenter à ses clients; à cette fin la petite Fernande avait été envoyée chez M. Domène, pharmacien à Chanteilles. Le résultat obtenu fut des plus favorables, comme on sait, et, devant le succès de cette expérience préparatoire, Mme Londe se sentit renaître à la vie; mais sa joie fut de courte durée : M. Domène avait près de soixante ans et les goûts de cet âge sont vraiment trop faciles pour qu'une femme de bon sens puisse en tirer une conclusion générale. Cette réflexion la rendit à son inquiétude.

Elle hésitait à proposer Fernande à ses clients. Leur demander s'ils ne voulaient pas d'une petite fille pour les accompagner dans leurs promenades, cela paraîtrait ou ridicule ou terriblement suspect. Certains d'entre eux étaient montés contre elle, M. Goncelin par exemple, et deux ou trois mauvaises têtes qui pourraient bien profiter de cette occasion pour aller raconter des horreurs en ville, la dénoncer même. Et puis, comment s'en remettre à une écervelée comme Fernande? Saurait-elle seulement de quoi il était question?

Plusieurs fois depuis la visite à M. Domène, la patronne avait envoyé l'enfant chez quelques-uns de ses clients sous divers prétextes dont la futilité aurait dû les éclairer, mais ils semblaient ne pas comprendre, ou peut-être craignaient-ils, eux aussi, de s'attirer une vilaine affaire. C'était en vain que Mme Londe faisait mettre à la petite fille des effets des plus seyants, lui peignait les cheveux de ses propres mains, l'habituait à sourire gentiment; il y avait d'un côté trop d'innocence, sous des dehors vifs et délurés, trop de couardise ou d'indifférence de l'autre.

En somme, une dangereuse entreprise où Mme Londe croyait bon de ne pas s'obstiner; elle laisserait les choses s'accomplir toutes seules. Un jour, peut-être, l'idée de s'occuper de Fernande viendrait d'elle-même à un de ces messieurs : alors Mme Londe n'aurait qu'à faire la bête et ne rien voir, comme cela s'était produit lorsque M. Léon s'était mis à tourner autour d'Angèle.

Cependant le temps passait. S'il fallait attendre que Fernande mûrît et qu'Angèle retrouvât sa jolie figure d'autrefois, le restau-

rant Londe pouvait faire faillite et rendre inutile toute collaboration entre la patronne et ces deux filles. Ah! que n'avait-elle donc trente ans de moins, quinze ans de moins! Avec quinze ans de moins elle se serait tirée d'affaire : cela lui eût donné tout juste quarante ans. Quel plaisir d'envoyer promener cette gamine de Fernande et cette nigaude d'Angèle qui se laissait violenter et défigurer en plein jour! A elle toute seule, Mme Londe eût été de force à mener deux, trois restaurants comme celui qui lui donnait tant de mal aujourd'hui; elle se rappelait maintes belles années où les hommes ne la regardaient pas sans étouffer un soupir, car elle avait alors d'épaisses boucles noires qui semblaient se disputer son front et ses tempes, une peau fraîche, le teint vif et les joues bien en place; tout cela semblait encore si près qu'elle ne pouvait croire à la disparition de tant de bonnes choses et que le présent lui apparaissait quelquefois comme un cauchemar qui prendrait fin bientôt, mais sa raison dissipait sans tarder ce fol espoir : le cauchemar était vrai, elle était vieille, laide, percluse; chaque pas qu'elle faisait lui arrachait un gémissement et une grimace, ses dents menaçaient ruine, sa voix se brisait dans sa gorge, ses cheveux tombaient par poignées; elle n'y voyait pas, elle entendait mal, la vie ne voulait plus d'elle.

Un grand bruit de chaises déplacées la tira de ces réflexions et elle tressaillit; les dîneurs avaient fini leur repas, déjà, leur dernier repas ici, peut-être. Pendant une demi-heure elle était restée assise devant eux, les yeux fixés sur ce groupe d'hommes qu'elle apercevait comme dans une brume, et pas une fois elle n'avait remarqué ce qu'ils faisaient, où ils en étaient. Et tout d'un coup ils se levaient pour régler leur compte et partir. Elle eut envie de se lever, elle aussi, d'agiter les bras, avec les grands gestes d'un acteur de tragédie, et de pousser un cri comme à la fin d'un drame, afin de ne plus retenir cette tristesse qui se fomentait dans son cœur depuis des semaines. Elle voulait vivre, être heureuse. D'où venait qu'on l'accablait de mépris alors que sa conscience ne lui reprochait rien? Pourquoi n'aurait-elle pas une vieillesse honorable comme les autres? C'était trop d'injustice. Et les petits affronts qu'elle avait dû subir, les humiliations dévorées en silence, les fureurs matées tant bien que mal, tout ce levain de rancune semblait avoir choisi cette minute pour germer et se dilater. L'un après

l'autre les clients passaient à présent devant elle et lui remettaient les deux francs cinquante que coûtait le dîner; car tous payaient ce soir; il n'y avait pas de compte à examiner, pas de paroles à échanger, il n'y avait qu'à demeurer immobile et laisser l'argent tintant sur le marbre s'accumuler entre le vase vide et le livre fermé.

Son sang refluait à son visage ainsi qu'une vague de colère et elle le sentit qui battait sous sa peau, dans son cou, autour de ses oreilles, comme pour l'inciter à livrer bataille et se défendre. Pourtant elle était muette et ne bougeait pas; elle regardait les pièces rouler sur le comptoir sans qu'il fût possible à sa main de remuer, à sa bouche de s'ouvrir. Ces visages sournois ou moqueurs qui se succédaient sous ses yeux, elle ne les voyait même pas; tout se confondait, tout s'abîmait dans une obscurité grandissante où dansait le lustre, et elle avait l'impression que chacun de ces hommes restait une heure devant elle et la narguait.

Ils s'en allaient; elle entendit qu'on lui criait bonsoir et ne répondit pas.

Comme le cartel sonnait neuf heures, au-dessus d'elle, elle saisit son livre d'un geste machinal et le rangea dans un tiroir. Le garçon éteignait les lumières. Elle se leva et quitta la salle de ce pas soigneux que la vieillesse lui avait appris. Arrivée au bas de l'escalier qui la menait à sa chambre, elle mit son lorgnon et commença à gravir les marches dont chacune criait sous sa large chaussure. Un bec de gaz allumé au dernier étage répandait une lueur incertaine sur sa tête et ses épaules et projetait au mur une ombre énorme et falote qui semblait jouer sinistrement avec elle.

Soufflant un peu, attentive à bien placer le pied sur la marche suivante, elle montait sans hâte. Lorsqu'elle atteignit le premier étage et qu'elle fut devant la porte d'Angèle, elle s'arrêta comme sous le coup d'une inspiration subite, et de son poing fermé frappa rudement au vantail. La réponse ne vint pas aussi vite qu'elle l'aurait voulu. Peut-être Angèle était-elle endormie. Elle frappa de nouveau.

— Qu'est-ce que c'est? demanda une voix.

— Angèle, dit Mme Londe, en entrouvrant la porte, tu es là?

— Mais oui.

— Tout s'arrange, petite, poursuivit la patronne sur un ton de fausse allégresse. Ces messieurs ont décidé de te prendre telle que tu es. Demain tu pourras te montrer. Entends-tu?

Il y eut un court silence, puis la voix répondit :

— Oui, ma tante.

— Allons, bonsoir, fit Mme Londe. Dors bien, petite.

Elle referma doucement la porte et continua son ascension, la main agrippée à la rampe, courbée en deux comme sous le faix d'une croix impie.

V

Il y avait près d'une heure que Mme Grosgeorge se tenait sur la route, méditant de partir et ne parvenant pas à s'y résoudre, bien qu'elle eût abandonné presque tout espoir. Elle grelottait dans son manteau de loutre et ses mains au fond de son manchon étaient roidies. Toute la matinée il avait neigé et dans la nuit épaisse la route blanche semblait répandre une lueur.

Personne n'était venu. Elle n'en éprouvait aucune surprise; depuis les premières heures du jour elle se répétait, en effet, qu'il serait inutile d'attendre sur la route et qu'un homme recherché par la police n'allait pas risquer sa liberté, peut-être sa vie pour faire plaisir à une femme qu'il n'aimait pas; car elle n'avait aucune illusion sur les sentiments que Guéret lui portait, elle se rappelait trop bien les regards de fureur qu'elle avait plusieurs fois surpris dans ses yeux, elle savait que pour cette âme esclave elle représentait la richesse et toutes les iniquités qui l'accompagnent. Pourtant elle irait se poster à l'endroit qu'elle avait choisi; sa raison avait beau lui dire qu'elle perdrait son temps : de quel secours la raison était-elle jamais dans les grands moments de la vie?

Et puis, une heure de plus passée dans la maison et elle deviendrait folle, folle d'ennui, d'impatience, de dégoût. L'idée qu'un ordre de choses qu'elle n'avait pas accepté lui assignait une place entre ces murs, parmi ces meubles et ces bibelots, l'agitait d'une colère d'autant plus violente qu'elle savait combien toute révolte était vaine. L'habitude n'y faisait rien, ne l'apprivoisait pas. Après des années de mariage, elle était encore comme une bête qui ne peut prendre son parti d'être tombée dans un piège et pousse sa tête affolée entre les barreaux de la cage, comme s'ils devaient un jour s'écarter miraculeusement.

La veille, elle était sortie sans savoir où aller, marchant, courant dans la campagne, tantôt abattue et près des larmes, tantôt transportée à la pensée d'un bonheur possible, de quelque merveille que le lendemain lui réservait peut-être. Avec la naïveté d'une enfant elle mettait toute sa confiance dans un avenir immédiat, bien que journellement l'avenir démentît ses promesses d'hier; au destin responsable d'un passé sans joie, d'un présent abominable, elle pardonnait tout, — il le fallait bien, — pourvu qu'il lui laissât cette foi rageuse que léguait dimanche à lundi, lundi à mardi, et ainsi de suite jusqu'au jour où on la visserait dans une boîte noire, elle et les extravagances de son pauvre cœur.

Elle était revenue brisée d'une fatigue qui la jeta sur son lit sans lui procurer de sommeil. Ses nerfs tendus refusaient de s'assoupir. Le silence de minuit était plein de bruissements, l'obscurité traversée de grandes taches étincelantes contre lesquelles ses paupières fermées ne la défendaient pas. Enfin elle alluma la lampe et fut s'asseoir près de la fenêtre, espérant que dans une minute le ciel allait blanchir, derrière les arbres du jardin; elle bataillait avec elle-même pour reculer l'instant où elle consulterait sa montre, et se préparer ainsi la bonne surprise d'une heure plus avancée qu'elle n'aurait cru. Puis, le froid la chassant de son poste, elle se replongeait dans la tiédeur de son lit, éteignait la lampe, comptait jusqu'à deux cents et frottait une allumette pour constater avec un soupir de désespoir qu'elle s'était trompée d'une grande heure et qu'il lui restait un temps infini à souffrir.

L'aube la surprit tout habillée, debout à la fenêtre, le visage défait et les yeux caves. De telles nuits la vieillissaient plus vite que l'annonce d'un grand malheur, mais maintenant qu'elle voyait les étoiles reculer au fond du ciel, et la route émerger de l'ombre, elle reprenait courage peu à peu, comme si c'était en elle que le jour se levait. Il lui semblait qu'elle avait franchi des lieues et qu'elle était à la fin d'une étape difficile. Restaient à traverser un matin et un après-midi, mais la route était moins dure et mille petites distractions en diminueraient la longueur. Pourtant c'étaient des journées comme celles-là qui lui faisaient sentir le vide de son existence, car lorsqu'elle avait donné des ordres aux domestiques, ouvert et fermé un livre, déchiffré mollement une page de musique, toutes ses ressources étaient épuisées; elle retombait

dans cet ennui effroyable qui est la damnation du riche. Le premier espoir du matin s'évanouissait : après avoir souhaité l'apparition de cette lumière qui grandissait par-dessus les têtes des tilleuls, elle n'avait de cesse à présent que la nuit ne vînt l'engloutir de nouveau. Quel supplice n'était-ce pas d'être astreinte à suivre les heures dans leur interminable voyage, alors que tout en elle bondissait et voulait courir!

La matinée traîna comme elle put. Bien des fois Eva Grosgeorge fut tentée d'aller se promener, mais elle savait dans quel état lamentable elle rentrerait, si elle mettait le pied dehors; elle irait trop loin et dépenserait toutes les forces qui lui seraient nécessaires l'après-midi, lorsqu'il faudrait dominer son impatience et marcher lentement sur la route dans un sens, puis dans l'autre, en attendant un homme qui ne viendrait pas. Car elle était certaine qu'il ne viendrait pas et cependant elle voulait que les faits lui prouvassent qu'elle avait raison de ne rien espérer. Après, elle trouverait peut-être quelque repos dans la pensée même que l'événement qu'elle avait tant désiré n'aurait pas lieu; cela mettrait une fin à l'agitation où elle était depuis qu'elle avait revu Guéret. Sa vie un instant dispersée, un instant détournée de sa voie ordinaire, reprendrait le cours qu'elle suivait depuis vingt ans, et cela vaudrait mieux; tout vaudrait mieux que cette angoisse, ces battements de cœur, cette alternative de joie et d'inquiétude.

Elle eût été fort en peine de dire ce qu'elle espérait d'une conversation possible avec Guéret et se gardait même d'y trop songer, par la crainte superstitieuse qu'en prévenant les choses dans son esprit elle les empêcherait de se produire. Bien des fois elle avait remarqué aussi que l'avenir changeait toujours d'aspect lorsqu'il devenait le présent, soit qu'il donnât moins qu'il n'avait promis, soit qu'on commît une erreur sur la qualité du bonheur escompté, et qu'on obtînt des pauvretés à la place de ce que l'imagination avait entrevu. N'était-il pas plus sage de faire en soi le silence et d'accepter docilement ce que les heures apportent d'ennui ou de plaisir sans dépenser par avance l'ennui et le plaisir de demain?

Mais elle ne pouvait accepter. Accepter, c'était mourir. Il lui était impossible de se résigner, par exemple, à l'épreuve quotidienne des repas avec son mari. Cet homme était à l'origine de

tout le mépris dont elle couvrait les êtres et la haine qu'elle lui portait avait formé son cœur et dominé jusqu'à ses sens. Elle n'avait d'ardeurs que de tête et concevait mal ces tentations auxquelles sa chair n'avait point été soumise. A quarante-cinq ans, la chasteté portait ses fruits et lui faisait l'épouvantable cadeau d'un tardif et inutile amour. Chez cette femme maltraitée par son destin, le cerveau vengeait le reste.

M. Grosgeorge lui offrait le spectacle d'une des formes de la gourmandise humaine qu'elle jugeait la plus ignoble. Chacun de ses gestes, chacune de ses intonations ravivaient et nourrissaient en elle un dégoût qui ne demandait qu'à s'accroître; cette large face heureuse, ce corps épais que la maladie ne tourmentait jamais et que la vie rassasiait de plaisirs, il lui semblait que le sort ne s'en servait que pour la moquer, elle et sa souffrance, elle et sa faim qui lui montait à la tête et l'étourdissait.

Lorsqu'elle songeait à ce qu'aurait pu être sa vie, lorsqu'elle se rappelait qu'un peu après son mariage un homme jeune et beau s'était, un jour, jeté à ses pieds et que, par effroi autant que par scrupule, elle l'avait repoussé avec des éclats de rire, elle se sentait capable de tuer le vieillard qui lui avait volé sa jeunesse et ravi pour toujours le seul goût de la volupté. Et comme sa mémoire lui retraçait les détails d'une scène qu'elle n'oublierait jamais, elle se demandait amèrement, à vingt ans de distance, qui des deux avait été le plus ridicule, du jeune homme à ses genoux, ou d'elle-même refusant l'amour qu'elle appelait, maintenant, au seuil de la vieillesse.

Pourquoi avait-on été si injuste pour elle? Est-ce que les autres femmes souffraient ainsi? A quoi bon lui avoir donné la richesse et la beauté si c'était pour la priver du bonheur? Elle découvrait enfin qu'après avoir méprisé et détesté l'amour, c'était l'amour qu'elle avait toute sa vie désiré. Si elle avait su, si on lui avait dit, s'il y avait eu pour elle le moindre mouvement de charité dans son destin, elle aurait pu être heureuse, et en tout cas meilleure. Sa dureté d'âme, elle savait quel geste, quel regard en avait été la cause; telle parole l'avait ravagée plus que la brutalité dont elle avait horreur. Elle détesta l'enfant, fruit des violences qu'elle avait subies, depuis l'heure où elle le sentit se débattre dans ses entrailles, elle avait accompagné de sa haine les premières années de

sa jeunesse, le châtiant avec un plaisir qui la vengeait des meurtrissures que sa naissance lui avait infligées, le reprenant jusqu'à n'en faire plus qu'un petit esclave tout courbé de crainte, au cœur déjà gonflé de rancune. Elle était cruelle et ne l'ignorait pas, sans pouvoir toutefois éprouver le remords que cette connaissance de soi-même eût peut-être amené chez une autre. Trop d'excuses venaient la justifier à ses propres yeux; sa nature, terre avare et rebelle sur laquelle le ciel n'avait pas envoyé la bénédiction de ses pluies, ne produisait rien où le poison ne se mêlât de quelque façon; les sentiments les plus simples étaient déviés, toute joie était suspecte, toute affection corrompue dès la source. Déprise de tous les biens du monde, non par vertu, mais parce que sa pauvreté l'empêchait d'en jouir, étrangère pourtant à l'idée d'un bonheur où les sens n'auraient point eu de part, elle consumait sa force et sa vie dans la médiocrité, et cherchait en se dévorant une paix qui se refusait à elle.

Il y a une étrange satisfaction à toucher le fond du désespoir; l'excès du malheur procure une espèce de sécurité, havre de grâce pour l'âme naufragée qui n'ose plus croire. Telle détresse morale est l'abri le plus sûr, tel abandonnement, le repos. N'était-ce pas pour cela qu'elle se promenait sur la route, les membres glacés malgré les fourrures qui couvraient son corps, impatiente d'atteindre l'heure qui la délivrerait de son trouble et la rendrait à la certitude de son sort?

Maintenant que la nuit était là et que le moment s'approchait, à quoi bon ces larmes qui lui coulaient sur les joues et ce petit gémissement de douleur qu'elle étouffait dans son manchon? Elle était égoïste et dure, mais au moins elle était brave; peut-être succombait-elle à la fatigue de ces émotions. Dans un instant, elle allait rentrer chez elle, elle monterait au salon; elle enlèverait son manteau avec un geste calme et ranimerait le feu, puis elle lirait ou s'amuserait au piano jusqu'à ce qu'on vînt lui dire que le dîner était prêt. Elle regarda sa montre; il était sept heures dix, presque sept heures et quart. Très bien. Il ne viendrait pas, il avait eu peur, c'était normal. Elle attendit encore deux ou trois minutes, comme par acquit de conscience, et se dirigea vers la villa.

Presque aussitôt, elle entendit la cloche qui annonçait les visites : quelqu'un était à la grille et venait de sonner.

VI

— Vous! Que faites-vous là, Angèle?

— Mon Dieu, Madame m'a fait peur!

— Qui voulez-vous voir?

— Je venais demander de l'ouvrage à Madame.

— Tiens, nous avons décidé de nous remettre au travail. Ne vous cachez donc pas comme ça, ma fille. Il me semble que vous étiez plus effrontée autrefois. Hein?

— Mais non, madame.

— Mais si, madame. Et quel genre de travail cherchez-vous?

— N'importe quoi, madame. De la couture.

— Vous ne voulez donc pas retourner à la blanchisserie? Il est vrai que nous avons vu notre nom imprimé dans les journaux et qu'après ça on ne peut guère s'abaisser à porter le linge en ville, n'est-ce pas?

— Madame devrait avoir pitié.

— Pitié! Il ne manquait plus que vous me parliez de morale! Vous croyez peut-être que je n'étais pas au courant de ce qui se passait ici, chez moi.

Elle entendit le pas d'un domestique qui répondait à l'appel de la cloche et venait ouvrir, et elle cria de sa voix sèche :

— Inutile d'ouvrir, Jean. Vous direz à Monsieur que je serai en retard de quelques minutes, à dîner.

Les pas s'arrêtèrent, puis s'éloignèrent. Elle se retourna vers Angèle avec une sorte d'avidité, ainsi qu'une bête eût pu faire en présence d'une proie. Un regain d'énergie lui vint brusquement, à la vue de l'être que Guéret avait désiré, poursuivi, frappé. Quelle satisfaction d'exercer à son tour sa colère sur cette femme humiliée, de se venger de tout cet amour qui était monté vers elle!

— Je ne laisse plus entrer n'importe qui, vous comprenez. J'ai trop longtemps fermé les yeux sur les saletés qui se commettaient chez moi. A présent vous allez me faire le plaisir de relever ce châle qui vous cache le visage, et de me regarder en face.

— Je ne peux pas, madame.

— Vous ne pouvez pas me regarder en face? Cela ne m'étonne guère. Quoi qu'il en soit, vous allez vous découvrir le visage, ou je rentre et vous fais interdire ma porte une fois pour toutes.

— Que Madame m'écoute d'abord un instant. J'était justement venue lui parler de cela. Madame comprendra en me voyant que je ne peux plus me montrer et c'est pourquoi je voulais demander à Madame...

— Allez donc. De quoi s'agit-il?

— Je ne peux plus vivre ici. Il faut que je m'en aille de Lorges; j'irai n'importe où, à Paris. Je suis trop malheureuse.

— Quelle idée! Mais tout le monde est malheureux. S'il fallait se déplacer toutes les fois qu'on est malheureux, les compagnies de chemins de fer feraient fortune. Vous n'êtes qu'une enfant. Retirez-moi ce châle et habituez-vous dès maintenant à vous montrer dans la rue. Au bout d'une semaine vous n'y songerez plus.

— C'est que j'ai une chose impossible à demander à Madame.

— Eh bien? Dépêchez-vous.

— Si Madame voulait me prêter un peu d'argent.

— De l'argent? Pour quoi faire?

— Mais pour partir.

— C'est une obsession! Tout à l'heure vous me disiez que vous veniez demander de l'ouvrage. Vous mentiez donc? Qui vouliez-vous voir ici? Était-ce moi ou M. Grosgeorge? Je vous préviens que vous avez tout intérêt à dire la vérité.

— Madame ne me pardonnera pas.

— C'était donc M. Grosgeorge que vous veniez voir; bien entendu, pour lui soutirer de l'argent... J'en étais sûre. Vous comptiez faire vos grâces, comme autrefois, n'est-ce pas?

— Je jure à Madame...

— J'en conclus qu'il doit vous rester encore quelque chose de cette beauté dont on était si fière. Montrez-nous cela.

— Est-ce que je peux espérer au moins que Madame voudra bien me secourir?

— Un marché? Jamais de la vie! Ou vous m'obéissez tout de suite et vous enlevez ce châle, ou nous nous quittons à l'instant, et dans ce cas je vous interdis de jamais sonner à cette grille. Quant au secours que vous réclamez, nous verrons; je ne promets rien.

— Je suis prête à obéir à Madame.

— A la bonne heure. Dénouez-moi ce châle.

— C'est ce que je fais. Voilà.

— Je n'y vois rien, mais rien. Allons jusqu'au réverbère.

— Si j'osais poser une question à Madame... Pourquoi donc veut-elle me regarder?

— Je n'ai pas l'habitude d'être interrogée, ma fille.

— C'est que je me demande si Madame ne va pas être... effrayée.

— Vous me prenez pour une femmelette. Si mes malheurs se bornaient à un coup de bâton en travers du visage, je serais autrement satisfaite de la vie.

— Madame se souviendra peut-être que j'ai toujours eu le teint vif, et, par un temps comme ce soir, les cicatrices se voient d'autant mieux. Les coups ont arraché tout un sourcil.

— Nous voici arrivées. Mettez-vous là. Levez la tête, voyons.

— Je fais appel au bon cœur de Madame.

— Ne parlez pas tant et levez la tête. Etes-vous décidée à m'obéir, oui ou non? Je vous préviens que je déteste les larmes. Allons, levez la tête et regardez le réverbère. Bien... Je vois. C'est beaucoup moins terrible que je ne pensais. Les gens exagèrent tellement! Sans doute, la correction a été administrée d'une main ferme, mais vous ne l'aviez pas volée. Après des années de sale débauche vous aviez une dette à payer, ma fille.

— Madame croit-elle que ces cicatrices finiront pas disparaître?

— Non.

— Non!

— Qu'avez-vous? J'ai l'air de vous donner le coup de grâce. Vous espériez que tout cela s'effacerait? Laissez-moi vous donner un bon conseil : n'espérez rien, n'espérez jamais. J'étais aussi naïve que vous, il y a peu de temps. A présent, je suis guérie.

— Madame comprendra pourtant que je ne peux plus me montrer à Lorges dans cet état.

— Pourquoi donc? Couvrez-vous si vous ne voulez pas prendre froid. Et ne restons pas là. Il faut que je rentre.

— Ce n'était pas une grosse somme que je comptais emprunter à Madame. Cent francs au plus.

— Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Avez-vous autre chose à me demander?

— J'aurais été si reconnaissante à Madame.

— Je n'ai pas besoin de votre reconnaissance.

— Que Madame me permette au moins de demander à Monsieur.

— A Monsieur! C'est un comble! Il faut vraiment que vous ayez perdu la tête. D'abord Monsieur ne vous regarderait même pas, avec un visage comme le vôtre. Monsieur est impitoyable.

— Monsieur est bon.

— Imbécile! Vous croyez me faire plaisir en disant cela? Monsieur a juste autant de cœur que cette grille. Et c'est vous qui l'avez rendu ainsi, vous et vos pareilles. Oh! je ne dis pas que ce soit vous qui avez tout fait; il a commencé, lui, avant votre naissance. Sur ce, bonsoir.

— Madame!

— Ne me touchez pas, je vous prie.

— Je supplie Madame de me pardonner. J'ai offensé Madame, autrefois, je le sais, mais si Madame ne consent pas à m'aider, je me tue.

— Allons bon, le grand refrain des âmes faibles. Vous êtes donc si malheureuse?

— Madame n'en a pas idée. Depuis des mois il me semble que je deviendrai folle.

— Je me demande quel droit vous avez à ma pitié. Enfin, pour vous prouver que je suis moins cruelle qu'on ne le pense, je consens à réfléchir à votre cas. Je verrai cela. On va nous porter notre linge demain. Je vous ferai remettre un mot par la petite Fernande.

— Oh! madame.

— Non, laissez ma main. Je vous ai dit que je ne voulais pas que vous me touchiez. Et puis, n'espérez pas trop. Souvenez-vous de mon conseil.

— Oui, madame.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Mme Grosgeorge

parut indécise; elle avait mis la main sur le bouton de la grille quand tout à coup elle demanda :

— Ah! çà, pourquoi n'avez-vous jamais voulu aider la police dans ses recherches? Vous vous obstinez à dire que ce n'est pas Guéret qui vous a attaquée, alors que plusieurs personnes vous ont vus ensemble sur la route. Répondez. Si vous voulez que je m'intéresse à vous, il faut me dire la vérité.

— Ce n'était pas M. Guéret.

— Alors, qui était-ce?

— Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu. Il m'a frappée par derrière et je me suis évanouie.

— Et ces témoins?

— Les témoins mentent.

— Allons donc! Réfléchissez, ma fille. Une bonne récompense vous attend si vous me dites la vérité. Sinon, nous nous quittons immédiatement, et alors abandonnez tout espoir de m'attendrir ou même de remettre les pieds chez moi. Pourquoi n'avez-vous pas voulu dénoncer votre agresseur?

— Puis-je compter que Madame ne le dira à personne?

— Pour qui me prenez-vous? Ai-je l'air de quelqu'un qui trahirait un secret?

— Eh bien, je ne l'ai pas dénoncé parce que j'avais peur de sa vengeance. Même si on l'avait pris, il y a des prisonniers qui s'échappent. Qui sait s'il ne serait pas revenu par ici, pour m'égorger?

— Ah, ah, ah!

— Mon Dieu, Madame trouve cela si drôle?

— C'est votre peur qui me fait rire, oui. Elle n'est pas pour vous relever dans mon estime, mais vous n'êtes pas différente des autres. Ainsi, c'était donc bien Guéret?

— Je supplie Madame de ne pas le répéter.

— Ne craignez rien.

— Puis-je espérer que Madame se souviendra de moi et que Fernande m'apportera une bonne réponse?

— Je tiendrai ma promesse.

— Madame est si bonne!

— Madame est loyale, ni plus ni moins. Cette fois, bonsoir.

— Bonsoir, madame.

VII

Elle écouta le pas de Mme Grosgeorge qui remontait l'allée principale du jardin et attendit un instant devant la grille, comme si elle eût cru que cette dure et cynique personne reparaîtrait au bout de quelques secondes, les mains pleines de billets de banque. Il soufflait une bise coupante; elle noua sous son menton les pans du châle noir dont sa tête était recouverte et reprit sa route vers la ville.

" Je ne l'ai pas trahi, pensa-t-elle. Tout le monde se doute que c'est lui qui m'a attaquée et du reste elle a promis de ne pas en parler. "

Quelque haine qu'elle éprouvât, en effet, pour Mme Grosgeorge, elle croyait deviner dans cette froide et violente nature un dégoût de la perfidie qui la rassurait. Elle se félicitait pourtant de ne pas lui avoir dit la vérité sur tous les points et de s'être tue sur les raisons qui l'empêchèrent de dénoncer son agresseur. Était-il au monde une âme qui pût la comprendre? Que lui importait que Mme Grosgeorge la prît pour une poltronne? Cette femme riche et insolente pouvait la forcer à répondre en la menaçant de la priver de secours, mais avec tout son or elle n'était pas capable de lui arracher le secret qu'elle portait en elle. Et, malgré son désespoir, le sentiment d'avoir frustré son ennemie lui fit battre le cœur.

Bien entendu, c'était à M. Grosgeorge qu'elle voulait s'adresser; elle se serait jetée à ses pieds, elle aurait baisé son ignoble main. Devant la nécessité de trouver de l'argent et de s'enfuir, aucune humiliation ne lui semblait trop forte. Ce soir, sa patience était à bout. Toute sa vie elle avait vécu à Lorges; maintenant, elle

ne se sentait plus la force d'y passer un jour. Comme à la veille d'un départ elle comptait les heures et s'inquiétait de la lenteur du temps. Il était inutile de raisonner sur des projets d'avenir, l'essentiel était de quitter un endroit où chaque pierre, chaque visage lui rappelleraient son malheur. Pour s'en aller, elle eût fait n'importe quoi. Elle avait promis à Mme Londe qu'elle reprendrait sa vie d'autrefois, elle se fût prosternée devant elle si ce geste eût pu lui valoir la somme qui lui était nécessaire. Trois mois de solitude dans sa chambre n'avaient fait qu'endormir ses craintes; tant qu'elle avait vécu là, entre son lit et sa fenêtre, ainsi qu'une recluse, un peu d'espoir lui était resté, sinon l'espoir de guérir tout à fait et de voir son visage reprendre sa beauté primitive, du moins celui de s'être exagéré son enlaidissement, et de plaire encore. Aussi, malgré l'ennui des journées vides, avait-elle retardé jusqu'à la dernière limite le moment où elle devait sortir. C'était le seul moyen de conserver une illusion dont elle avait besoin pour vivre et qu'elle ne pouvait se résoudre à soumettre à l'épreuve d'une promenade en plein jour, car son miroir ne la rassurait pas; les chairs martyrisées s'étaient refermées sans que les traces blanches consentissent à disparaître et, bien que les traits n'eussent pas changé, la grâce ne les habitait plus. La beauté est un prodige qu'un rien peut anéantir et qui ne devrait s'admirer que de loin; elle s'efface d'une manière aussi difficilement explicable que sa présence même et l'homme n'y porte jamais qu'une main sacrilège; comme d'un lieu profané elle s'était enfuie du visage d'Angèle.

La jeune femme entrevoyait la vérité; elle avait beau se dire que son nez, sa bouche étaient les mêmes et que les cicatrices n'étaient pas profondes, elle ne se reconnaissait plus. Cette nouvelle figure l'effrayait chaque fois qu'elle en rencontrait dans sa glace le regard anxieux et vieilli. Effrayait-elle aussi les autres? D'abord elle le crut, puis dans la faiblesse de son cœur elle conçut l'étrange idée qu'elle s'était trompée et que sa solitude lui faisait voir de travers. A force de se regarder on ne sait plus de quoi on a l'air, se disait-elle. Certes, Mme Londe aurait pu lui dire ce qui en était vraiment, mais demander à une ennemie de constater le ravage de sa beauté, où en eût-elle trouvé la force? Et puis Mme Londe n'avait aucune envie de toucher au terrible châle noir qui lui déro-

bait le visage d'Angèle, comme la face de son destin. Quel coup si le mal était irréparable! Longtemps la patronne avait préféré l'incertitude; aussi fallait-il qu'elle eût épuisé toutes les ressources de l'espoir pour annoncer à la jeune femme que ces messieurs consentaient à la prendre telle qu'elle était.

Cette nouvelle n'avait laissé qu'une faible impression dans l'esprit d'Angèle. D'abord elle devinait qu'il s'agissait d'un mensonge, ensuite l'attitude de la petite Fernande, quand elle s'était montrée à elle, sa frayeur, son silence, ses larmes lui avaient ôté tout courage. Dans les yeux de l'enfant elle avait lu la vérité que son miroir ne savait plus lui dire : elle faisait horreur; elle demandait à une petite fille de l'embrasser et cette petite fille devenait pâle et reculait devant elle. Dès maintenant, elle devait s'accoutumer à la pensée qu'elle avait tout perdu. Une vie nouvelle commençait pour elle, une vie de fille laide, mais laide de telle façon qu'elle éloignait l'amour, car elle ne supposait pas qu'effrayant un enfant elle pût attirer un homme. Sans être intelligente, en effet, elle comprenait que le désir obéit à des lois à peu près générales, et seule une dépravation des sens eût permis qu'on s'éprît d'un visage où la fureur d'un assassin avait laissé des marques aussi visibles et aussi cruelles.

Après la première crise de désespoir, elle retrouva son sang-froid; des mois de lutte avec elle-même avaient affermi sa volonté; son insouciance, sa jeunesse avaient fait place à une résignation pleine d'amertume qui lui permettait de supporter le poids des jours. Maintenant elle se connaissait mieux; ce qu'elle demandait à sa solitude, c'était surtout de la mettre à l'abri de la vérité; mais à présent elle n'en pouvait plus, et elle s'était montrée à Fernande pour savoir le pire et chasser de son cœur les dernières illusions qu'il conservait encore. C'était une manière de se libérer; rien ne torture, rien n'asservit comme l'espoir d'un bonheur terrestre et elle s'en apercevait, après de longues semaines vides où chaque jour lui apportait les mêmes tristesses. Près de la haute fenêtre de sa chambre, la tête entourée du châle qui ne la quittait plus, elle avait appris à courber son orgueil et à décourager son attente. La petite place qu'elle surveillait autrefois de ses yeux avides n'excitait plus en elle le moindre mouvement de curiosité et il était rare qu'elle y jetât la vue; elle en connaissait trop bien les arbres

plantés en triangle, les pierres inégales, les bancs de bois pourri; cet espace restreint lui faisait songer à un théâtre où rien ne se passerait jamais.

Tout en ravaudant le linge que Mme Londe lui confiait, elle laissait aller son esprit à sa pente naturelle. Dans cette âme dévastée par le regret de ce qu'elle avait perdu, une seule joie demeurait encore, une joie étrange qui la visitait parfois et la faisait trembler de frayeur, la joie de voir à quel point son abaissement était profond; quelque chose la tentait, lui plaisait même, par moments, dans l'effroyable caprice du sort à son égard et dans la soudaineté de son malheur; elle s'attardait à l'idée du changement qu'elle avait vu s'opérer dans sa vie et comparait la mélancolie d'un présent austère aux rêves sensuels de jadis. Puis, brusquement, elle était ramenée à la raison et la douleur refluait en elle comme une vague. Où était-elle? A quoi songeait-elle? Qu'avait-elle à trouver bon ce qui était atroce? Il lui semblait alors que le froid de la mort tombait sur ses épaules et l'enveloppait de toute part.

Parfois aussi, des pensées toutes différentes lui venaient en foule, comme le vent emplit la maison lorsque la fenêtre reste ouverte. Par un jeu de sa mémoire fatiguée de repasser toujours sur les mêmes choses, elle oubliait tout d'un coup qu'elle était défigurée. Cela durait quelques secondes. Le désir de l'amour la remuait de nouveau, la vanité longtemps humiliée s'épanouissait dans son regard et l'illusion d'être jolie lui donnait le sentiment d'une richesse et d'une royauté qui la ravissait au monde et lui faisait tomber son ouvrage des mains. Dans cette sorte de vertige elle se voyait adorée par un homme à genoux.

Cet homme était Guéret. Il était tel qu'elle l'avait vu la première fois, timide et honteux, avec une voix qu'il s'efforçait d'adoucir. Chaque fois qu'elle le regardait, il baissait les yeux mais elle surprenait, de temps en temps, une expression sauvage dans ses traits et lorsqu'il relevait les paupières, elle était étonnée de la lueur que jetaient ses prunelles; elle n'aurait pu dire ce qui dominait chez cet homme, la douceur ou la férocité, elle savait seulement qu'elle régnait sur lui et qu'il tremblait devant elle.

La fin de cette hallucination était subite. La pauvre fille se retrouvait dans sa chambre et contemplait avec horreur la serviette qu'elle reprisait, le bord de son châle, tout ce qui lui parlait

du présent et la rappelait à sa souffrance. Elle frémissait de ces rêveries dans lesquelles la précipitait sa douleur. Et elle s'efforçait de ranimer le souvenir de la haine et de la terreur qui l'agitèrent lorsqu'elle vit le bras de Guéret levé sur son visage. Avant même qu'il l'eût frappée, elle était presque évanouie, et les cris qui sortaient de sa gorge, elle les croyait poussés par une autre, par une femme qu'on eût assassinée près d'elle. Il lui était impossible d'imaginer que sa vie fût en danger; la mort n'était pas pour elle, la mort était pour cette autre femme qui criait, et, pourtant, quelle fureur de se sentir clouée à terre par le poing de cet homme et quel effroi ces cris incessants portaient avec eux! Le premier coup lui brûla la face de l'œil gauche à la lèvre; le sang filtra jusqu'au fond de sa bouche; elle perdit connaissance et comme elle s'éveillait, un peu plus tard, un goût salé lui poignit la langue, mais c'était l'insupportable souffrance de sa chair qui l'avait ramenée à elle : du feu semblait couler sur son visage. Le sang ruisselait de sa tête et couvrait ses bras et sa poitrine. De tous les spectateurs que ses hurlements attirèrent alors, pas un n'osa la toucher et il fallut qu'elle les suppliât pour qu'ils la ramenassent chez elle.

Ces souvenirs lui broyaient le cœur et elle mettait les poings à ses oreilles et fermait les yeux, comme pour chasser de son cerveau l'image du supplice qu'elle avait subi, mais sa mémoire était inexorable et ne l'épargnait à certains moments que pour la crucifier à d'autres, car si la malheureuse parvenait à écarter cette vision sanglante, ce n'était qu'en faisant appel aux instants de bonheur qu'elle avait vécus, et que de larmes dans ces retours vers le passé!

Elle se rappelait une nuit étrange qu'elle avait passée dans un sentiment de joie profonde. C'était après sa dispute avec Mme Londe et elle avait décidé de ne pas regagner sa chambre, ce soir-là, mais d'aller dormir chez une de ses amies, à Chanteilles. Afin de se donner à elle-même l'illusion d'une fuite, elle s'était gardée de prévenir personne. Fuir, fuir Mme Londe, et le restaurant, et ces clients qui se la disputaient! A cette époque elle n'avait que cette idée en tête. Elle se revoyait accoudée à une fenêtre qui donnait sur le boulevard de la Preste. La nuit était noire et le vent soufflait; des gouttes de pluie tombaient de temps en temps sur ses cheveux et ses bras nus. Derrière elle, la petite

pièce où on l'avait installée était pleine de lumière; le lit, la table, les deux chaises ne lui appartenaient pas, ne lui rappelaient rien, alors que dans sa chambre tout lui parlait d'ennui et d'oppression; ici, elle était libre; l'air qui la frappait au visage n'était pas celui qui faisait tournoyer les feuilles mortes sur la place, devant le restaurant Londe. Elle était heureuse, un homme l'aimait; sans savoir où il était ni ce qu'il faisait, elle était certaine qu'il pensait à elle et qu'à cause d'elle il souffrait; cela lui était agréable comme le soleil est agréable à la plante. Certes, il ne ressemblait guère à l'idéal que ses rêves proposaient, mais, d'autre part, il lui était difficile de résister au plaisir d'être aimée, et elle souhaitait que cela pût continuer, que jamais cet homme n'apprît les nombreuses aventures qu'elle avait eues avec d'autres. Non qu'elle eût l'intention de lui céder un jour, mais elle s'habituait à la tendresse un peu brusque qu'elle devinait en lui et elle comprenait fort bien que l'attitude de Guéret serait toute différente s'il découvrait ce qu'elle essayait de lui cacher. Souvent, sa voix rauque et timide lui revenait à la mémoire, ses paroles pleines de contrainte, et tout ce qui, chez lui, n'était ni son corps dégingandé, ni son visage sans grâce, ni ses mains lourdes. Lorsqu'elle le rencontrait, elle ne le regardait pas; elle l'écoutait parler et, sans même s'en rendre compte, elle se laissait aller au souvenir d'autres visages, entrevus au hasard de la rue et de la route. Mais cette voix et la chaleur de cet amour violent et contenu lui donnaient une joie qu'elle n'avait jamais ressentie et dont elle s'éprenait peu à peu. Le lendemain même, en retournant à sa chambre, elle avait revu Guéret sur la route, et il l'avait entraînée par-delà le petit bois, jusqu'au bord de cette rivière dont elle entendait quelquefois le murmure, maintenant, dans le sommeil agité de ses nuits. De quel prix elle payait le court et faible bonheur de ses songeries! Si elle avait su, pensait-elle; mais cette seule réflexion la mettait en colère. On ne sait jamais quand la vie va vous trahir; inutile de compter sur le lendemain, ni même sur l'heure qui va suivre; il n'y a de certain que la mort.

C'était à peu près ce qu'elle se disait lorsque Fernande l'eut quittée, refusant à la pauvre fille le baiser qui lui eût rendu la paix. A quoi bon pleurer? Cela ne ferait qu'aggraver sa laideur en boursouflant ses traits. Et, pour la vingtième fois depuis le matin, elle

se regarda longuement, en hochant la tête; puis, saisie d'une fureur subite contre elle-même et contre Dieu qui permettait une telle disgrâce, elle jeta son miroir sur le carreau de la chambre et le réduisit en poudre sous son talon.

" Que faire, lorsqu'on est malheureux à ce point? " se demandait-elle. Elle regarda autour d'elle les meubles, les murs entre lesquels elle avait tant souffert et il lui sembla que ce monde de bois et de pierre s'animait et lui parlait. Pourquoi ne pas partir? Dans le cours de cette vie où elle avait désiré tant de choses, elle ne s'était attachée à rien. Pas une pensée, pas un souvenir ne la retenait.

Aussi, quand Mme Londe vint entrouvrir sa porte pour lui annoncer que les clients désiraient la voir le lendemain, la jeune femme répondit : " Oui ", pour ne pas émouvoir une discussion inutile, mais son plan était bien arrêté : elle irait demander de l'argent à M. Grosgeorge et quitterait la ville au plus tôt. Pas un instant elle ne douta de sa réussite. La sottise et la vanité du vieillard n'avaient guère de limites, en effet, et elle savait par expérience tout le parti qu'elle pouvait en tirer. Même en gardant son châle sur sa tête elle ferait en sorte que cet homme la crût jolie. Il avait avalé tant de bourdes déjà! Il prendrait pour une coquetterie ce refus de montrer son visage et d'ailleurs il devait avoir un tel besoin de croire à sa beauté qu'il ne serait pas très difficile de le berner. Elle se souvenait des désirs que sa seule présence réveillait en lui et de la munificence dont il était capable dans un moment d'impatience. Plusieurs fois depuis son malheur il avait cherché à la voir et elle était sûre de l'empire qu'elle exerçait sur ce pauvre être oisif et sensuel. Après plus de trois mois d'absence, le seul fait d'aller le voir ne le comblerait-il pas? Elle lui promettrait n'importe quoi, pourvu qu'il lui donnât seulement l'argent nécessaire à sa fuite : ce n'étaient pas les mensonges qui lui coûtaient; et puis elle le méprisait si fort et le jugeait si vil qu'elle ne voyait pas ce que cette tromperie pouvait avoir de dégradant pour elle-même, comme si l'ignominie du vieux misérable la dispensait d'être honnête.

Un caprice des circonstances réduisait ce beau projet à néant. Mme Grosgeorge qu'elle n'avait vue qu'une ou deux fois, à qui elle ne songeait jamais, cette femme revêche et mystérieuse la

rencontrait sur la route et l'empêchait de voir son mari. Cela ressemblait trop à la vie pour qu'Angèle s'en étonnât. Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des méchancetés du sort et ses perfidies, préparées de longue main, n'ont cette apparence fortuite que parce que les dessous nous en échappent.

VIII

Malgré tout, elle emportait avec elle la promesse que Mme Grosgeorge lui avait faite de réfléchir à son cas. Maigre butin. Combien plus attrayant était le manchon de loutre où cette femme tenait ses mains au chaud! Plus d'une fois au cours de la conversation sur la route, Angèle avait été tentée de lui arracher la précieuse fourrure. Qui pouvait dire si quelque porte-monnaie ne s'y cachait pas, et dans ce porte-monnaie... Ah! pourquoi faut-il que le riche ait le cœur si dur? En quoi l'abandon de deux cents francs changerait-il le train des choses à la villa *Mon Idée?* Y mangerait-on moins bien? L'air serait-il moins tiède dans ces pièces où des feux brillaient du matin au soir? Avec tant de rancunes et tant de convoitises autour de lui, comment le riche fait-il pour s'endormir?

Elle noua fortement les pans de son châle sous son menton et hâta le pas. Il ne lui restait plus qu'à rentrer chez elle et se coucher pour avoir moins froid; cette première journée qu'elle passait dehors après des mois de réclusion la brisait de fatigue et elle ne se sentait plus la force de réfléchir à ce qu'elle ferait le lendemain. L'envie même de lutter l'abandonnait; une sorte d'indifférence à l'égard du bonheur et du malheur la gagnait peu à peu. Sa tête était lourde. Auprès d'un feu elle se serait endormie tout de suite.

Depuis un instant elle marchait sur la route, lorsqu'elle entendit quelqu'un qui courait derrière elle. Par un geste qui lui était devenu familier, elle ramena son châle sur sa figure et se retourna, mais ne vit rien. De loin en loin des becs de gaz répandaient sur la neige une lumière jaune qui ne parvenait pas à dissiper l'ombre. Elle eut peur tout d'un coup; le bruit était si près d'elle qu'elle eût dû voir la personne qui la suivait. Sa première pensée fut de

s'enfuir; pourtant le silence était si profond qu'elle se demanda si elle avait pu se tromper. De toutes façons il n'y avait pas grand-chose à craindre : à peine une centaine de mètres la séparaient des premières maisons de la ville. Mais elle savait aussi que depuis le début de l'hiver les habitants de Lorges ne sortaient plus après le coucher du soleil. Quels cris eussent pu résoudre ces poltrons à lui porter secours? Et ses craintes, apaisées une seconde, la reprirent de plus belle.

A ce moment on l'appela : elle n'eut pas le temps de répondre : presque aussitôt, en effet, un homme vint vers elle du bord de la route, où il s'était caché. A ses épaules, à sa démarche surtout, elle reconnut Guéret et poussa un cri.

— Tais-toi! commanda-t-il à voix basse. Je te jure que tu n'as rien à craindre.

Il était si près de la jeune femme qu'elle pouvait presque distinguer les traits de son visage. Une terreur folle la saisit et l'empêcha de faire un geste; il lui sembla que de tous les points de son corps le sang refluait vers son cœur.

— Je risque ma vie pour te revoir, continua-t-il. Si on m'arrêtait, ce serait au moins le bagne, peut-être pis. Tu as toujours peur de moi? Réponds donc.

— Non, souffla-t-elle en reculant d'un pas.

— J'ai entendu un peu de ce que tu disais à Mme Grosgeorge, tout à l'heure. J'étais caché près de la grille de la villa. L'autre jour, je rôdais dans les environs, je l'ai vue. Je me suis sauvé, mais elle m'a crié de revenir le lendemain, à sept heures. C'était ce soir. Je suis venu, puis au dernier moment je me suis méfié et, comme elle arrivait, je me suis caché. C'est donc vrai que tu ne m'as pas dénoncé à la police?

— Oui.

— Ne tremble donc pas. Je te jure que je ne te toucherai pas, à moins que tu ne me le permettes. Angèle, écoute-moi. Tu me détestes, n'est-ce pas?

Elle n'osa répondre, craignant qu'il ne lui tendît un piège. Que de haine, pourtant, cette voix remuait en elle! C'était ainsi qu'il lui parlait, le jour où il l'avait menée près de la rivière. Quelle faiblesse lui avait inspiré ensuite de décourager les efforts de la police en niant qu'il fût son agresseur?

— Est-ce que tu me pardonneras jamais? demanda-t-il.

Elle ne lui pardonnerait jamais. La honte d'avoir éprouvé même un semblant d'amour pour un homme aussi médiocre la faisait souffrir plus encore que la perte de sa beauté. Les seules paroles d'amour qu'on lui eût jamais dites avait été proférées par une voix sans jeunesse; elle exécrait cette voix.

— Laissez-moi m'en aller, dit-elle enfin.

— Puisque tu ne m'as pas dénoncé, c'est que tu m'as pardonné, reprit-il. Ce n'est pas seulement par peur, hein?

Il attendit un instant une réponse qui ne vint pas, puis il demanda soudain :

— Pourquoi Mme Grosgeorge t'a-t-elle menée jusqu'au réverbère? Qu'avait-elle donc à te regarder? Angèle, ce n'est pas possible que tu portes encore des marques sur la figure. N'est-ce pas? N'est-ce pas?

Elle hésita un instant, mais sa vanité fut plus forte que sa rancune.

— Non, dit-elle, il n'y a pas une trace.

Et elle ajouta aussitôt, mue par quelque chose d'irrésistible :

— Ce sont les filles de Chanteilles qui ont raconté ça dans le pays, par jalousie.

Il lui saisit la main comme pour la remercier

— Comment ai-je pu faire ça? Il a fallu que je sois devenu fou. Pendant trois jours j'ai cru que tu étais morte. Quand j'ai lu le journal, il m'a semblé que je recommençais à vivre. Je n'ai fait que penser à toi. Ma seule idée était de revenir ici.

Comme elle demeurait immobile et ne retirait pas sa main, il lui dit tout d'un coup :

— Je t'aime, comprends-tu? J'aurais pu m'enfuir à l'étranger, mais j'ai préféré me cacher à Paris et dans les environs, pour ne pas trop m'éloigner de toi.

Elle sentit son souffle chaud sur sa joue et recula encore, sous l'empire du dégoût que cet homme lui inspirait. Elle n'osait libérer sa main par crainte de déchaîner la colère de Guéret, mais, malgré tout, ces paroles d'amour l'atteignaient. Il continua :

— J'en suis venu à ne plus me soucier de ma liberté. Mme Grosgeorge a dû dire partout qu'elle m'avait vu hier. Peut-être est-on en train de me chercher en ce moment même. Et pourtant

tu vois que je ne crains pas de me promener dans le pays.

— Il faut vous sauver.

— Tu veux te débarrasser de moi. Tu as beaucoup d'aventures, Angèle? Est-ce que tu vis comme autrefois?

Ces questions la troublèrent plus encore que tout ce qu'il lui avait dit jusque-là. Il y avait en elle un désir qu'elle ne s'expliquait pas : elle détestait cet homme mais ne pouvait résister à l'envie de lui plaire.

— Non, dit-elle, tout cela est fini.

Elle regretta ces mots dès qu'elle les eut prononcés. Il lui semblait que le fait même de répondre l'engageait dans une aventure dangereuse. Au lieu de s'enfuir tout de suite, comme son instinct le lui commandait, elle était restée sur la route à parler à cet homme; elle était prise.

— Pourquoi me demandez-vous ça? fit-elle vivement. Lâchez-moi et laissez-moi partir.

Elle avait parlé ainsi sur la grand-route qui longeait la Sommeillante, c'était comme si la même scène allait se reproduire et elle eut peur de ces paroles qui sortaient malgré elle de sa bouche. Cependant il la tenait si fort par le bras qu'elle n'essaya pas de se dégager.

— Et si je trouvais de l'argent, reprit-il tout à coup, sans faire attention à ce qu'elle lui disait, est-ce que tu consentirais à me suivre?

Elle demeura interdite; voici qu'on lui offrait ce qu'elle implorait tout à l'heure : le moyen de s'enfuir, mais le sort lui accordait ce don de telle sorte qu'elle ne pouvait pas l'accepter. S'enfuir avec la personne qu'elle haïssait le plus! Et que ferait cet homme lorsqu'il la verrait au grand jour? Néanmoins, par superstition, elle résolut de ne pas écarter une ressource qui pouvait être précieuse; elle pourrait réfléchir à loisir, dès qu'elle serait seule; et comme le mensonge était le fond de sa nature, elle se donna à elle-même la raison qu'il valait mieux accepter la proposition de Guéret si, de cette façon, elle réussissait à l'éloigner d'elle.

— Comment trouverez-vous cet argent? demanda-t-elle.

— Que t'importe? Je te dis que j'en aurai, et d'ici demain soir.

Ses doigts chauds lui pétrissaient le poignet sous la manche de son corsage; l'étreinte de cette main de meurtrier la

remplit d'une terreur qui lui fit claquer des dents. Elle craignit d'éveiller les soupçons de Guéret en disant trop hâtivement oui et demanda :

— Où irions-nous?

— A l'étranger. J'ai des amis en Belgique. Au bout de quelques mois nous reviendrions en France.

Il la prit dans ses bras.

— Acceptes-tu?

Elle balbutia :

— Oui, si tu me laisses partir. Lâche-moi.

— Tu veux bien? Tu veux bien venir? dit-il, fou de joie.

— Oui, mais laisse-moi, je veux.

Il colla les lèvres à ses mains.

— Mme Grosgeorge a promis de m'aider, reprit-il. Elle est riche. Je la verrai. Sais-tu à quelle heure elle sort, et où elle va?

Elle pensa : " S'il la voit, il est perdu. Elle le trahira. "

— L'après-midi, répondit-elle, d'ordinaire vers trois heures; je l'ai souvent rencontrée du côté de Chanteilles, en allant porter le linge. Elle ne me saluait jamais, ajouta-t-elle comme si elle eût parlé toute seule.

— Elle se promène à pied?

— Oui, lorsqu'il fait sec. Autrement elle prend le cabriolet.

— Seule?

— Toujours seule.

— Je te donne rendez-vous pour demain soir, ici, entre le troisième et le quatrième réverbère, à partir de la passerelle. Quelle heure peut-il être?

— Sept heures et demie.

— Alors, à sept heures et demie. Nous irons à pied à Héricourt où personne ne nous connaît. C'est là que nous prendrons le train.

— Bien.

— Jure-moi que tu viendras.

— Oui, je te le jure.

— Je saurai toujours où te trouver, dit-il avec un rire plein de menaces.

— Je viendrai. Laisse-moi partir.

— Enlève ce châle, embrasse-moi, veux-tu?

— Non, non. Prends garde, voilà quelqu'un.

Il la lâcha brusquement et se jeta de côté en regardant autour de lui. Elle se sauva. Quelques secondes plus tard elle passait en courant devant les premières maisons de Lorges.

Il écouta ses pas s'éloigner sans oser la poursuivre. Personne ne venait sur la route, elle avait eu recours à une ruse pour le contraindre à lui lâcher le bras, et pourtant il était certain qu'elle se trouverait au rendez-vous du lendemain; la peur, sinon l'amour, la ramènerait à cet endroit. Il hésitait à partir, marchant dans un sens puis dans l'autre, comme si sa promenade eût été circonscrite par d'invisibles murs. Une puissance secrète l'attachait à cette portion du sol où il allait la revoir; comme lui maintenant, dans deux jours elle foulerait cette terre; et du bout de sa chaussure il remua la boue et la neige où le pied d'Angèle s'était posé. C'était ici, presque au milieu de la route. Trois minutes plus tôt, elle était devant lui, et il l'avait laissée partir.

Au bout de quelques minutes il s'en alla. Le froid traversait le mince pardessus dont il était couvert. En vain ses mains engourdies cherchaient-elles un peu de chaleur au fond de ses poches; il avait la sensation d'être nu dans la bise qui s'élevait, glaçant les larmes sur son visage, mais son cœur était plein de joie.

Depuis trois mois et demi, il avait vécu dans une solitude complète, se cachant dans les petits bois des alentours, prenant ses repas dans les villages où il se croyait en sûreté. Une barbe épaisse lui couvrait les joues et le rendait à peu près méconnaissable; seuls ses yeux mobiles, ses épaules voûtées l'eussent trahi, si quelqu'un se fût donné la peine de l'observer, mais il comptait sur le peu de mémoire des gens. Un soir il s'était risqué jusque dans les rues de Lorges. Certain de ne rencontrer personne, il avait remonté une rue, puis une autre pour arriver enfin à la petite place qui s'étendait devant le restaurant Londe. Il lui sembla que le temps remontait son cours et que toute l'angoisse et la terreur de ces derniers mois s'anéantissaient d'un coup. Peut-être rien ne s'était-il passé, puisqu'il était là, puisque la maison, les pierres étaient les mêmes. Si vraiment il avait commis un crime, se risquerait-il ainsi dans un endroit où tout le monde était prêt à le dénoncer? Son imprudence même le rassurait. A force de vivre en péril, il en prenait l'habitude. Et puis, les journaux ne parlaient plus de lui; après

l'émoi des premières semaines, la police abandonnait l'espoir de le retrouver et l'oubli se faisait peu à peu autour d'un crime réduit à présent aux proportions d'un fait divers. C'était comme si la société lui donnait l'absolution.

La rencontre avec Mme Grosgeorge le ramena au sens du danger. Malgré sa barbe et ses vêtements loqueteux, cette femme l'avait reconnu tout de suite. Le trahirait-elle? Question mal posée; il fallait se demander : Pourquoi ne le trahirait-elle pas? Sans doute, elle lui avait dit qu'elle voulait l'aider, mais aurait-elle parlé autrement pour l'attirer dans un piège? Quelles raisons la poussaient à lui venir en aide? Le souvenir du regard méprisant qu'il avait lu tant de fois dans ses yeux lui donnait de graves inquiétudes. En vertu de quel caprice cette personne hautaine deviendrait-elle si charitable après s'être tant plu à l'humilier?

Cependant il devenait nécessaire d'agir au plus vite et de voir Angèle, puisqu'il n'était venu que pour cela, avant que l'alarme fût donnée. Mais comment la voir, et où? En vain, il s'était posté sur la route qu'elle suivait jadis, quand elle revenait de Chanteilles à la fin de la journée; il ignorait en effet qu'elle ne travaillait plus. De guerre lasse il se rendit à l'endroit que Mme Grosgeorge lui avait indiqué et attendit, partagé entre la crainte de tomber dans un piège et le souci de ne pas négliger une chance possible; mais au moment même où Mme Grosgeorge allait paraître, il fut pris d'une peur subite et se cacha dans l'ombre, près de la grille de la villa *Mon Idée*. Il vit alors cette femme qu'il avait toujours redoutée se promener sur la route en donnant toutes les marques de l'impatience. Plusieurs fois elle passa devant lui. Quelles pensées menait-elle? Avec sa tête rejetée en arrière, son pas rapide et sa façon de s'arrêter brusquement pour frapper du pied, en regardant à droite et à gauche, elle renouvela en lui toutes les impressions qu'il recevait d'elle, au temps où il faisait réciter ses leçons au petit André. Quel merveilleux accord entre l'âme et les gestes pour qu'une attitude du corps, une manière de se retourner et de lever les épaules puisse révéler toute la sécheresse et la dureté d'un cœur! Il lui semblait entendre sa voix brève lui jeter à la face les phrases les plus insolentes. Même en lui criant : " Je ne vous veux pas de mal, ne craignez rien! " elle avait eu l'intonation d'une maîtresse de maison qui rudoie un domestique. Et c'était d'elle qu'il atten-

dait un mouvement de bonté! Pourquoi ne pas aller demander du secours à la mairie?

L'arrivée d'Angèle le remplit d'une joie que la prudence le força de contenir. Il n'était pas assez près des deux femmes pour entendre leur conversation devant la grille, sauf lorsqu'elles élevaient la voix, ce qui se produisit au moment où Mme Grosgeorge commanda à Angèle de lui montrer son visage. Et, bien que sa jalousie fût ranimée par le souvenir de la lettre que M. Grosgeorge lui avait lue, un jour, il bénit les circonstances qui amenaient Angèle à revoir le vieillard.

A présent deux femmes savaient qu'il était à Lorges; l'une le méprisait, l'autre avait toutes les raisons de le craindre et de le haïr, et il fallait être fou pour croire qu'elles lui garderaient le secret. Une facile vengeance était mise à la portée d'Angèle : elle n'avait qu'à indiquer à la gendarmerie le lieu de son rendez-vous et il tombait ainsi dans un piège qu'il aurait, en quelque sorte, préparé lui-même. Peut-être était-on déjà prévenu, alors qu'il raisonnait vainement sur la charité qu'il pouvait attendre de deux ennemies.

Néanmoins il ne songeait pas à fuir. La question de savoir s'il devait demeurer libre ou finir ses jours en captivité se présentait à lui sous des aspects bien différents. S'il l'examinait de près, il lui semblait absurde d'hésiter une seconde entre la prison et la liberté. Pour éviter d'être pris il se cacherait tant de jours dans tel village; cette route lui paraissait plus sûre que cette autre, et cette heure préférable à celle-là. Mais, par moments, il entrevoyait que la partie se jouait d'une façon toute différente et que ses projets ne comptaient pas. Ce qui importait c'était le temps, et le temps n'est pas dans la main des hommes. Au bout d'un certain nombre de jours ou d'années son destin serait accompli. Sa cause était jugée et sa fin connue. Il était comme un enfant qui joue sans savoir que l'heure passe, et dont la mère prévoit l'instant où elle va le coucher et faire autour de lui l'obscurité qui le livrera au sommeil.

Il se rappelait qu'un soir, à Paris, dans une ruelle où il s'était jeté pour échapper à un policier, l'idée lui était venue de se livrer de lui-même. La liberté au prix de la faim, de la peur et de la tristesse, pouvait être aussi pénible que la prison. Peut-être l'en-

droit où il se trouvait alors lui avait-il inspiré cette pensée. C'était un soir de novembre et la nuit était proche, mais pas une lumière ne brillait encore. Il s'enfonça dans la partie la plus sombre de la ruelle, sorte de trouée à travers la haute et lugubre masse des immeubles qui bordent un côté de la rue Saint-Lazare. Dans la brume noire qui flottait entre les murs, il voyait la tache pâle que faisait son souffle. Peu à peu les battements de son cœur se calmaient. Il allait, tâtant la pierre de la main. Une faible lueur tombait d'entre les toits sans arriver jusqu'à lui. Ses pas hésitaient comme ceux d'un aveugle, ses jambes tremblaient encore d'avoir tant couru. Tout près de lui, la rumeur continue de la ville s'élevait comme une grosse voix menaçante, et il ne put s'empêcher de songer à une bête énorme et maladroite qui l'eût cherché dans la nuit en mugissant.

Ce sentiment d'une lutte inégale entre lui et une force mystérieuse, confuse, il l'avait à toute heure du jour, chaque fois que, dans la rue, des yeux se posaient sur son visage ou que, derrière lui, il entendait un pas un peu plus rapide que le sien; une chaleur subite parcourait son corps et la sueur collait son chapeau à son front. Pourchassé de rue en rue par des policiers imaginaires, il recherchait les parties populeuses de la ville, évitant les places désertes, les longues avenues vides, et, pourtant, avec quelles frayeurs il se mêlait à la foule! Tant de journaux avaient donné son signalement! il suffisait d'un caprice de la mémoire pour qu'un promeneur se souvînt tout à coup, en le voyant passer, de la description qu'il avait lue des semaines auparavant : taille élevée, dos voûté (il essayait de se tenir droit mais en vain), teint mat... Sans doute, cela était improbable, mais la vie la plus banale est faite d'événements improbables. A plusieurs reprises son désir de se cacher dans la multitude l'avait mené aux alentours des grandes gares et il s'était trouvé pris dans une foule de voyageurs. Ses vêtements salis, et surtout l'inquiétude que sa mine trahissait, le faisaient vite remarquer; il imaginait alors qu'il était reconnu et que ces gens le serraient exprès pour l'empêcher de s'enfuir. Pourquoi le regardaient-ils ainsi? Fallait-il se frayer un chemin parmi eux ou attendre qu'un remous le jetât de côté en le libérant? Il avait l'impression que n'importe quelle attitude paraîtrait suspecte et que son immobilité elle-même attirait l'attention. A la

gêne qu'il éprouvait succédait un effroi qui contractait sa gorge. Inutile de se dire que ces hommes et ces femmes ne le connaissaient pas et que, sans doute, ils ne songeaient même pas à le regarder, la terreur d'être arrêté s'élevait en lui comme un orage que rien ne pouvait apaiser. Dans ces moments de désarroi mental, les gestes les plus étranges lui étaient dictés : frapper ses voisins de toutes ses forces et s'enfuir comme un criminel qu'on poursuit, ou bien se mettre à crier et se dénoncer lui-même, pour précipiter un événement qu'il jugeait désormais certain.

Il ne pouvait plus s'engager dans une rue ni pénétrer dans une chambre sans qu'aussitôt la même question se posât à son esprit : " Est-ce ici que je vais être arrêté? Est-ce maintenant ma dernière minute de liberté? " Pas un hôtel ne l'avait vu deux nuits de suite; il allait de quartier en quartier, obéissant à son instinct qui le poussait de-ci, de-là, tour à tour attiré, puis épouvanté par certaines rues. Pendant des semaines, et sans raison précise, il devenait la proie d'un soupçon qui l'éloignait de telle partie de la ville, parfois de Paris tout entier, et le forçait à fuir dans la banlieue. Une période de tranquillité ou d'indifférence le ramenait ensuite dans la capitale. Las de se débattre contre un ennemi dont il croyait sentir partout la présence, il formait la résolution de ne plus s'occuper des grands périls qui le menaçaient et de vivre comme un autre, comme ces centaines d'hommes qu'il croisait dans les rues. Sa raison intervenait alors et lui prodiguait les encouragements. En somme, il n'était pas un grand criminel. Ce n'est pas parce qu'on a violé une fille et assommé un vieillard au coin d'une rue que la police va se coller à vos traces pendant des mois. Après les premières recherches, elle finit pas fermer les yeux pour diriger son attention sur des malfaiteurs qui en valent la peine.

Et tout d'un coup, au milieu d'un repas, la terreur le reprenait comme un accès de fièvre, pour rien, parce qu'il avait renversé le sel ou qu'un garçon le regardait. Il avait le pressentiment de quelque chose. Cet endroit portait malheur. Quelqu'un avait sifflé en passant devant le restaurant. Il fallait se lever, payer, partir et courir de toutes ses forces sans tourner la tête. Mais une pensée familière venait le rassurer : " Je ne serai pas arrêté là où je m'y attendrai. " Et, par une contradiction du cerveau humain, il trouvait un réconfort dans le fait même de son inquiétude.

Cependant, le souvenir d'Angèle ne le quittait pas et lui faisait paraître futiles tous ses efforts pour demeurer libre ou même pour gagner sa vie. D'abord l'horreur de son crime avait tout brouillé dans son esprit; le dégoût du sang versé, des cris, de cette lutte abominable sur la berge du fleuve, ce cauchemar où sa mémoire le forçait à se reconnaître l'avait occupé tout entier. Comment se pouvait-il qu'il eût fait cela et, surtout, pourquoi l'avait-il fait? Toutes les raisons qu'il se donnait à lui-même, le désir, la colère, la peur, n'expliquaient pas comment, pendant quelques heures, une transformation si profonde avait pu s'opérer en lui et faire de sa main un instrument de meurtre. Et maintenant encore, après des semaines de réflexion, il ne parvenait pas à établir dans sa conscience un rapport véritable entre l'assassin et lui. Il lui semblait que, s'il eût été pris, il eût expié le crime d'un autre. C'était comme s'il avait commis son forfait dans une crise de somnambulisme.

A cause de cela, il n'éprouvait aucun remords; ce mot si plein de sens pour tant de coupables ne correspondait pas aux sentiments qui l'agitaient. L'âme sera-t-elle toujours tenue responsable de ce que fait le bras, de ce que dit la bouche? Pourquoi n'y aurait-il pas des moments où s'accomplit un divorce entre les actes de l'homme et sa volonté? Peut-être servons-nous quelquefois des forces que nous ne connaissons pas et qui profitent du désordre où nous jette la fureur pour se substituer à nous et guider nos gestes. En tout cas, ce qui le frappait le plus, lorsqu'il réfléchissait à son crime, c'était son caractère d'inutilité. Si, en violant la jeune femme, il avait pu au moins assouvir sa passion et s'en délivrer, il aurait compris ce qui le portait à agir, car cet homme usé et brûlé par l'excès cherchait moins l'amour que la paix des sens. Personne ne haïssait la servitude du désir comme ce libertin et l'espèce de joie épouvantée que lui procura son crime ne l'avait pas dégoûté de lui-même. Il se retrouvait ensuite tel qu'il était auparavant, plus épris, sans doute, de l'être qu'il avait meurtri et redoutant de l'avoir perdu à jamais.

Cette pensée dominait tout en lui, même le soin de sa liberté, car la liberté n'avait de sens que si elle lui permettait le bonheur. Dans une passion un peu forte il y a toujours une part d'obstination; c'est une nature bien misérable qui se résigne à ne point

posséder ce qu'elle désire et qui consent à voir les imperfections de son idole. Depuis longtemps déjà il avait dépassé la période où l'on désire un être en raison de sa beauté; la beauté n'est qu'un point de départ; à présent le besoin qu'il avait de la jeune femme se confondait avec l'instinct qui le poussait à vivre : laide, il l'eût encore désirée, ou morte.

Dans cet état d'esprit il revint à Lorges, profitant de ce que l'émotion causée par son crime s'était un peu apaisée. La vie qu'il menait à Paris devenait impossible; et puis, se rendre dans le pays même où le drame s'était déroulé, c'était un peu forcer la main au destin, de même que la réapparition d'un acteur sur la scène provoque le dénouement de la pièce. Il était temps d'en finir. Quelle certitude ne valait pas mieux que les appréhensions continuelles qui le torturaient? Savoir qu'Angèle était partie ou qu'elle avait cessé de vivre était moins pénible, à la longue, que de le craindre, et, certains jours, il lui semblait que c'eût été un soulagement d'être enfin arrêté et jeté en prison, tant il est vrai qu'il y a des moments où l'on ne demanderait pas mieux que d'être privé de sa liberté.

Mais, maintenant qu'il était sur la route où il venait de parler à Angèle, il sentait l'imminence de la fin. Plus de temps à perdre; le destin souffrait la violence qu'on lui faisait et les dernières scènes se jouaient, puisque cet homme l'avait voulu. S'en aller sans revoir Angèle n'était pas possible; dût-il y perdre la vie, il irait à ce rendez-vous qu'il avait fixé. D'autre part, en admettant qu'elle eût l'intention de le suivre, il ne pouvait pas lui proposer de partir avec lui sans argent. Déjà ses espérances avaient été largement dépassées quand il l'avait vue tout à l'heure. On s'était montré beau joueur avec lui; il ne restait plus qu'à tout risquer, s'il ne voulait pas tout perdre.

Il s'arrêta. Ses réflexions l'avaient mené au-delà des dernières villas de Lorges. Où pensait-il aller ce soir? La tête levée, il regarda autour de lui comme si le vent qui sifflait à ses oreilles dût lui fournir la réponse à cette question. Il serra les poings au fond de ses poches et demeura immobile pendant quelques secondes. Brusquement il revint sur ses pas.

IX

Il y avait déjà un grand quart d'heure que M. et Mme Grosgeorge s'étaient levés de table et ils achevaient leur soirée, ainsi qu'à l'ordinaire, dans le petit salon du rez-de-chaussée. C'était une pièce admirablement protégée contre les inclémences de la saison, mais là comme ailleurs, dans la villa *Mon Idée*, la richesse avait porté secours à des prétentions déplorables. Le style Louis XVI avait été adopté, une fois de plus, et depuis le tapis orange jusqu'aux tentures bleu de paon semées de fleurs de lis blanches, tout sentait son grand magasin et la commande que l'on passe à un décorateur un peu pressé. Des consoles à cannelures, de petites tables inutiles disputaient un espace restreint à des chaises trop frêles d'apparence pour qu'on osât s'y asseoir, mais deux profondes et confortables bergères occupaient la droite et la gauche de la cheminée où flambaient quatre ou cinq bûches; dans une de ces bergères, Mme Grosgeorge lisait un journal, dans l'autre rêvait son mari.

Il promenait un regard heureux sur les reproductions de tableaux qui ornaient ses murs, Fragonard donnant la réplique à Boucher. La dure et triste lumière qui pleuvait d'un lustre éclairait sans indulgence son vieux visage aux chairs avalées, que ni la passion, ni la souffrance n'avait jamais façonnées; sans doute aucune ardeur n'était-elle jamais venue animer ces yeux lents, ce front vide. Même les basses émotions d'un plaisir acheté lui étaient presque aussi indifférentes qu'elles lui étaient nécessaires et pas une fois, peut-être, il n'avait souhaité quelque chose avec

violence, pas une fois la vie ne l'avait privé. Aussi les plis qui soulignaient le contour affaissé de ses joues, tous les sillons de ce masque n'étaient-ils dus ni aux soucis ni à l'effort, mais semblaient plutôt l'effet de la gourmandise et de l'âge. Engourdi par la tiédeur de la pièce, les paupières lourdes et la lèvre humide, il somnolait de temps en temps, comme s'il eût pris du repos après une journée de travail.

Au bout d'un assez long moment Mme Grosgeorge plia son journal et se mit à regarder les bûches qui se consumaient. Lorsque la dernière tomberait en morceaux, elle et son mari quitteraient le salon pour gagner leurs chambres. C'était le signal qu'ils attendaient l'un et l'autre; ainsi s'achevaient leurs soirées d'hiver. Et, tout en considérant les flammes, elle s'abandonnait à mille réflexions. Dans cet intérieur à la fois comique et sinistre, où tout proclamait la petitesse d'une existence bourgeoise, le feu semblait un être pur et fort que l'on tenait en respect, comme une bête cernée au fond de sa tanière, avec des chenets, des pincettes et des tisonniers, instruments ridicules. Toujours prêt à se jeter hors de sa prison, à dévorer le tapis, les meubles, la maison détestée, il fallait le surveiller sans cesse, ne pas le laisser seul dans la pièce, refouler les tronçons brûlants qu'il envoyait quelquefois sur le marbre, parer ses étincelles meurtrières. Elle était comme ce feu, furieux et impuissant au fond de l'âtre, agonisant devant des choses sans beauté et des lâches vigilants qu'il ne pourrait jamais atteindre.

Brusquement, M. Grosgeorge sortit de son demi-sommeil.

— Hein? Quoi? fit-il. Tu as dit quelque chose?

— Non, tu as dû rêver, dit-elle d'une voix sèche où perçait le mépris. Et elle ajouta : " Je vais monter dans un instant. "

— Ah? Moi aussi. Je dors déjà. Donne-moi la pelle que je recouvre les bûches.

Il prit la pelle de cuivre que sa femme lui tendait en silence et ramassant de la cendre la fit tomber d'une manière égale sur les flammes qui s'éteignirent.

— Le pare-feu, à présent.

L'écran métallique fut disposé devant l'âtre avec le même soin. Puis M. Grosgeorge s'étira.

— A propos, dit-il, en fouillant dans une des poches intérieures

de son veston, j'ai reçu tantôt quelque chose qui va peut-être t'intéresser.

— De quoi s'agit-il?

— Il s'agit de ton fils. Il est très mal noté au lycée, ton fils. Écoute-moi ça.

Et le lorgnon sur le nez, il déplia un papier qu'il se mit à lire à haute voix :

— Lycée Thiers. Bulletin trimestriel de l'élève Grosgeorge, André.

Mme Grosgeorge ne put réprimer un geste d'impatience en entendant ce nom.

— Dis-moi vite le pire, fit-elle. Il est renvoyé?

— Renvoyé, non. Mais quelles notes! C'est désastreux. Voyons... Grosgeorge, André. Conduite, six sur dix. Il a la moyenne en conduite. Application, zéro. Tu entends?

— Mais oui, j'entends.

— Français, un; histoire, deux; géographie, deux; arithmétique... devine quelle note il a en arithmétique.

— Est-ce que je sais? Zéro, parbleu.

— Non! Pis que ça. Pas de note du tout. Comme il n'y a pas de note au-dessous de zéro, ils n'ont pas su de quelle façon traduire l'épouvantable nullité de ton fils, et ils ont laissé un blanc. Hein? Comment trouves-tu ça?

— Je trouve que tu as eu une fameuse idée le jour où tu l'as mis entre les mains de ces imbéciles.

— Tu aurais voulu que je le laisse ici, à ne rien faire?

— Il fallait lui trouver un précepteur et ne pas l'envoyer à Paris.

— Un précepteur! Après les ennuis que nous avons eus avec l'autre!

— Tous les précepteurs ne sont pas comme celui-là. Nous sommes mal tombés, voilà tout. Et puis je ne veux pas recommencer une discussion sur ce sujet. Est-ce tout que ce tu as à me lire?

— Il y a encore les remarques du censeur.

— Je me moque bien des remarques du censeur, par exemple!

— Quelle mère tu fais! dit M. Grosgeorge en serrant le papier dans son portefeuille. On dirait vraiment que cet enfant n'est pas à toi.

— Pauvre petit! fit-elle avec un rire bref. A présent, je monte. Bonsoir.

— Bonsoir, dit-il en se levant à son tour.

Elle s'était avancée de quelques pas vers la porte et s'arrêta tout d'un coup.

— Tu as entendu? demanda-t-elle.

— Entendu quoi?

— Mais la sonnette de la grille. Tu es donc sourd? Il y a quelqu'un à la grille.

— Quelqu'un à la grille? répéta-t-il. A cette heure-ci?

Elle traversa la pièce d'un pas rapide et se dirigea vers la fenêtre, dont elle tira un rideau, puis, se ravisant aussitôt, elle revint au milieu de la pièce.

— Pourquoi Maria ne va-t-elle pas voir ce que c'est? dit-elle avec impatience. Elle a sûrement entendu. Je parierais que cette sotte a peur.

— Qu'as-tu donc à t'agiter? fit son mari. Puisque je te dis que personne n'a sonné.

Sans prêter attention à ces paroles, Mme Grosgeorge alla ouvrir la porte du salon et cria dans l'antichambre :

— Maria! On sonne à la grille. Allez vite!

Elle referma violemment la porte et regarda son mari d'un air furieux.

— Eh bien? fit celui-ci.

— Eh bien, mon ami. Tu as quelque chose à me dire?

— Rien du tout. Mais tu me regardes.

Elle haussa les épaules et reprit sa place près du feu.

— Si tu crois que je pense à toi, dit-elle. J'attends qu'on aille ouvrir.

Un bruit de pas sur le gravier annonça que Maria obéissait enfin aux injonctions de sa maîtresse.

Presque aussitôt la sonnette retentit de nouveau. Mme Grosgeorge se leva vivement et courut à la porte.

— Cette fois j'ai entendu, dit M. Grosgeorge. Mais que tu es donc nerveuse!

— Va voir ce que c'est. Non, n'y va pas, ajouta-t-elle aussitôt d'une voix changée, ce n'est pas la peine.

— Tu as peur?

— Peur? Es-tu fou?

— Tu ne vas pas t'imaginer que c'est un malfaiteur? demanda-t-il, gagné par une inquiétude subite.

— Est-ce que les malfaiteurs ont l'habitude de sonner aux grilles des villas?

Il y eut un silence, puis la porte du salon s'ouvrit.

— Madame, dit la femme de chambre un peu essoufflée, c'est un homme qui voudrait parler à Madame.

— Un homme? Qui ça? demanda M. Grosgeorge.

— Je ne sais pas, monsieur, je n'ai pas pu voir.

— C'est bon, fit Mme Grosgeorge, en prenant la clef de la grille d'entre les mains de la femme de chambre, j'y vais. Montez vous coucher, Maria.

— Tu ne vas pas aller là-bas, dit M. Grosgeorge. Fais dire à cet homme d'entrer ici. D'abord, que veut-il?

— Je lui ai dit d'entrer, mais il a refusé, dit Maria.

Sans ajouter un mot, Mme Grosgeorge passa entre eux et sortit.

— Imprudente! s'écria son mari en faisant mine de courir après elle.

Mais elle était déjà au bas du perron et se dirigeait rapidement vers la grille. Depuis quelques minutes son cœur battait, comme à l'annonce d'un grand événement, et elle ne sentait même pas le froid qui la saisissait de toutes parts, pénétrant la mince étoffe de son corsage. Elle savait qui l'attendait à l'entrée du jardin et se hâtait vers lui avec le désir d'arriver au plus tôt et, en même temps, la crainte que le délicieux moment qu'elle vivait ne fût emporté trop vite. De même qu'elle ne pouvait empêcher son cœur de battre, elle ne pouvait faire qu'il n'espérât point. Il y avait chez cette femme, si dure pour elle-même et les autres, une part de superstition qui la portait à reconnaître dans le son banal d'une clochette de cuivre quelque chose d'aussi mystérieux qu'un appel du destin. Toute prévenue qu'elle était contre la vie, elle ne se gardait pas de compter sur une surprise, si l'on peut accoupler ces termes contradictoires, sur un accès de générosité du sort qui lui donnerait brusquement ce qu'elle se défendait d'implorer.

A présent, elle courait le long de l'allée boueuse, comme on court à un rendez-vous. La nuit était noire, mais les réverbères de la route faisaient une sorte de halo tout autour de la grille et

elle vit la silhouette de Guéret derrière les barreaux, ses épaules larges, sa tête un peu baissée. Elle s'arrêta.

— C'est Mme Grosgeorge? demanda-t-il.

— En effet, dit-elle. Elle essaya de parler sur un ton moins coupant et n'y réussit point : le nom que cet homme venait de prononcer l'irritait trop. Pourquoi n'étiez-vous pas hier soir à l'endroit que je vous avais indiqué?

Silence. Elle fit quelques pas encore et se rapprocha de la grille. Le visage de Guéret apparut.

— Je vais vous le dire, continua-t-elle. Vous avez eu peur.

Et, cédant tout à coup à un élan où il entrait autant de joie que de colère, elle étendit la main et la posa rudement sur son épaule, à travers les barreaux.

— Je vais vous ouvrir, dit-elle. Elle retira sa main aussitôt. Vous vous cacherez derrière les buissons et je viendrai vous chercher dans trois quarts d'heure, entendez-vous? Ne craignez rien. Je veux vous aider. Si vous avez besoin d'argent, vous en aurez.

Il entra, sans mot dire, par la grille qu'elle avait entrouverte.

— Vite, cachez-vous, fit-elle.

Elle referma la grille et, se penchant vers les fusains derrière lesquels il avait disparu, elle lui dit à mi-voix :

— Dans trois quarts d'heure.

— Eh bien? demanda M. Grosgeorge.

Elle répondit d'un trait :

— C'est un homme qui demandait la charité.

— La charité à neuf heures du soir! J'espère que tu lui as dit de passer son chemin.

— Naturellement.

Ils se dirent bonsoir et montèrent à leurs chambres. Restée seule, Mme Grosgeorge s'assit sur son lit et attendit. Elle ne bougeait pas et regardait devant elle sans voir, perdue dans une méditation profonde. Il lui semblait que les choses dont elle était entourée revêtaient un autre aspect, sans qu'elle eût pu dire en quoi cet aspect était différent de celui qu'elle leur avait connu jusqu'alors, et elle avait un sentiment voisin de celui qu'on éprouve lorsqu'on revient chez soi après une très longue absence et que les objets

qui rencontrent la vue pendant les premières heures du retour prennent un air à la fois secret et familier. Il n'était pas rare qu'elle se sentît étrangère au monde, mais ce soir cette impression était si nette et si puissante qu'elle en concevait presque de l'effroi, comme si une force irrésistible eût voulu la détacher de la terre, d'elle-même.

" Qu'ai-je donc? pensait-elle. Est-ce ainsi quand on va mourir? "

Des bruits de pas, de portes fermées l'avertissaient des mouvements de son mari et des domestiques. Toute cette vie qui s'agitait à ses côtés ressemblait si peu à la sienne! Que d'abîmes d'une âme à une autre!

Elle demeurait immobile et attendait que la maison se calmât tout à fait, que les lumières s'éteignissent, mais aucune impatience ne venait la troubler; au contraire, elle eût été heureuse de prolonger cette heure bizarre qu'elle était en train de vivre. Une sorte de torpeur l'engourdissait. Plus un son n'arrivait à elle. Pourquoi ne bougeait-elle pas?

Le bruit d'une pendule sonnant la demie de neuf heures la tira du rêve où elle se perdait. Elle soupira comme une femme qui s'éveille et se leva sans hâte. D'un geste calme et sûr elle ouvrit et referma sa porte, après avoir soufflé la lampe, et se trouva dans l'escalier qu'elle descendit avec les précautions et la légèreté d'une chatte. Puis sa main détacha la chaîne et tourna la clef dans la serrure de la porte d'entrée.

De nouveau elle était dehors, le visage frappé par le vent. Afin de n'être pas entendue elle marcha sur la grande pelouse qui la séparait de la grille et atteignit bientôt les buissons où se cachait Guéret. A son approche, il se dressa.

— Avez-vous confiance en moi? demanda-t-elle, comme si elle devinait les soupçons qui occupaient l'esprit de cet homme.

— Pourquoi voulez-vous me venir en aide?

— Cela ne vous regarde pas. Etes-vous décidé à me suivre?

— Où me mènerez-vous?

— Chez moi. Vous y passerez la nuit. Je vous donnerai des vêtements, de l'argent. Vous repartirez demain à midi et demi pendant que tout le monde déjeunera. Avec ce que je vous donnerai vous aurez de quoi gagner la frontière. Réfléchissez.

— Et si vous alliez me trahir?

Elle se dirigea vers la grille et, mettant la clef dans la serrure, elle l'ouvrit.

— Allez-vous-en, dit-elle.

Il demeura immobile et silencieux, debout, à quelques pas de l'endroit où elle se tenait.

— Qu'attendez-vous? demanda-t-elle. Il faut partir si vous vous méfiez de moi.

— Je reste, dit-il, au bout d'un instant.

Sans un mot de réponse elle referma la grille et passa devant lui, mais ne s'arrêta pas; il la suivit.

— En montant l'escalier, dit-elle à mi-voix, comme ils traversaient la pelouse, vous vous appuierez au mur pour que les marches ne craquent pas. Arrivés au premier étage je vous prendrai par la main : le palier est très long.

— Je me souviens.

— Il y a des meubles dans lesquels vous pourriez buter. Si par malheur cela vous arrivait, ne bougez pas.

Ils atteignirent le perron dont ils gravirent les marches en silence.

— Réfléchissez encore, chuchota-t-elle sur le seuil de la porte. Vous pouvez vous sauver tout de suite, si vous voulez.

Ils étaient si près l'un de l'autre que leurs bras se touchèrent, et elle recula un peu. Malgré l'obscurité, elle distinguait le contour de ses épaules qui la dépassaient, de sa tête, et elle devinait que son regard était posé sur elle et qu'il cherchait, lui aussi, à voir les traits de son visage. Un vent glacial soufflait autour d'eux.

— J'ai confiance en vous, dit-il.

Ils montèrent. Dans le silence de la nuit elle entendait son souffle et le bruit des marches qui gémissaient sous le poids de ce grand corps; plusieurs fois elle s'arrêta; posant une main autoritaire sur l'épaule de Guéret pour lui commander de se tenir immobile. Une pendule qui sonnait les fit sursauter.

Lorsqu'elle atteignit le premier étage, elle lui saisit la main avec force et le guida pas à pas entre les crédences, les coffres à bois et les fauteuils dont la fantaisie de M. Grosgeorge avait encombré le palier. Elle allait comme dans un rêve, à la fois

résolue et terrifiée, mais pénétrée d'une joie qui l'eût soutenue au bord d'un abîme. Cependant elle n'osait se demander pourquoi son cœur était si léger. Le temps avait enfin appris à cette femme têtue qu'il suffit bien souvent d'examiner la cause de son bonheur pour en éprouver la fragilité. Elle savait le prix d'une illusion. Cette promenade dans l'obscurité parlait à son imagination et, tout en palpant les murs et les meubles de ses doigts écartés, elle redoutait le moment où il faudrait allumer une lampe, échanger des paroles qui viendraient dissiper sa griserie.

Quelques minutes plus tard, ils étaient dans le petit salon où s'étaient écoulées tant d'années d'ennui et de solitude. Elle avait refermé la porte et murmura :

— Vous êtes au-dessus de la chambre de mon mari. Ne faites pas de bruit en marchant. Si jamais on frappe à votre porte, vous ne répondrez sous aucun prétexte.

Elle ajouta :

— Je vais allumer. Ne bougez pas d'où vous êtes.

Il devina qu'elle traversait la pièce, non pas au bruit de ses pas, car elle semblait ne jamais poser sur le sol, mais au froissement de sa jupe; ce son allait de droite et de gauche, tout autour de lui, un peu comme la voix d'une personne qui eût cherché quelqu'un dans le noir en chuchotant son nom. Lorsqu'il entendit craquer l'allumette, il tressaillit.

Elle était à deux pas de lui, son profil dur et fin penché au-dessus d'une lampe dont elle replaçait l'abat-jour. Bientôt son visage entier fut enveloppé de lumière, à l'exception du front dont les grands sourcils noirs arrondis comme des voûtes semblaient porter le poids. Quelques secondes passèrent pendant lesquelles cette femme au seuil même de la vieillesse parut belle; l'on eût dit que les dernières forces de la vie se rassemblaient en elle pour éclairer ce regard et transfigurer ces traits.

Elle hésita un instant et se tourna tout à coup vers Guéret sans lever les yeux.

— Vous coucherez là, dit-elle, en désignant le canapé. Je vais vous chercher des couvertures.

Une nouvelle hésitation, puis elle se dirigea vers la porte et ajouta d'une voix qui s'étranglait un peu, comme si elle parlait à contrecœur :

— Sans doute n'avez-vous pas dîné. Je vais vous apporter quelque chose.

Ce n'était là qu'un prétexte pour partir, car il lui semblait impossible de rester en présence de cet homme, maintenant que la lumière brillait dans la pièce.

Elle descendit rapidement à la cuisine et disposa sur un plateau une carafe de vin, du pain et de la viande froide. Ses mains tremblaient; elle s'en aperçut et son trouble augmenta si fort qu'à plusieurs reprises elle pensa lâcher le plateau dans l'escalier. Au palier du premier étage, elle dut s'asseoir sur un coffre à bois pour reprendre haleine, car l'émotion lui coupait le souffle. Le bruit de sa respiration l'effraya : le silence de la maison en était comme rempli, ainsi que d'une rumeur immense.

Guéret était assis sur le canapé, presque assoupi de fatigue, au moment où elle pénétra dans le petit salon et elle fut frappée de l'aspect misérable de ses vêtements. La boue des routes recouvrait ses chaussures et le bas de son pantalon, et son pardessus déchiré en plusieurs endroits témoignait d'un long et incessant usage.

Il se leva aussitôt et vint à elle :

— Pourquoi êtes-vous si bonne pour moi, madame Grosgeorge?

Elle vit ses yeux ardents fixés sur les siens et ne se sentit pas la force de soutenir ce regard.

— Ne m'appelez pas madame Grosgeorge, dit-elle, non sans brusquerie. Prenez ce plateau. Pendant que vous dînerez, je vais m'occuper des couvertures.

Toute son énergie la trahissait. Elle regagna la porte comme elle put et sortit; elle avait hâte de se plonger dans l'obscurité pour y cacher son visage brûlant, et se demanda si Guéret avait remarqué son agitation. Comment faire pour entrer de nouveau dans le petit salon et affronter la curiosité de cet homme? Qu'allait-il croire?

Elle tint la lampe à deux mains pour descendre au premier étage où se trouvait la lingerie; ses genoux fléchissaient. A tâtons elle trouva les grands placards qui contenaient les draps et les couvertures et les ouvrit sans bruit; mais ces couvertures ne lui parurent pas assez épaisses. Elle réfléchit un instant, puis sortit d'un autre placard une lourde pelisse qui appartenait à M. Grosgeorge. Et

elle remonta, les bras chargés, trébuchant presque à chaque pas.

— Voilà, dit-elle en laissant tomber la pelisse au milieu de la pièce. Vous aurez plus chaud avec ça.

Ses yeux se portèrent immédiatement sur le plateau, mais le pain et la viande étaient intacts et la carafe pleine.

— Vous n'avez rien mangé, dit-elle, mécontente.

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas, je suis trop inquiet.

Elle voulut dire quelque chose pour le rassurer, mais les mots ne lui vinrent pas à l'esprit; l'habitude de la sévérité envers elle-même comme envers les autres l'empêchait de parler avec douceur. Elle soupira. Depuis un moment elle avait l'impression étrange d'être amoindrie par ce qu'elle faisait; non qu'elle commît une mauvaise action, mais dans cette bonne action, au contraire, elle ne se reconnaissait pas. Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle eut l'intuition de la joie qu'éprouve une âme généreuse à faire le bien. Et la tristesse revint dans son cœur comme la mer recouvre une grève.

— Je vous laisse, dit-elle. Demain matin je donnerai des ordres pour qu'on n'ouvre pas cette porte avant l'après-midi. Si jamais on frappe, ne répondez pas. Pas de bruit surtout. Je serai de retour ici vers neuf heures, quand tout le monde sera descendu. Je vous apporterai l'argent et les vêtements que je vous ai promis.

Il parut hésiter une seconde, puis demanda :

— Ne croyez-vous pas qu'il serait plus prudent de partir cette nuit même?

— Que voulez-vous dire?

— Si cet argent que vous avez la bonté de me promettre, vous me le donniez maintenant...

— Vous vous méfiez de moi.

— Non, madame, mais en plein jour je risque d'être vu.

Elle ne trouva rien à répondre et se sentit gagnée par une colère qui la rendit, en quelque sorte, à elle-même. Cet homme lui tenait tête; comment osait-il?

— Vous vous méfiez de moi, répéta-t-elle enfin.

— Je ne serais pas ici si je me méfiais de vous.

Il respirait bruyamment comme une bête qui craint d'être tombée dans un piège. Ses mains jointes se broyaient l'une l'autre.

Sans doute n'aurait-il pas dû parler sur ce ton à Mme Grosgeorge; elle le regardait en silence, le visage dans l'ombre, une grande tache de lumière sur le bas de sa jupe, elle le regardait d'un air si dur qu'il baissa les yeux et vit la pointe de sa petite bottine noire, pareille à une arme, et malgré lui il imagina ce pied frappant un chien, écrasant la tête d'un oiseau.

— Tout à l'heure vous pouviez partir, dit-elle. J'avais ouvert la grille. Pourquoi êtes-vous resté?

— Excusez-moi, madame. J'ai parlé sans réfléchir. Je remets mon sort entre vos mains.

La tiédeur de la pièce, la lassitude l'obligèrent à s'asseoir. Elle le considéra un instant sans rien dire, le vit incliner la tête et porter les deux mains à ses joues comme s'il eût voulu se cacher.

— Vous êtes fatigué, dit-elle, il faut dormir.

Avec effort, elle ajouta :

— Ne craignez rien. Je ne vous veux que du bien, je vous le jure.

Il releva les yeux vers elle, mais déjà elle avait tourné le dos et quittait la pièce.

X

De nouveau elle était dans sa chambre, assise devant un petit secrétaire dont elle venait d'ouvrir un tiroir. Trois cents francs lui suffiraient-ils? Elle n'avait que cette somme, elle l'aurait voulue double ou triple, elle eût volontiers donné cinq, dix mille francs à ce misérable, mais ce mouvement de générosité ne lui procurait aucune illusion sur elle-même; elle savait trop bien que, si elle eût été véritablement bonne, elle eût tout de suite donné ces trois billets de cent francs au pauvre homme que la peur sans doute empêcherait de dormir; elle eût ajouté à cette somme un costume dérobé à son mari, un pardessus bien chaud, elle lui eût ouvert la grille après lui avoir parlé, serré les mains pour le rassurer et lui faire sentir qu'il n'était pas seul au monde. Au lieu de quoi, elle le retenait prisonnier chez elle et lui proposait de s'enfuir le lendemain en plein jour, alors qu'il suffirait d'un regard distraitement jeté par la fenêtre pour qu'on le vît traverser le jardin. Pourquoi agissait-elle ainsi? Par caprice, elle faisait risquer à un être humain sa liberté, probablement sa vie. Tout à l'heure elle n'avait rien trouvé à répondre à Guéret lorsqu'il lui avait demandé de le laisser partir.

Elle ne voulait pas le laisser partir; il lui plaisait de se savoir maîtresse du sort de cet homme, de jouer en quelque sorte le rôle du destin. Si elle voulait qu'il fût libre et heureux, elle n'avait qu'à monter au petit salon avec cet argent; si au contraire la fantaisie lui prenait de le voir arrêter, rien n'était plus simple que de courir à la gendarmerie.

Ces pensées lui traversèrent l'esprit et la bouleversèrent. Jamais une telle puissance ne lui avait été donnée et elle en conce-

vait presque de l'effroi, comme si elle redoutait les paroles terribles que sa bouche pouvait prononcer et le geste que sa main était libre d'accomplir. Souvent elle avait eu le sentiment que son bonheur dépendait de quelqu'un, de même que le bonheur de Guéret dépendrait d'elle pendant les dix ou douze heures qui allaient suivre; et maintenant elle était certaine qu'il entrait dans sa volonté autant de faiblesse, de cruauté, d'hésitation que dans la volonté qui gouvernait sa vie.

Cependant pouvait-elle, une seconde, imaginer qu'elle trahirait cet homme? Il ne s'agissait pas de le trahir, mais de le garder auprès d'elle aussi longtemps que possible. Demain il s'en irait pour toujours, elle le savait quoiqu'elle refusât d'y songer; elle ne voulait pas réfléchir à ce que serait sa vie à partir de demain après-midi. Peut-être arriverait-il quelque chose de tout à fait imprévu qui changerait le cours de son existence et l'arracherait à l'ennui effroyable des longues journées vides.

Était-ce la nuit, le silence qui lui inspiraient de telles pensées? Elle mit les billets de banque dans une enveloppe, comme si elle eût compté sur un geste raisonnable pour rendre à son esprit tout son équilibre. Puisqu'elle désirait si fort que Guéret restât cette nuit sous le même toit qu'elle, d'où venait qu'elle ne montait pas chez lui?

Cette question la fit rire tout haut et la mit en colère. Il lui semblait que ce n'était pas elle qui s'interrogeait ainsi, mais une autre personne impertinente et malicieuse. Mieux valait s'en tenir à la ligne de conduite qu'elle avait choisie et ne plus suivre la pente de ses réflexions. Pour commencer elle allait se coucher et dormir.

Elle se déshabilla lentement, souffla la lampe et se glissa sous ses couvertures. Par la fenêtre entrouverte, un vent froid pénétrait dans la chambre et arrivait jusqu'à elle. Un frisson la parcourut; son corps n'avait pas encore réchauffé le lit et elle claquait des dents. Avait-il assez chaud, là-haut? Il aurait peut-être le bon esprit de déplacer le divan qui était poussé entre deux fenêtres. Mais le bruit du meuble roulant sur le parquet risquerait d'éveiller son mari. Sans doute dormirait-il les fenêtres fermées. Il avait l'air si fatigué lorsqu'il s'était laissé tomber sur le divan! Songerait-il seulement à se dévêtir?

Elle se retourna, cherchant sur le côté gauche le sommeil qui

lui était refusé sur le côté droit, car elle voulait dormir, mais l'obscurité était peuplée d'images qu'elle écartait en vain. Malgré elle, quelque chose la contraignait à revivre toutes les minutes de l'heure qui venait de s'écouler, de même qu'un acteur en répétition est obligé de recommencer une scène mal jouée. En effet, elle modifiait légèrement les gestes qu'elle accomplissait de nouveau par l'esprit, et ce qu'elle aurait voulu faire remplaçait le souvenir précis de ce qu'elle avait fait. Ainsi elle portait un édredon à Guéret, et l'aidait à déplacer le divan.

Après avoir lutté quelque temps avec elle-même, elle finit par s'abandonner au jeu que lui proposait son cerveau. Maintenant elle souriait à cet homme et lui parlait sans sévérité. Quel mouvement de tendresse la portait à lui prendre la main? Il s'inclinait dans une attitude pleine de soumission et de reconnaissance et elle, tout à la joie de faire le bien, lui montrait le plateau chargé de mets délicieux. Il se contentait alors d'un verre de vin qu'il vidait d'un trait.

Dans ce vin qu'elle le voyait boire avec avidité, elle avait eu soin de verser une poudre dont l'effet certain était d'endormir aussitôt. Endormir Guéret? Que gagnerait-elle à le faire dormir? Elle se redressa dans son lit; ses couvertures lui tenaient trop chaud : ses pieds, ses mains étaient en moiteur. Il fallait se lever, allumer la lampe, fermer la fenêtre, puisqu'elle ne pouvait pas dormir et qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de rêver.

Après une courte hésitation, elle rejeta ses couvertures et courut fermer la fenêtre. Le froid la saisissait aux jambes, à la poitrine et elle grelottait. Elle eut quelque peine à trouver les allumettes. Lorsque enfin la lumière brilla de nouveau dans la chambre et qu'elle vit autour d'elle les meubles familiers, les fenêtres, les tentures, toutes les choses qui lui parlaient de sa vie et lui rappelaient qui elle était, elle fut prise de honte au souvenir des pensées qu'elle avait eues, et rougit.

Dix heures sonnèrent. Une longue nuit était devant elle, pareille à une route qu'il faudrait suivre péniblement pour arriver à l'aube. Lorsque, aux premières minutes du jour, le ciel blanchirait derrière les arbres du jardin et qu'un peu de cette lueur se glisserait entre les fentes des volets, elle serait moins inquiète, lui semblait-il, et plus courageuse. Ce qu'elle supportait

mal, c'était l'immobilité à laquelle la condamnait la nuit. Le jour, elle avait la ressource de courir dans la campagne, et même à la maison, mille petites choses venaient la distraire, les ordres à donner aux domestiques, le travail de chacun à surveiller. Elle se rappela que le lendemain matin la blanchisseuse lui enverrait son linge propre; il y aurait une note à payer. Avec quel argent la paierait-elle si elle donnait ses trois billets de cent francs à Guéret? M. Grosgeorge à qui elle devrait s'adresser lui demanderait des explications. Bah! elle dirait à la petite Fernande qu'elle réglerait son compte la semaine prochaine.

Elle n'oubliait pas non plus, et tout cela le lui remettait en mémoire, qu'elle avait promis à Angèle de charger Fernande d'une commission pour elle. Que d'ennuis à la fois! Cette fille voulait de l'argent, elle aussi, mais entre Angèle et Guéret il ne pouvait être question que Mme Grosgeorge hésitât une seconde.

Maintenant qu'elle était seule avec elle-même et qu'elle sondait son propre cœur, ce cœur mystérieux que la vie avait frustré de tout contentement, elle comprenait ce qui lui déplaisait tant chez Angèle. Une joie sourde s'était emparée d'elle quand elle avait vu, à la lumière du gaz, le triste visage et les traces des coups sur cette chair martyrisée. Le sort la vengeait enfin et cette beauté ne lui nuirait plus.

Elle se leva de son lit où elle était assise et traversa la chambre. Il fallait vraiment qu'elle eût perdu l'esprit pour se figurer de pareilles choses! Dès qu'elle demeurait un instant sans bouger, son imagination se mettait au travail. Elle fit encore quelques pas, indécise, anxieuse, comme si elle eût craint qu'un événement fâcheux ne fût sur le point de se produire, et tout à coup elle porta les poings à sa poitrine. Par un dédale obscur elle avait été amenée à la vérité : ce qu'elle imaginait était vrai; elle détestait Angèle, autant qu'une femme peut détester sa rivale; elle empêcherait Guéret de partir parce qu'elle s'était attachée à lui ainsi qu'une proie, et aurait voulu l'endormir, lui verser ce narcotique, faire tous ces gestes qu'elle avait entrevus tout à l'heure dans ses rêves. Pendant des mois elle avait refusé de comprendre ce qui se passait en elle, parce qu'elle avait peur; elle avait toujours eu peur de la vie; si elle n'avait pas eu peur, elle aurait été moins dure envers les autres, mais sa méfiance naturelle l'avait portée

à voir des ennemis en tous ceux qui l'approchaient et jusqu'en elle-même. A quarante-cinq ans elle en était encore à croire qu'on peut se défaire de ses passions en n'y songeant pas, de même qu'un juge fait jeter un criminel au cachot et s'en va dîner. Dans quel horrible désastre sombrait-elle à présent! Elle enfermait dans sa maison un homme qu'il faudrait laisser partir au bout de quelques heures. Comment vivrait-elle ensuite?

La netteté de cette question qu'elle se posait lui rendit un peu de calme. Sa vie ne changerait pas, à coup sûr, les jours en seraient semblables aux jours qu'elle avait connus; les heures des repas ne varieraient jamais, tout continuerait du même train désormais inévitable. Et elle souffrirait comme auparavant, peut-être plus. Peut-être, au contraire, l'âge lui porterait-il la paix, mais il ne s'agissait pas de cela, il s'agissait de ce qu'elle allait faire tout de suite. L'heure qu'elle vivait n'était pas comme les autres, c'était une heure exceptionnelle qui prenait sa place entre des années d'ennui, et il fallait s'en rendre compte et en profiter. En ce moment, elle était l'objet d'une grâce de son destin qui lui offrait quelque chose, et elle ne pouvait l'accepter. Qu'espérait-elle donc en forçant Guéret à passer la nuit à la villa? Elle s'arrêtait à mi-chemin d'un dessein qu'elle ne s'avouait pas et sans doute avait-elle compté sur une circonstance extraordinaire, comme si le fait de pouvoir cacher un homme dans le petit salon n'était pas plus extraordinaire que n'importe quoi.

L'idée lui vint de monter chez cet homme, de lui donner son argent et de le renvoyer, ainsi qu'elle avait été tentée de le faire tout d'abord. La présence de Guéret dans la maison la rendait trop malheureuse. Lui-même avait demandé à partir. Elle le reconduirait donc à la grille, elle lui dirait adieu et dans son désespoir elle aurait au moins la consolation de penser qu'il lui devait le moyen de quitter le pays.

Elle ne le pouvait pas; sous des dehors d'aplomb et de fermeté, cette femme était toute timidité, toute faiblesse et elle se sentait lasse tout d'un coup, lasse de la vie et de cette lutte perpétuelle dans son cœur. Dix heures et quart sonnèrent. Maintenant il devait dormir profondément. Comment aller le réveiller, lui dire de partir? C'était tout à l'heure qu'il aurait fallu lui dire cela, parler, agir. Il était trop tard à présent, le moment était passé.

Elle rouvrit la fenêtre, souffla la lampe et se coucha. Si elle ne pouvait dormir, elle pouvait tout au moins demeurer immobile, les yeux fermés, et le sommeil viendrait peut-être, trompé par cette attitude. Ainsi elle essayait d'anéantir les heures dont elle avait si désespérément souhaité la venue. Un poids terrible écrasait sa poitrine et l'empêchait de respirer; elle eut l'impression qu'elle atteignait les limites de sa souffrance, qu'elle allait mourir. L'obscurité était pleine de bourdonnements. Une hallucination lui faisait entendre la pendule du rez-de-chaussée qui sonnait salns trêve. Dans ses veines, le sang courait trop vite et le vent glacial frappait son visage sans lui procurer de fraîcheur. De nouveau elle dut se lever, fermer la fenêtre. Et l'aube la trouva endormie enfin, dans son lit, près de la lampe qu'elle n'avait pas eu le courage d'éteindre cette fois.

XI

Enveloppée dans sa robe de chambre de molleton, elle regardait de son lit la servante qui allumait le feu. De petites flammes couraient sous les bûches et déjà se répandait dans l'air le léger parfum du bois.

— Quel temps fait-il? demanda Mme Grosgeorge.

— Plus froid qu'hier, madame.

— Le feu est-il allumé à la salle à manger?

— Oui, madame, depuis une demi-heure.

— C'est bien, je vais descendre dans un instant. Pendant que je serai partie, vous ferez cette chambre.

— Madame ne prend pas son déjeuner au lit?

— Non. Allez dire à Louise de me le servir à la salle à manger.

Elle se leva et traversa la pièce.

— J'oubliais, dit-elle au moment de pénétrer dans le cabinet de toilette, inutile de faire le petit salon, ce matin.

— Madame?

La femme de chambre s'était retournée vers sa maîtresse et paraissait surprise.

— Qu'est-ce qu'il y a? Vous ne comprenez pas? Tenez, quand vous aurez fini ma chambre, vous pourrez sortir, je vous donne votre matinée. Vous ferez les autres pièces cet après-midi.

Elle s'enferma dans le cabinet de toilette et s'assit devant la coiffeuse. Deux longues mèches grises encadraient ses tempes; d'ordinaire elle les cachait dès son réveil dans la masse de ses cheveux noirs afin de ne pas les voir quand elle serait devant sa

glace, mais, ce matin, elle trouvait une satisfaction amère à constater leur présence; elles lui donnaient bien cinq ou six ans de plus et, pourtant, il lui semblait que ces mèches qui la vieillissaient ainsi prêtaient à son visage une douceur qu'il n'avait jamais eue. Elle soupira et réfléchit que cette douceur était sans doute l'effet de l'expression découragée qu'elle lisait au fond de ses yeux. Jusqu'à sa mort il faudrait s'éveiller le matin et reprendre la vie où elle l'avait laissée; il ne lui serait pas fait grâce d'un seul jour. La nuit et les rêves singuliers dont elle était quelquefois traversée accusaient la monotonie des heures de veille. Cinq minutes plus tôt elle dormait encore, noyée dans des songes qu'elle ne pouvait plus se rappeler, et elle avait l'impression de revenir d'un pays lointain, où la tristesse était inconnue, dans un pays hostile aux chemins douloureux.

Elle se peigna, lava son visage à l'eau de rose et descendit à la salle à manger. Bien qu'il fût près de huit heures, son mari, qu'elle entendait aller et venir au premier étage, n'était pas encore descendu. Elle bénit cette circonstance. Dans l'état d'esprit où elle se trouvait, en effet, une conversation avec M. Grosgeorge lui paraissait impossible. La souffrance l'épuisait comme la fièvre épuise le malade. Il ne lui restait plus que la force nécessaire pour suivre jusqu'au bout le plan qu'elle avait formé; et elle tremblait que les gens ou les choses ne vinssent lui rendre plus difficile encore une tâche qu'elle sentait presque trop lourde.

Après avoir bu son café, elle remonta à sa chambre, qu'elle trouva en ordre, et s'habilla rapidement. Un grand quart d'heure s'écoula avant qu'elle entendit M. Grosgeorge descendre à son tour de ce pas calme et pesant qu'elle détestait, à cet instant, plus que n'importe quoi au monde. Son cœur battait avec violence; elle redoutait le moment où il faudrait agir et le savait tout proche. Par prudence, elle s'assura que la femme de chambre était à la cuisine et gravit l'escalier qui la séparait du dernier étage.

Arrivée à la porte du petit salon, elle frappa, oubliant qu'elle avait recommandé à Guéret de ne pas répondre à un appel de ce genre, mais presque aussitôt elle mit la clef dans la serrure et ouvrit.

D'abord elle ne distingua rien, surprise par la pénombre à

laquelle elle ne s'attendait pas, puis elle vit tout à coup Guéret qui se tenait debout au milieu de la pièce.

— Je vais ouvrir les volets, dit-elle à mi-voix. N'allez pas près de la fenêtre. On pourrait vous voir du jardin.

Elle avait prononcé rapidement ces paroles, comme pour cacher le trouble qui la gagnait, et, traversant le salon, alla ouvrir les volets. Guéret avait fait quelques pas vers la porte et regardait Mme Grosgeorge en silence.

— J'ai donné ordre qu'on ne vienne pas ici ce matin, ajouta-t-elle en se retournant de son côté. Vous n'avez rien à craindre, rien.

Elle-même tremblait d'émotion et dut s'asseoir; tout le sang s'était retiré de ses joues et elle baissait les yeux, incapable de soutenir le regard que cet homme attachait sur elle.

— Asseyez-vous, dit-elle. Non, pas près de la fenêtre. Là.

Et elle désigna un fauteuil non loin de l'endroit où elle était assise. Il traversa la pièce du pas trébuchant d'un aveugle, puis, debout devant elle, il lui demanda tout à coup :

— Pouvez-vous me jurer que vous êtes dans la même disposition d'esprit qu'hier soir, madame?

Sa voix était rauque et la fit tressaillir; elle domina son inquiétude et dit sans bouger :

— Vous avez peur, encore. Si j'avais voulu vous faire arrêter, ce serait hier soir que j'aurais envoyé chercher les gendarmes.

Elle l'entendit souffler et vit du coin de l'œil qu'il avait les mains à la poitrine, comme quelqu'un qui respire mal. Malgré son angoisse, elle demeura immobile. Dans un instant, quand elle serait plus calme, elle se lèverait et quitterait cet homme jusqu'au moment de sa fuite.

— Pardonnez-moi, dit-il enfin. Vous ne savez pas quelle nuit j'ai passée.

— Comment? Vous n'avez pas dormi?

— Je me suis réveillé un peu avant onze heures et n'ai pu me rendormir. C'est un bruit de pas qui m'a réveillé.

— Vous rêviez.

— Pendant longtemps j'ai cru qu'il y avait vraiment quelqu'un sur le palier, et même deux, trois personnes qui montaient l'escalier. Et puis, il m'a semblé qu'on frappait à la porte, de minute en minute, toute la nuit.

— Quel enfantillage! Il fallait vous raisonner, vous forcer à dormir.

— J'avais la fièvre.

Elle se rappela la manière dont elle-même avait passé la nuit et le souvenir de ses propres souffrances l'émut de pitié pour celles de cet homme. Quelque chose la retint de partir comme elle en formait le projet. Il continua :

— A force de vivre seul et caché, comme je l'ai fait pendant des mois, on devient sujet à toutes sortes de frayeurs. Ainsi j'aurais juré que des hommes passaient et repassaient sous mes fenêtres, dans le jardin. Je me suis demandé si, par hasard, un domestique ne m'avait pas entendu entrer, hier soir, et si la maison n'était pas cernée.

Elle l'interrompit d'une voix qui retrouvait sa fermeté. Il lui parut que la faiblesse de cet homme la vengeait en quelque sorte du peu de courage qu'elle avait eu, la veille, la vengeait de ses larmes.

— Vous ne rougissez pas de me faire le récit de vos craintes, dit-elle. Où voulez-vous en venir? Je ne peux pourtant pas vous empêcher de trembler si vous êtes peureux.

— Je veux m'en aller, madame. J'ai eu peur, oui, j'ai peur encore. Mais je veux partir. Même si vous ne consentez pas à me donner cette somme...

Pour toute réponse, elle se leva et tira de sa ceinture l'enveloppe qu'elle avait préparée. L'anxiété où elle voyait Guéret le diminuait à ses yeux et elle se félicita de ne rien avoir laissé paraître des sentiments qu'elle lui portait.

— Tenez, fit-elle en lui tendant l'argent. Et elle ajouta intérieurement : " Tiens, lâche! "

Il la regarda sans même prendre l'enveloppe et lui demanda d'une voix plus calme :

— Pourquoi faites-vous ceci?

— C'est mon affaire. Allons, prenez cet argent.

Il obéit et mit l'enveloppe dans sa poche; puis, comme à regret, il détourna le regard interrogateur qu'il posait sur elle et murmura : " Merci. "

— Inutile de songer à partir maintenant, dit-elle en s'asseyant. Il faut attendre midi et demi.

— Bien, madame.

— Je vais vous laisser dès que mon mari sera sorti, car si jamais la fantaisie le prenait de venir ici...

— Que feriez-vous?

— Tranquillisez-vous. Je n'ouvrirais pas, mais au moins je serais là pour lui répondre. A propos, si jamais on frappe quand vous serez seul dans cette chambre, vous ne répondrez pas.

— Bien, madame.

Elle se leva et, passant devant lui sans le regarder, alla se poster à la fenêtre.

— Pourquoi ne sort-il pas? murmura-t-elle. Il fait beau pourtant.

L'impatience d'en finir lui faisait griffer du bout des ongles le bord du rideau près duquel elle se tenait. Elle devinait que Guéret la suivait des yeux et ne perdait pas un de ses gestes. Des années passeraient et elle se souviendrait de chacune de ces minutes, du jardin mort, de la boue des allées durcies par le froid, de la tiédeur de la pièce où elle se trouvait, et du souffle de cet homme qui avait peur.

— Que faisiez-vous donc à Paris? demanda-t-elle sans bouger. De quoi viviez-vous?

— J'avais un peu d'argent sur moi, le jour où je me suis enfui.

Elle aurait voulu demander d'où venait cet argent mais, par un soudain mouvement de pudeur, elle se tut. Sans doute, sa vanité lui conseillait de jouer l'indifférence et de garder pour elle toutes les questions qu'elle brûlait de poser à cet homme, mais l'effroi de voir s'écouler une heure telle que la vie ne lui en offrirait plus lui serrait le cœur. Était-ce force d'âme ou sottise que de demeurer ainsi, immobile près de la fenêtre? Que lui importait d'être forte ou faible? Elle souffrait. Si elle avait quitté le petit salon quelques minutes plus tôt, elle aurait évité la tentation cruelle de parler à Guéret. A présent elle ne désirait rien comme de le voir partir. A midi et demi, tout serait fini; elle retrouverait la paix dans le désespoir, mais tant qu'il serait là, elle ne respirerait pas. Tout à l'heure elle le méprisait et elle exultait de la lâcheté qu'elle découvrait chez cet homme, parce que cette lâcheté la détachait de lui, pensait-elle; maintenant, elle ne savait plus où elle en était. Rester dans la même pièce que Guéret lui semblait

intolérable, mais d'autre part elle était sûre qu'elle ne s'en irait pas, à moins d'y être contrainte. L'excuse qu'elle avait donnée à Guéret n'était qu'une mauvaise défaite : en effet, son mari venait de traverser le jardin pour sortir, et elle n'en avait rien dit; elle espérait même que Guéret n'entendrait pas la grille s'ouvrir et se refermer derrière M. Grosgeorge, et, s'il l'entendait, elle était résolue de lui dire que ce n'était pas son mari, mais un domestique.

— Vous aviez un peu d'argent, répéta-t-elle pour empêcher qu'il ne fît attention au bruit des pas sur le gravier.

Elle se retourna vers lui et, croyant qu'elle l'interrogeait, il baissa la tête.

— Un peu plus de cent francs, dit-il. Quand cette somme a été dépensée, j'ai vendu ma montre, puis une bague.

— Vous n'avez jamais été tenté de voler? demanda-t-elle abruptement.

— Non.

Au bout du jardin, M. Grosgeorge ouvrit la grille et sortit.

— Vous avez bien assassiné quelqu'un. Pourquoi n'auriez-vous pas volé aussi?

Elle prononça ces mots avec une violence dont elle n'était pas maîtresse et traversa la pièce jusqu'à l'endroit où se trouvait Guéret. Il n'avait sûrement pas entendu la grille se refermer, il croyait que M. Grosgeorge était encore à la villa; elle pouvait rester.

— Répondez, dit-elle, gênée par sa mine confuse.

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas volé, répondit-il, je vous jure que je n'ai jamais volé.

" Qu'est-ce que cela me fait? pensa-t-elle. Il va partir. " Et passant brusquement d'une attitude à une autre, elle le regarda en face et le força à baisser les yeux.

— Pourquoi avez-vous agi ainsi? demanda-t-elle. Pourquoi avez-vous tué cet homme?

De nouveau elle pensa : " Qu'est-ce que cela me fait qu'il l'ait tué? Ce n'est pas cela que je veux savoir. " Elle entendit sa propre voix si ferme et si dure, et fut surprise du ton calme dont elle parlait, alors qu'une sensation de vertige la contraignait à agripper le coin d'un meuble.

— Je n'ai pas tué cet homme, balbutia-t-il, la face blême.

— Et cette fille, alors, continua-t-elle, vous ne me direz pas que vous ne l'avez pas... presque tuée...

Elle vit son visage se crisper comme s'il avait reçu un coup, mais il ne répondit pas. Avait-elle jamais remarqué ces rides sous ses paupières et aux coins de ses yeux, et l'étrange couleur fauve des prunelles? Il lui semblait qu'elle n'avait jamais regardé ses traits jusqu'à ce jour et à cette minute, et elle se demandait d'où lui venait la force de se tenir devant lui et de l'interroger.

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions? demanda-t-il enfin avec un soupir.

Elle répéta en elle-même : " Oui, pourquoi? " et, malgré tout, elle continua :

— Cette fille, Angèle... Vous l'avez fait souffrir, n'est-ce pas? Au bord de l'eau. On m'a raconté.

Dans cette petite pièce calfeutrée elle avait l'impression que le silence essayait d'étouffer le bruit de ses paroles, car sa voix était sourde, presque indistincte. Elle comprit au regard de Guéret qu'il devinait son trouble, et la honte la fit rougir; elle aurait voulu crier.

— Mais oui, poursuivit-elle. On m'a tout raconté, les journaux ont tout raconté. Qu'aviez-vous donc contre elle pour la maltraiter ainsi? Elle aurait pu mourir. Pourquoi la détestiez-vous?

Il secoua la tête.

— Je ne la détestais pas.

Elle se sentit gagnée par une colère subite et frappa du poing sur le dos du fauteuil.

— Vous ne la détestiez pas? Pourquoi me mentez-vous? Pourquoi avez-vous peur de moi? Je ne suis pas un juge d'instruction. Parlez-moi!

— Je vous ai dit la vérité. J'étais en colère contre elle, mais je ne la détestais pas, bien au contraire. J'aurais voulu...

Il s'arrêta brusquement et porta la main à la poitrine. Elle recula un peu et fit un geste, comme pour l'empêcher de parler. A présent elle avait peur de ce qu'il allait dire et regrettait ses questions, mais elle l'avait poussé à bout.

— Si on peut détester quelqu'un qu'on adore..., reprit-il.

Elle l'interrompit aussitôt :

— Ce n'est pas possible, bredouilla-t-elle. C'est l'un ou l'autre.

— J'étais jaloux, je savais que tout le monde lui donnait de l'argent, continua-t-il en élevant la voix, car depuis un moment il semblait avoir oublié toute prudence. Moi, je n'en avais pas et elle se moquait de moi. Un jour, j'ai dérobé à ma femme de l'argent qu'elle avait mis de côté et je me suis dit que je le donnerais à Angèle, et puis, quand j'ai vu Angèle ce matin-là, il m'a semblé que je perdais la raison. Je l'ai frappée, frappée...

— Oui. Taisez-vous. Je ne vous ai pas demandé...

Elle avait joint les mains et demeurait immobile.

— Vous ne pouvez pas savoir combien j'ai souffert à cause de cette femme, dit-il. Je suis resté loin d'elle aussi longtemps que j'ai pu. Au bout de deux mois, j'ai été forcé de revenir ici.

D'abord elle ne comprit pas, puis le sens de cette phrase lui apparut tout d'un coup et elle jugea impossible d'avoir bien entendu. Ses mains glacées se resserrèrent l'une sur l'autre, comme si elle eût cherché quelque soutient dans cette étreinte.

— Vous êtes revenu ici à cause d'elle?

— Mais oui, je vous ai dit...

Quelque chose la suffoquait.

— Je croyais que c'était pour me demander de vous aider, dit-elle avec effort.

Elle regretta aussitôt cette phrase qui lui sembla ridicule, mais si elle n'avait pas parlé, elle aurait éclaté en sanglots. Il vit son trouble.

— Je n'osais pas compter sur votre générosité, dit-il sur un ton changé, presque servile.

Elle agita la main, pour lui dire de ne rien ajouter, et se dirigea vers la porte d'un pas raide et lent d'automate. Comme elle passait devant lui sans détourner la tête, il eut envie de se jeter à ses genoux pour la supplier de le laisser partir, mais craignit de provoquer sa colère en lui faisant voir qu'il se méfiait d'elle. Des soupçons terribles lui vinrent tout à coup : cette femme le trahissait.

— Madame...

Elle atteignit la porte et, se retournant vers lui, le regarda en

face; dans ce visage blême, les yeux paraissaient ne plus vivre et il eut l'impression qu'elle ne le voyait pas.

— Il faut que je vous dise, fit-elle d'une voix étouffée. J'ai vu Angèle. Elle vous hait.

Il sursauta.

— Elle vous hait, répéta-t-elle avec une sorte d'élan. Elle vous craint. Oui, vous lui faites peur, peur.

— Ce n'est pas vrai, murmura-t-il, je sais...

Elle eut un mouvement convulsif de la tête qui semblait vouloir dire non, et sortit. Il entendit la clef tourner dans la serrure.

XII

Elle traversa le palier comme une somnambule et vint s'asseoir sur un coffre à bois qui occupait l'espace entre deux portes. Un grand silence régnait dans toute la maison. La cuisinière était sans doute au marché et elle se rappela qu'elle avait permis à la femme de chambre de sortir. Par le vitrage de la voûte qui éclairait l'escalier, une lumière tombait qu'elle connaissait bien, de même qu'elle connaissait l'aspect de tous ces meubles et de toutes ces marches par un matin d'hiver, l'ombre que faisaient les chaises sur les murs et l'éclat des tringles de cuivre contre le tapis rouge. Et, dans l'espèce de rêverie douloureuse où elle était plongée, il lui sembla que toutes ces choses autour d'elle formaient un monde qu'elle avait été sur le point de quitter et qui la retenait à lui. Tout à l'heure, avec cet homme, rien n'était pareil à ce qu'elle avait connu; son petit salon était changé d'une manière inexplicable et pendant une demi-heure elle avait eu l'impression de n'être pas chez elle, parmi ces meubles qu'elle voyait tous les jours depuis trente ans. Ce sentiment lui était familier. A certains moments de grande souffrance ou simplement de grand ennui, l'idée qu'elle était étrangère au monde lui venait avec une telle force que, durant l'espace de quelques minutes, les choses terrestres perdaient brusquement toute importance. Un instant, près de la fenêtre, elle avait éprouvé cela, et puis les paroles de Guéret l'avaient ramenée à elle. Maintenant elle était de nouveau dans le courant de la vie.

" Comment peut-on souffrir autant, pensait-elle, et ne pas mourir? " Elle ne pouvait songer à Guéret sans qu'une honte mortelle lui envoyât le sang au visage, car elle avait la certitude

de s'être rendue ridicule aux yeux de cet homme, et c'était là ce dont elle souffrait le plus. Quel trouble de la raison avait pu lui faire croire qu'il était revenu pour lui demander secours? Seule la passion pouvait le résoudre à se lancer dans une aventure aussi périlleuse que ce voyage à Lorges, mais cette passion n'était pas pour elle, elle n'avait aucune part à cet amour impérieux qui menait cet homme vers une femme; elle n'était rien dans cette histoire qu'une dame sur le retour qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Et lui? Que pensait-il? Elle le haïssait, tout d'un coup, à cause des pensées qu'il pouvait avoir. S'il allait s'imaginer qu'elle était éprise de lui? Et pourtant, n'était-ce pas la vérité? Elle se cacha le visage dans les mains. Certaines phrases, certains mots qu'elle se disait à elle-même, et qui formulaient son amour, lui paraissaient d'un ridicule intolérable, alors qu'elle admettait l'existence de cet amour qui lui consumait les entrailles. Elle redoutait les termes précis dont il eût fallu faire usage pour parler de son état d'âme et préférait, en général, rejeter sa passion dans le chaos des choses inavouées, mais à présent il ne lui était plus possible de se dérober aux réalités de sa vie; à l'heure même où elle était assise sur ce coffre à bois, dans cet escalier, son destin s'accomplissait et elle le savait; et elle se répétait, avec la crainte affreuse que derrière la porte du petit salon Guéret ne devinât ses pensées : " Je suis amoureuse de cet homme, et il en aime une autre que moi. "

Son regard n'osait pas se diriger vers la porte qu'elle venait de fermer. Pourvu qu'il ne se doutât de rien! Quelle bénédiction de ne pas l'avoir fait descendre chez elle, hier soir, comme elle y avait songé un instant! Plutôt que de survivre à l'humiliation atroce d'un refus, elle se serait tiré un coup de revolver dans la cervelle; et la pensée de sa propre mort lui arracha des larmes que la violente émotion de tout à l'heure n'avait pas réussi à faire couler.

Soudain, elle s'entendit appeler par une voix enfantine et, tamponnant ses yeux, elle se leva et descendit. Fernande l'attendait au rez-de-chaussée, un grand panier de blanchisseuse posé à ses pieds. Mme Grosgeorge avait oublié qu'elle devait venir. Se pouvait-il que dans des moments de grande douleur il y eût des comptes de blanchisseuse à vérifier?

C'était bien la vie, dédaigneuse de nos blessures, qui l'obligeait à examiner des chemises et des mouchoirs, alors que son cœur saignait. Elle eut l'idée de demander à la femme de chambre de compter le linge à sa place, mais se souvint qu'elle lui avait donné congé. Après tout, cela l'empêcherait de réfléchir que de s'occuper du linge et cette odieuse matinée en serait abrégée de quelques minutes.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, petite. Porte ton panier près de la table. Où est ton livre?

Avec ses jambes rougies par le froid, ses mains crevassées, et son ignoble châle de laine noire aux pans épinglés sur sa poitrine, comme cette enfant avait l'air innocente!

— Le voici, madame.

— Tout à l'heure tu iras demander qu'on te donne un bol de café au lait, à la cuisine. Tu dois avoir froid, les mollets nus. Et qu'est-ce que c'est que ce châle que tu portes? Ta mère devrait t'acheter un manteau et des gants de laine.

(D'où lui venait ce besoin de tendresse, tout à coup? Vingt fois elle avait vu cette petite fille sans jamais s'inquiéter de ses vêtements et maintenant elle éprouvait une vague envie de baiser ces joues rouges et de réchauffer ces mains dans les siennes. Ses genoux tremblaient et elle dut s'asseoir.)

— Je ne compterai pas le linge aujourd'hui, Fernande. Tu diras à Mme Brod que, s'il manque quelque chose, nous le marquerons sur le livre la semaine prochaine. Demande à la cuisinière où est le linge sale.

— Bien, madame. Il y a une lettre pour vous dans le livre.

— Une lettre! Et de qui?

Elle tira en effet une lettre glissée entre les pages du livre, et lut :

" Je supplie Madame de se souvenir qu'elle a promis de me venir en aide. Si Madame avait la bonté de me dire ce qu'elle compte faire pour moi, j'en serais bien reconnaissante à Madame. Madame n'aurait qu'à remettre un mot à Fernande. — ANGÈLE. "

Angèle! Mme Grosgeorge laissa tomber la lettre à ses pieds et répéta mentalement ce nom qu'elle exécrait. Quelle intention se

cache derrière les coïncidences de la vie? A la réflexion, il n'était pas étonnant que ce mot lui fût remis, mais, dans l'état d'esprit où se trouvait Mme Grosgeorge, le nom d'Angèle semblait venir exprès pour raviver sa douleur. Elle demeura immobile, un instant, puis détacha un feuillet blanc et prit le crayon glissé dans le livre de comptes.

— Tu donneras ceci à Angèle, dit-elle d'une voix dure et haletante.

Pourtant elle n'écrivait pas. Son regard s'était arrêté sur la petite fille.

— C'est son châle que tu portes, dit-elle tout à coup. Je le reconnais.

— Oui, madame. Angèle me l'a prêté.

" Je me demande s'il se doute qu'elle est défigurée, pensa-t-elle. J'irai le lui dire. "

Elle fit un geste violent de la main. Non, elle n'irait pas le lui dire. Elle n'irait pas disputer cet homme à une fille des rues. Quoi qu'elle pensât lorsqu'elle était seule, maintenant qu'un être humain se tenait devant elle et la regardait, elle se sentait reprise par son orgueil, par son dédain du monde, car il lui semblait que par les yeux de cette enfant c'était le monde qui la regardait et jugeait sa conduite. A présent elle avait honte d'elle-même. De quel droit dédaignait-elle l'humanité? N'était-elle pas aussi faible qu'une autre? Qui eût pu la voir, la nuit dernière, et scruter son cœur, alors qu'elle rêvait de narcotiques et de cent choses impossibles, n'eût sans doute pas reconnu la femme arrogante et froide qu'elle était le jour. Toute fière qu'elle paraissait, c'était elle pourtant qu'un homme avait dédaignée, et non cette fille qu'elle couvrait de mépris.

— Qu'avez-vous, madame? Vous ne vous sentez pas bien?

Mais Mme Grosgeorge écarta l'enfant qui s'approchait d'elle. Le sang se retirait de son visage et de ses mains et de grands battements sourds emplissaient sa poitrine. Si quelque chose avait pu se briser en elle, la mort, à cet instant, lui eût paru acceptable, mais la vie continuait dans ce corps que rompait la souffrance de l'âme. Dieu sait ce qu'il faut pour tuer un être humain.

— Tu diras à... Angèle...

La colère la saisit à la pensée des terribles échecs que le sort

lui avait infligés. D'autres étaient heureuses, mais elle ne le serait jamais; s'il était vrai qu'un être humain est mis au monde pour jouir de la vie, elle aurait pu aussi bien ne pas naître. Une folie de rancune s'empara brusquement de son esprit et, pendant l'espace de quelques secondes, elle fut traversée du désir de frapper cette enfant dont le visage touchait presque ses mains. Ce serait un soulagement que de faire le mal à son tour et d'engendrer la souffrance, car elle supportait un poids trop lourd. Sa vie était manquée une fois pour toutes, elle aimait mieux y renoncer. Chez cette femme torturée par elle-même, tout sentiment se viciait dès son origine et l'amour même prenait figure de la haine. L'homme que le hasard lui livrait, elle le haïssait, comme elle haïssait la femme convoitée par lui. Elle ne résistait plus à la tentation de remettre le sort de l'un entre les mains de l'autre, et, de même qu'elle se fût suicidée, elle griffonna sur une feuille blanche les mots suivants :

" *Guéret est caché ici. Allez prévenir la gendarmerie.* "

— Laisse là ton panier, dit-elle entre ses dents à la petite fille, et va porter cette lettre à Angèle. Cours vite. C'est très important.

XIII

Il y avait une grande heure que Mme Londe était assise près du poêle de la salle à manger et, tout en tricotant un châle de laine noire, elle se parlait à elle-même, mais il eût fallu posséder une oreille bien fine pour saisir ce qu'elle disait, car ses lèvres n'émettaient qu'un bruit confus où les mots se brouillaient. Sans doute pour n'être pas vue des promeneurs curieux, elle avait placé son fauteuil de paille entre le poêle et son comptoir; ce besoin de fuir les regards du dehors s'expliquait par le fait qu'elle portait son lorgnon; chez cette vieille femme promise à la mort subsistaient, en effet, de petites coquetteries dont la futilité avait quelque chose de sinistre; si la coquetterie obéit au désir de plaire, à qui donc pouvaient plaire les cinquante-cinq ans perclus de Mme Londe? Vêtue de noir, énorme, le dos rond, on eût dit qu'elle dialoguait avec le feu dont le murmure répondait au sien; de temps en temps, sa tête se penchait en faisant ce signe négatif des vieillards qui semblent répondre non à la tombe. Ses mains se posaient doucement sur ses genoux et le châle glissait à ses pieds; alors le bruit des aiguilles d'os heurtant le carrelage la tirait de son bref sommeil et elle regardait autour d'elle d'un air effaré, raffermissait son lorgnon sur son grand nez triste, puis, non sans gémir, se courbait en deux et ramait d'une main jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son châle.

Tout à coup, la porte du restaurant s'ouvrit et quelqu'un traversa la longue salle en courant. C'était Fernande. Elle n'avait pas vu Mme Londe et allait passer devant elle quand la patronne l'arrêta de la voix :

— Où vas-tu, petite?

L'enfant jeta un cri de frayeur.

— Je ne savais pas que vous étiez là, madame Londe.

— D'abord, appelle-moi ma tante. Ensuite tu es bien pressée et je te demande où tu vas. Veux-tu répondre? Pourquoi reviens-tu de si bonne heure? Où est ton panier?

— Chez Mme Grosgeorge.

— Tu as laissé ton panier chez Mme Grosgeorge? Tu es folle, dis? Allons, qu'est-ce que tu as? Viens ici et parle-moi.

Elle l'attrapa par la main et la contraignit à venir à elle.

— Laissez-moi partir, madame Londe.

— Madame Londe va te donner une taloche si tu ne l'appelles pas ma tante. Et puis, ne pleure pas. Il y a quelque chose. Qu'est-ce que c'est, hein?

A présent, elle maintenait l'enfant entre ses genoux et lui saisit les coudes avec autorité.

— Pourquoi reviens-tu ici en courant, après avoir laissé ton panier chez Mme Grosgeorge?

— Mme Grosgeorge m'a chargée d'une commission pour Angèle.

— Ah! Quelle commission?

— Je ne sais pas.

— Veux-tu une gifle?

— C'est écrit sur un papier.

— Alors, donne-moi ce papier.

— Mme Grosgeorge ne sera pas contente. Elle a dit que c'était pour Angèle.

— Je m'en charge. Où est ce papier?

L'enfant tira le papier de dessous son tablier noir et le donna à la patronne.

— Va t'asseoir par là, dit celle-ci en libérant Fernande. Et elle lui montra une chaise à quelque distance du comptoir.

Lorsque l'enfant se fut éloignée, Mme Londe remit son lorgnon et fronça le sourcil devant le papier déplié, car l'écriture de Mme Grosgeorge ressemblait au tracé d'un sismographe. Quelques minutes d'efforts lui livrèrent les premiers mots et elle ne put retenir un cri.

— Ce n'est pas possible! fit-elle en remuant dans son fauteuil.

Un regain de vie envoyait le sang à son cœur et le faisait

battre. Cet homme qui était cause de tant d'ennuis, qui terrorisait la ville et portait malheur à son restaurant, voici que la justice du ciel le lui remettait entre les mains.

Elle ne songea même pas à lire la fin du billet qu'elle tenait serré dans le creux de sa main et pendant plusieurs secondes l'émotion lui interdit de faire un geste. Une seule pensée s'agitait en elle : se dépêcher, et elle ne bougeait pas; quelque chose la rivait à son fauteuil, alors qu'au-dedans d'elle-même toutes ses vieilles forces se ramassaient pour le bond qui la lancerait sur la route. Elle attendit, la bouche entrouverte, puis tout à coup un cri s'échappa de ses lèvres :

— Fernande! Mon chapeau!

Pas de réponse.

— Où est-elle? Mon Dieu, tant pis, j'y vais sans chapeau, sans...

Et, brusquement libérée, elle se dressa sur ses jarrets par un effort de tous ses muscles et jeta les yeux autour d'elle, debout, comme une personne saisie de vertige. Sous l'empire de la joie et de la surprise, son regard chavirait derrière son lorgnon. Elle soupira profondément.

— Tant pis! répéta-t-elle.

Sans doute cherchait-elle un vêtement dont elle pût couvrir ses épaules, car le froid était cruel, et ce *tant pis* qu'elle prononçait avec gravité avait le caractère héroïque de certains mots de soldats avant la bataille : elle aurait pu monter à sa chambre pour y querir un manteau, une pèlerine, mais elle aimait mieux sacrifier son bien-être, risquer une congestion dans la rue, afin de courir plus vite à son épouvantable devoir.

Comme elle repoussait son fauteuil et se mettait en mouvement vers la porte, elle dérangea un rat que la température avait chassé de sa cave natale et qui cherchait, presque sous les jupes de cette vieille femme, ignorante de sa présence, un peu de repos et de bonne chaleur.

Cependant Fernande était montée à la chambre d'Angèle. Malgré l'heure tardive, la jeune femme était encore au lit, la face contre le mur et les couvertures par-dessus les oreilles; peut-être sommeillait-elle quand l'enfant poussa la porte.

— Angèle! appela Fernande à mi-voix. Lève-toi.

— C'est toi, Fernande? Pourquoi es-tu revenue si tôt?

— J'ai une nouvelle très importante à te dire. Il faut te lever et t'habiller, vite.

— Mais je ne peux pas. Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit, je suis malade. Qu'est-ce qu'il y a?

— Mme Grosgeorge m'a chargée d'une commission pour toi; elle m'avait remis un billet, mais Mme Londe me l'a pris, tout à l'heure.

— Qu'y avait-il dans ce billet? Parle donc!

— Je l'ai lu sur la route, Mme Grosgeorge avait écrit : " Guéret est caché ici. Allez prévenir les gendarmes. "

Angèle se redressa dans son lit et jeta un cri :

— Mme Londe a vu ce billet? Qu'a-t-elle dit?

— Comme je montais l'escalier, je l'ai entendue qui m'appelait : elle voulait son chapeau.

— C'est pour aller à la mairie! Il faut l'en empêcher, Fernande. Cours après elle, appelle-la. Mon Dieu!

— Elle est partie. Je viens d'entendre la porte qui se refermait. Il faut te lever et courir chez Mme Grosgeorge.

— Je n'aurai jamais le temps de m'habiller. La mairie est à deux pas d'ici. Cours à la villa et demande à voir Guéret.

— Mme Grosgeorge ne voudra sûrement pas que je le voie.

— Dans quelle pièce est-il?

— Je ne sais pas.

— Appelle-le du jardin. Dis-lui de se sauver. Va vite, Fernande!

XIV

Lorsque Guéret se vit enfermé dans le petit salon de Mme Grosgeorge, sa première idée fut de chercher comment il pourrait s'évader de cette prison, car depuis un moment il était certain qu'on le trahissait et qu'avant une heure, avant quinze minutes peut-être, des gendarmes pénétreraient dans la villa et l'arrêteraient. Ce qu'il redoutait plus que la mort allait sans doute se produire : on lui mettrait des menottes, on le mènerait à la mairie et de là, après quelques jours, à la prison du chef-lieu. Il avait joué et perdu; risqué tout, perdu tout, sa liberté d'abord, et Angèle. Le compte était fait de son bonheur sur cette terre; il ne lui restait plus que des années d'étouffement dans une geôle étroite ou la vie suppliciée d'un bagnard.

Au risque d'être aperçu, il ouvrit la fenêtre et regarda : plus de huit mètres le séparaient du sol. Se laisser glisser le long du mur était impossible, la pierre ne présentait aucun relief; sauter équivalait à un suicide.

La porte, dont il tourna le bouton jusqu'à tordre le fouillot, résista à l'effort de ses mains puissantes. Il entreprit alors d'en dévisser la serrure avec un canif, mais les deux lames se cassèrent sans avoir pu faire tourner une seule des quatre vis. Cet échec augmenta son trouble et, se butant à l'idée qu'il fallait à tout prix dévisser la serrure pour ouvrir la porte, il chercha dans la pièce un objet qui pût lui permettre d'accomplir ce dessein. Une petite paire de ciseaux, qu'il trouva dans le tiroir d'un secrétaire, se brisa entre ses doigts malhabiles : il eût fallu du temps, de l'adresse et du calme pour mettre en mouvement les petites têtes de fer qu'il agaçait en vain.

Brusquement il abandonna son projet et courut de nouveau à la fenêtre qu'il rouvrit. Comme il se penchait au-dehors, le vent glacial sécha la sueur sur son front et ranima son énergie. Peut-être qu'en agrippant des mains le rebord de la fenêtre et en laissant pendre son corps le long du mur il diminuerait si bien la distance entre lui et le sol qu'il pourrait sauter; il était grand; les bras levés, il mesurait deux mètres; mais comment pouvait-il sauter six mètres? Il faudrait se laisser tomber en arrière; la chute lui briserait les reins. S'il n'eût pas craint la mort, il eût accepté la chance de salut qui s'offrait à lui, mais en ce moment la peur le dominait.

Il s'éloigna de la fenêtre sans la fermer, comme si, dans le contact avec l'air qui pénétrait librement à l'intérieur de la pièce, il y avait eu quelque chose de rassurant. Dehors, tout près de lui, des arbres s'agitaient au gré du vent et le son lointain de voitures sur la route parvenait aux oreilles du prisonnier. Des gens allaient où il leur plaisait, dans une indifférence absolue. Son angoisse n'intéressait personne. Pendant plusieurs secondes, il fut comme terrassé par le sentiment d'une complète solitude. Un immense désir le saisit de courir vers la foule et de rejoindre une humanité qu'il était contraint de fuir.

Debout au milieu de la pièce, il jeta un regard de tous côtés. La porte était fermée à clef, la fenêtre ne s'ouvrait que sur la mort. Restait la cheminée. Il avait lu des histoires d'évasion dans lesquelles des hommes se sauvaient en gagnant les toits par la cheminée, mais ce qui était possible dans des villes où les maisons se touchaient semblait impraticable dans la circonstance : il serait bien avancé quand il se promènerait à douze mètres du sol, alors que huit mètres lui faisaient peur. Huit mètres : des acrobates se lançaient de plus haut dans le vide.

Il s'assit et réfléchit. Peut-être les minutes les plus précieuses de sa vie passaient-elles en ce moment, et il n'agissait pas, il était là, à se mordre les ongles pendant qu'une femme conspirait pour le faire arrêter. Tout à l'heure, il avait vu sortir une domestique; où allait-elle? Ce n'était pas la cuisinière, qu'il connaissait ainsi que tous les gens de la maison; c'était la femme de chambre qui lui avait parlé, la veille, à la grille du jardin. Vingt détails lui revenaient tout d'un coup à l'esprit. Dans l'ombre, cette femme

n'avait pu le reconnaître à son visage, mais lui, comment avait-il su que c'était elle? Par sa voix. Qui pouvait dire si elle-même ne l'avait pas reconnu à la sienne? Dans son angoisse, il joignit les mains et sentit qu'elles se glaçaient. A ce moment, la grille du jardin s'ouvrit et se referma, mais il ne l'entendit pas; il semblait retiré du monde extérieur par la considération du danger même qui le menaçait. Tout ce qu'il y avait en lui de rêveur et d'irrésolu l'emportait, en cet instant, sur le besoin de s'agiter qui est l'effet d'une grande appréhension; mais la peur le reprit presque aussitôt, la peur d'être enfermé pour toujours dans une vraie prison, sans fenêtre ouverte, ni porte qu'on pouvait défoncer.

De nouveau il courut à la porte et saisit violemment le bouton entre ses mains, comme pour arracher d'un coup la serrure. Il lui paraissait impossible que ce petit assemblage de morceaux de fer suffît à retenir captif un homme de sa force, et, de colère, après avoir lutté quelques minutes, il donna un coup d'épaule dans le vantail.

La fatigue le faisait souffler et il s'arrêta, courbé en deux, le dos contre le mur, promenant autour de lui un regard de fureur et de désespoir. La vue de cette pièce excitait en lui tant de haine que le projet de mettre le feu aux rideaux lui traversa l'esprit, mais c'était un enfantillage que de s'en prendre au monde inanimé; et sa pensée se reporta vers Mme Grosgeorge. Quelle raison avait-elle de le trahir? Pourquoi cette voix glaciale et cette pâleur lorsqu'il lui parlait d'Angèle? C'était une folle, sans doute; elle avait la manie de nuire, de faire souffrir, elle s'était plu à exciter de faux espoirs en lui pour le livrer ensuite à la police. Il aurait dû deviner de quel instinct elle était la proie, le jour où il l'avait vue gifler son fils avec un mélange de froideur et de passion.

L'idée lui vint de défoncer la porte et il essaya de l'ébranler de nouveau, mais on n'avait pas ménagé le chêne dans la construction de celle-ci et le vantail épais résista à cet assaut.

Il sentit que, s'il restait un quart d'heure de plus dans cette pièce, il sauterait par la fenêtre, non pour se sauver, mais pour mettre un terme définitif à ses souffrances. De l'endroit où il se tenait, le sol semblait tout proche; ce n'était qu'une illusion : dès qu'il allait à la fenêtre et qu'il se penchait, une hauteur de huit mètres le mettait au défi de s'échapper sans se tuer.

Pourtant, afin de s'assurer une fois de plus que toute chance de salut était impossible de ce côté, il se dirigea vers la fenêtre et s'arrêta à mi-chemin; quelqu'un venait de sortir, en effet : c'était Fernande; il pouvait la voir courant sur la route, vers la ville, et tout d'abord il ne la reconnut pas, puis il se rappela qu'il l'avait rencontrée, un jour qu'elle sortait de la blanchisserie avec Angèle. Ce souvenir lui arracha un gémissement de douleur. S'il avait pu savoir, alors, que le bonheur c'était de n'être pas enfermé!

Sa main frôla un des rideaux et il eut tout à coup une lueur d'espoir. Les rideaux! Comment n'y avait-il pas songé? Mais cette étoffe épaisse et lourde était solidement clouée au mur. Il faudrait du temps, de la patience, pour la détacher, la nouer, en faire une corde. Et puis, où la nouer? Où trouver dans la ferronnerie compliquée qui ornait la fenêtre un interstice assez large pour y faire passer un rideau?

Il retourna vers la porte et frappa du poing sur le vantail. Presque aussitôt, il entendit qu'on montait rapidement l'escalier et se rejeta dans l'intérieur de la chambre.

La clef tourna dans la serrure et Mme Grosgeorge entra. Il allait se précipiter vers elle pour sortir, mais l'aspect de cette femme le saisit de surprise et il s'arrêta; elle était si pâle et son regard était si dur et si fixe qu'elle semblait une morte à qui l'on a oublié de fermer les yeux.

— Je suis venue pour vous demander quelque chose, murmura-t-elle sans le regarder.

— Quoi?

Elle ferma la porte en étendant la main derrière elle.

— Vous m'avez dit que vous étiez revenu à Lorges à cause d'Angèle. Est-ce que vous croyez qu'elle vous aime?

Il hésita un instant.

— Oui, je le crois.

— En ce moment, votre sort se joue. Regardez ce qui se passe au jardin.

Il courut vers la fenêtre et se pencha dehors. Elle en profita pour fermer la porte à double tour et, avant qu'il eût pu l'en empêcher, elle traversa la pièce et lança la clef par la fenêtre. Il poussa un cri.

— Qu'est-ce que vous avez fait?

— Vous voyez bien. J'ai jeté la clef de cette porte par la fenêtre. Vers midi, mon mari doit rentrer. Je l'appellerai, il me rapportera la clef et ouvrira la porte. Pour qu'il ne vous voie pas, vous vous cacherez derrière ces rideaux et pendant que nous serons à table vous partirez.

— Pourquoi avez-vous jeté cette clef par la fenêtre?

Elle tourna les yeux vers lui :

— Angèle sait que vous êtes ici. Vous n'avez pas de sujet d'inquiétude puisque vous dites qu'elle vous aime. Mais si jamais on vient vous arrêter, c'est qu'elle aura averti les gendarmes. Alors vous aurez la preuve qu'elle vous déteste.

Il demeura immobile, regardant Mme Grosgeorge comme s'il essayait de lire dans ce visage crispé le sens des paroles qu'il venait d'entendre.

— Si on m'arrête..., fit-il brusquement. Mais c'est impossible, madame. Vous n'allez pas me trahir.

— Qui parle de cela? Si quelqu'un vous trahit, ce sera Angèle.

— Comment sait-elle que je suis ici?

— Je le lui ai fait dire.

— Pourquoi?

— Cela ne vous regarde pas.

— Madame, laissez-moi partir. Appelez pour qu'on vous apporte la clef.

— Vous craignez donc que cette femme ne vous trahisse? Je pensais qu'elle vous aimait tant.

— Je veux sortir d'ici. Si vous n'appelez pas, je défonce cette porte.

— Alors j'appelle pour vous faire arrêter. Il y a deux hommes dans la maison : le jardinier et le valet de chambre. Et puis, je suis tranquille. Vous pouvez vous en prendre à la porte, si vous voulez, elle est solide.

Il frappa du pied et cria :

— Et si je vous tuais, vous? Si je vous étranglais?

Elle eut un mouvement d'épaules comme si un frisson la traversait, mais ne détourna pas la vue de cet homme que la fureur enivrait tout à coup.

— Je n'ai pas peur de vous, dit-elle en s'asseyant, car ses ge-

noux faiblissaient. Croyez-vous que je serais venue ici, si j'avais peur de vous?

— Prenez garde, madame! Je vous jure que, si on vient m'arrêter, je vous tue d'abord.

— Nous verrons bien. Je ne crains pas la mort.

Elle parlait d'une voix si calme qu'il en fut étonné, et peut-être, en cette heure d'anxiété insupportable pour tout autre, cette femme mystérieuse connaissait-elle une paix dont elle n'avait jamais joui. Après quelques secondes pendant lesquelles elle parut faire effort pour rassembler ses forces, elle se leva et traversa la pièce pour aller s'asseoir au secrétaire qui occupait un angle de la pièce. Guéret ne la quittait pas des yeux et la vit ouvrir un des tiroirs du meuble.

— Que faites-vous? demanda-t-il.

— Je cherche une plume pour écrire une lettre, répondit-elle en fermant le tiroir.

— A qui?

— Au premier qui la trouvera.

Il vint derrière elle et mit la main sur le dossier de sa chaise.

— Vous allez vous pencher par la fenêtre et appeler un domestique, fit-il d'une voix menaçante. Il faut que dans cinq minutes cette porte soit ouverte. Levez-vous.

— Non.

— Je vous préviens que votre vie est en danger.

— Vous serez bien avancé quand vous m'aurez tuée, dit-elle sans bouger. Morte, je ne peux rien faire pour vous; vivante, je peux commander qu'on ouvre cette porte, si je veux.

— Ayez pitié de moi, madame. Je vous supplie d'appeler quelqu'un.

— Laissez-moi écrire cette lettre.

— Mais qu'est-ce que je vous ai fait? Pourquoi me haïssez-vous?

Elle ne répondit pas.

— Pourquoi me haïssez-vous? demanda-t-il de nouveau.

— C'est mon affaire.

— Est-ce que je vous ai offensée sans le vouloir? Pourquoi m'avez-vous enfermé ici?

— Je vous dis de me laisser écrire.

— Vous ne savez pas que je risque ma tête, si je suis pris.

Elle ne répondit pas. Il se jeta à ses pieds :

— Je vous en supplie, madame. Pensez au remords que vous aurez plus tard, si jamais je suis condamné à mort. Vous ne voulez pas m'envoyer à l'échafaud...

Mais, devant ce visage dont il ne parvenait pas à attirer le regard, il douta si ses paroles avaient été entendues, et, se levant d'un bond, il cria :

— J'aurais dû me douter que vous me trahiriez. On couperait la tête à votre fils que vous ne bougeriez pas. Vous n'êtes pas une femme, vous êtes un monstre et, si vous êtes venue ici, c'est pour jouir de ma détresse. Vous me détestez, mais votre haine n'est rien auprès de celle que je vous porte, en ce moment. Vous m'entendez? Je souhaite que vous n'ayez plus une heure de repos sur terre, que vous souffriez un jour tout ce que je souffre maintenant.

Elle ne bougeait pas. Il la regarda un instant et fut tenté de lever la main sur elle, mais n'osa, tant il y avait de force dans l'immobilité de cette femme. Alors, avec un geste de fureur, il se rua sur la porte qu'il essaya de défoncer.

Mme Grosgeorge semblait avoir attendu ce moment pour rouvrir le tiroir et y prendre non une plume, mais un petit revolver de nacre et d'acier qu'elle glissa dans sa ceinture, tout près de sa montre attachée à un long sautoir.

Une voix qui appelait du jardin les fit tressaillir tous deux. C'était Fernande et elle appelait Guéret. Il courut à la fenêtre. Mme Grosgeorge se leva.

— Qu'y a-t-il? cria Guéret lorsqu'il vit l'enfant.

— Sauvez-vous! répondit Fernande. Les gendarmes sont prévenus. Ils vont vous arrêter.

Dans son angoisse il se retourna vers Mme Grosgeorge.

— Vous voyez bien qu'elle ne vous aimait pas, dit-elle d'une voix hachée.

Il la vit s'éloigner de quelques pas vers le fond de la pièce, comme une somnambule, et se pencha de nouveau par la fenêtre :

— La clef! cria-t-il à l'enfant. Ramasse la clef et apporte-la-moi. Elle est là, dans l'allée. Cherche-la, dans...

Une détonation retentit derrière lui. Tout d'abord il ne comprit pas et regarda pendant l'espace d'une seconde l'enfant qui s'en-

fuyait du jardin, puis il se rejeta vers l'intérieur de la chambre comme si une main l'eût saisi au collet.

Mme Grosgeorge était à genoux sur le tapis, courbée en deux et le bras replié sous elle. Dans le gémissement qui s'échappait de ses lèvres il comprit ces mots : " Achevez-moi. Je ne veux pas vivre. "

XV

— Que disent-elles, Fernande? Elles parlent toutes à la fois. Je vais aller dans l'escalier un instant pour les entendre. Donne-moi mon jupon.

L'enfant passa la main sur le bras d'Angèle.

— Reste tranquille, supplia-t-elle. C'est Mme Londe qui raconte toujours la même chose. Il fait froid dans l'escalier et tu es en nage. Couvre-toi, Angèle.

Mais la jeune femme résistait aux efforts de Fernande pour la contraindre à s'étendre; elle était assise dans son lit, presque nue, sans crainte de la température glaciale qui régnait autour d'elle.

— Si tu ne veux pas que je me lève, reprit-elle avec animation, descends l'escalier et ouvre un peu la porte de la salle pour que je puisse entendre ce qu'elles disent.

— Te couvriras-tu?

Afin d'obtenir plus vite que l'enfant lui obéît, Angèle se laissa retomber dans son lit et ramena les couvertures sur sa poitrine, mais, aussitôt que Fernande eut quitté la chambre, elle se découvrit de nouveau, haletante de fièvre. La sueur ruisselait le long de ses membres; brusquement, excédée de cette moiteur qui collait sa chemise à sa chair, Angèle saisit un mouchoir et s'en frotta le cou, les épaules et les flancs.

Au bout d'un instant, elle entendit Fernande qui, arrivée au bas de l'escalier, ouvrait avec précaution la porte de la salle à manger, et, de même que l'eau sort d'une écluse, le bruit de ces voix criardes se précipita vers la jeune femme.

— Vous ne m'ôterez pas de l'idée qu'il a voulu la tuer, disait Mme Couze.

— Elle l'aurait dit, répliqua Mme Koppe, la mercière.

— Bien sûr, fit Mme Londe dont le rôle semblait être toujours de rassurer les craintes de Mme Couze et de l'empêcher de semer la panique. Vous imaginez-vous qu'elle aurait eu peur de dire aux gendarmes : " Cet homme vient de me tirer un coup de revolver dans le corps "? Puisque, de toutes façons, il était arrêté...

— Alors, reprit la cuisinière des Grosgeorge avec obstination, pourquoi ne le dit-elle pas, qu'elle a voulu se tuer?

— Elle n'en a pas envie, répondit Mme Londe à qui la question était posée et que l'on devinait mal à son aise.

Il y eut un très bref silence qui indiqua le respect avec lequel l'explication de la patronne était accueillie. Pourtant, Mme Couze revint à la charge :

— Et pourquoi n'a-t-elle pas envie de le dire? interrogea-t-elle.

— Oui, pourquoi? répéta Mme Pellatanne, la bouchère, une femme insolente, que Mme Londe recevait parce qu'elle lui devait toujours de l'argent.

— Je sais, dit la patronne.

Elle hésita, le temps de trouver quelque chose dans sa vieille tête fatiguée par les événements de la journée.

— Cet homme, dit-elle enfin, sous le coup d'une inspiration soudaine, voulait attenter à l'honneur de Mme Grosgeorge.

Une risée stridente salua cette phrase; il était clair que Mme Couze et Mme Pellatanne ne croyaient pas à cette version du drame, mais la voix irritée de Mme Londe s'éleva aussitôt.

— Qu'est-ce que vous avez à rire? demanda-t-elle. Je sais ce que je dis. Voyez comme il s'est conduit avec Angèle.

En entendant ces mots, Angèle saisit dans ses mains la main de l'enfant qui était revenue auprès d'elle.

— Pourquoi parlent-elles de moi? fit-elle. Qu'est-ce qu'elles disent, Fernande?

— Je ne sais pas. Veux-tu que j'aille fermer la porte maintenant?

— Oui. Non. Je veux écouter encore un peu. Elles parlent si fort, et on ne comprend pas.

On ne comprenait pas très bien, en effet, car ces dames s'étaient remises à parler toutes en même temps; il n'était plus question d'Angèle à présent, mais de l'état de Mme Grosgeorge.

— Je vous dis qu'elle s'en tirera, criait Mme Koppe à la cuisinière.

— Avec une balle dans le corps? Ha! Ha!

— On va l'extraire, cette balle, s'écria Mme Londe, exaspérée, comme si c'était elle-même que Mme Couze envoyait dans l'autre monde. Vous ne dites que des sottises; si les choses ne tournent pas tout de suite au plus mal, vous êtes furieuse.

Pour toute réponse, Mme Couze, assise devant la porte que Fernande avait entrouverte, éternua avec violence.

— Il y a un courant d'air, gémit-elle. Je suis pincée.

— Prenez garde, fit férocement Mme Londe, trop heureuse de jeter l'effroi dans le cœur de cette peureuse, on commence par éternuer et au bout de la semaine on va à la messe les pieds en avant.

Quelqu'un se leva et ferma la porte.

— Fernande, demanda Angèle, pourquoi est-ce que je n'entends plus?

— Mais on a fermé la porte. Mme Couze a éternué parce qu'il y avait un courant d'air. Tu n'as pas compris ce qu'elle disait?

Angèle ne répondit pas. Déjà sa pensée, rendue plus active par la fièvre, s'égarait dans d'autres voies. La nuit était tombée depuis une heure et seule la lueur des réverbères de la place éclairait la chambre, mais si faiblement qu'on ne discernait que les draps du lit.

— Fernande, dit tout à coup la jeune femme, laisse-moi maintenant. Je vais dormir.

Ce n'était pas vrai; elle ne pouvait pas dormir, il y avait trop de cris dans ses oreilles, trop d'astres dans l'obscurité pour que le sommeil lui fermât les yeux, mais elle voulait être seule, afin de se lever et de s'habiller. Cette idée qui avait fait lentement son chemin dans son cerveau, à partir de la chute du jour, y avait pris tant d'empire que la volonté s'y pliait enfin. Une vie étrange commençait pour elle, vie qui ne participait ni de l'état de veille, ni du rêve, mais empruntait aux deux des éléments qu'elle brouillait. Tout changeait de sens dans l'univers qu'elle avait connu; ce qui était impossible devenait vrai et le temps n'exerçait plus sa tyrannie sur les actions humaines.

Elle était seule, à présent, et cherchait à tâtons les vêtements

qu'elle mettait un à un. L'heure approchait. Il fallait ne plus s'attarder et mettre à profit ce court moment de liberté pour quitter la chambre, la maison, et gagner la route. Elle passerait par la cuisine et, si quelqu'un la voyait et l'interrogeait, elle dirait qu'elle allait bien, que la camomille qu'on l'avait forcée à boire tout à l'heure l'avait guérie. Cela, et bien d'autres choses, elle se le répétait en heurtant les meubles de sa chambre, ainsi qu'une femme qui a bu et ne sait plus où est la porte.

Cette grande faiblesse, qui la contraignait à s'adosser au mur, l'étonnait d'autant plus qu'elle éprouvait, maintenant, un grand besoin d'activité, alors que tout à l'heure elle n'en pouvait plus et que respirer même demandait un effort. Il lui aurait plu de courir, de sauter les marches de l'escalier en descendant, comme elle faisait autrefois.

Dans la cuisine, il n'y avait que le garçon qui lisait son journal en fumant; il la regarda et fit mine de se lever, mais elle passa devant lui, écœurée par l'odeur et la tiédeur de cette cuisine, et sortit.

A peine avait-elle refermé la porte derrière elle, qu'elle faillit tomber sur le seuil; l'air glacial la frappait au visage et pénétrait en elle par sa bouche entrouverte; elle haletait, étourdie, les mains étendues devant elle, comme pour saisir quelque chose et s'y appuyer.

D'un côté et de l'autre des rues désertes, elle allait à présent de ce pas indécis qui la menait de chaussée en chaussée, jusqu'à la grand-route. C'était là qu'elle voulait se rendre, obéissant à cet ordre mystérieux qu'elle entendait en elle depuis quelques heures. Si le bonheur existait quelque part, il fallait le chercher sur cette route et non dans cette ville qu'elle quittait à jamais. Après des mois d'angoisse, elle était enfin heureuse, elle allait partir; elle ne reverrait plus Mme Londe, ni ses odieux clients qui la faisaient souffrir. Quelqu'un l'attendait sur la route, quelqu'un avait promis de l'attendre. La nuit était si épaisse qu'il ne devait plus être loin de sept heures et demie, et on lui avait dit sept heures et demie, entre le troisième et quatrième réverbère à partir de la passerelle. Elle y était.

Ce fut le laitier qui la ramena dans sa voiture; elle avait failli être foulée aux pieds par son cheval, car elle était étendue sans mouvement sur le sol. Le premier soin de Mme Londe fut de la coucher et d'allumer dans sa chambre un petit feu de bûches; c'était la première fois qu'on voyait briller les flammes sur la pierre de ce foyer, mais il importait peu que Mme Londe se donnât tant de mal.

Il importait peu qu'il fît noir ou clair dans cette chambre, et que le cœur de l'homme fût dur ou charitable. Le monde s'évanouissait comme un mauvais rêve; il ne restait plus de cette vie que la douleur dont sa chair était affligée encore, et cette douleur elle-même devenait plus sourde, les derniers liens se rompaient. Dans l'extrême confusion où étaient, pour cette femme, toutes les choses de la terre, à peine le son des paroles humaines parvenait-il à elle, mais elle n'en comprenait plus le sens. Déjà ses yeux se fixaient sur la vision que les morts contemplent à jamais.

Janvier 1928-janvier 1929.

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Paris-Coulommiers
—— 8736 8-1952 ——
1er dépôt légal en 1929